



HAL
open science

Mythologies territoriales en Afrique du Sud, un essai de géographie culturelle

Myriam Houssay-Holzschuch

► **To cite this version:**

Myriam Houssay-Holzschuch. Mythologies territoriales en Afrique du Sud, un essai de géographie culturelle. Editions du CNRS, pp.104, 1996. hal-00186924

HAL Id: hal-00186924

<https://hal.science/hal-00186924>

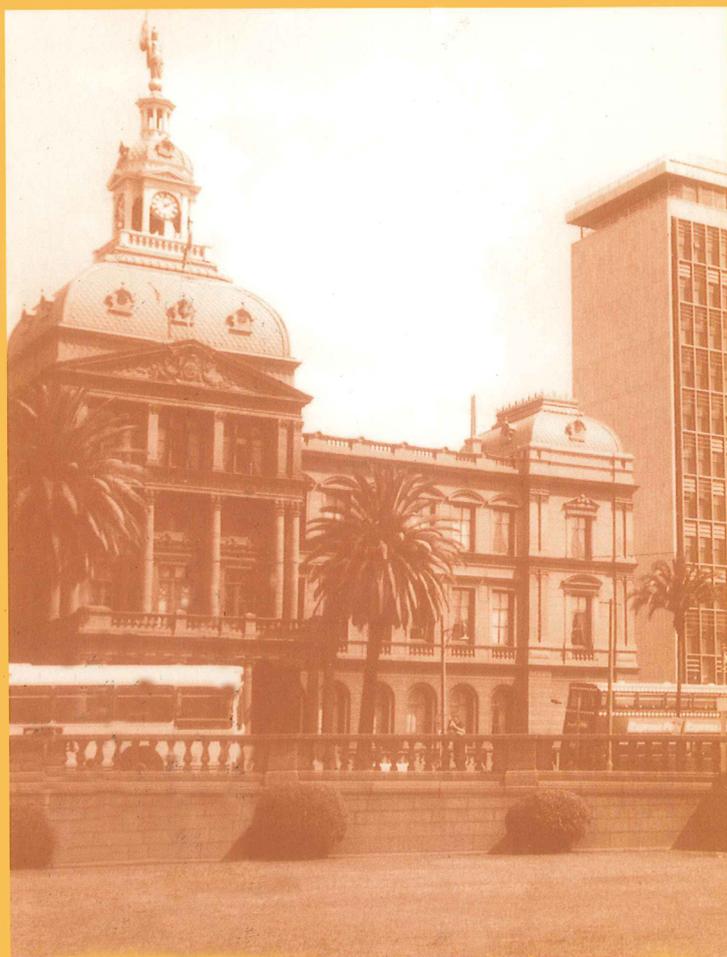
Submitted on 17 Oct 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Espaces & Milieux

Mythologies territoriales en Afrique du Sud



*Myriam Houssay-
Holzschuch*

Espaces & Milieux

Mémoires et documents de géographie

*Mythologies territoriales
en Afrique du Sud*

Myriam Houssay-Holzchuch

«Jung, le psychanalyste, est en mission chez les Indiens du Nouveau-Mexique. Ils lui demandent quel est l'animal de son clan : il répond que la Suisse n'a ni clans ni totems. La palabre finie, les Indiens quittent la salle par une échelle qu'ils descendent comme nous descendons les escaliers : le dos à l'échelle. Jung descend, comme nous, face à l'échelle. Au bas, le chef indien désigne en silence l'ours de Berne brodé sur la vareuse de son visiteur : l'ours est le seul animal qui descende face au tronc et à l'échelle.»

A. Malraux, *Antimémoires*, Paris, Folio, p. 20.

Illustration de couverture : *Kerk Plein (place de l'église)*, Pretoria.

Toutes les illustrations du hors-texte
sont de l'auteur

© CNRS Éditions, Paris, 1995
ISBN : 2-271-05375-7
ISSN : 0224-2702

Remerciements

Avant d'ouvrir ce travail, qu'il me soit permis d'exprimer ma gratitude au professeur P. Claval, qui a bien voulu me guider et m'éclairer dans cette recherche, avec précision, intérêt, et une étonnante capacité à stimuler ma réflexion. Mes remerciements vont ensuite à Joël Bonnemaïson, qui m'a le premier proposé un tel sujet, avec un enthousiasme communicatif et avec bonheur.

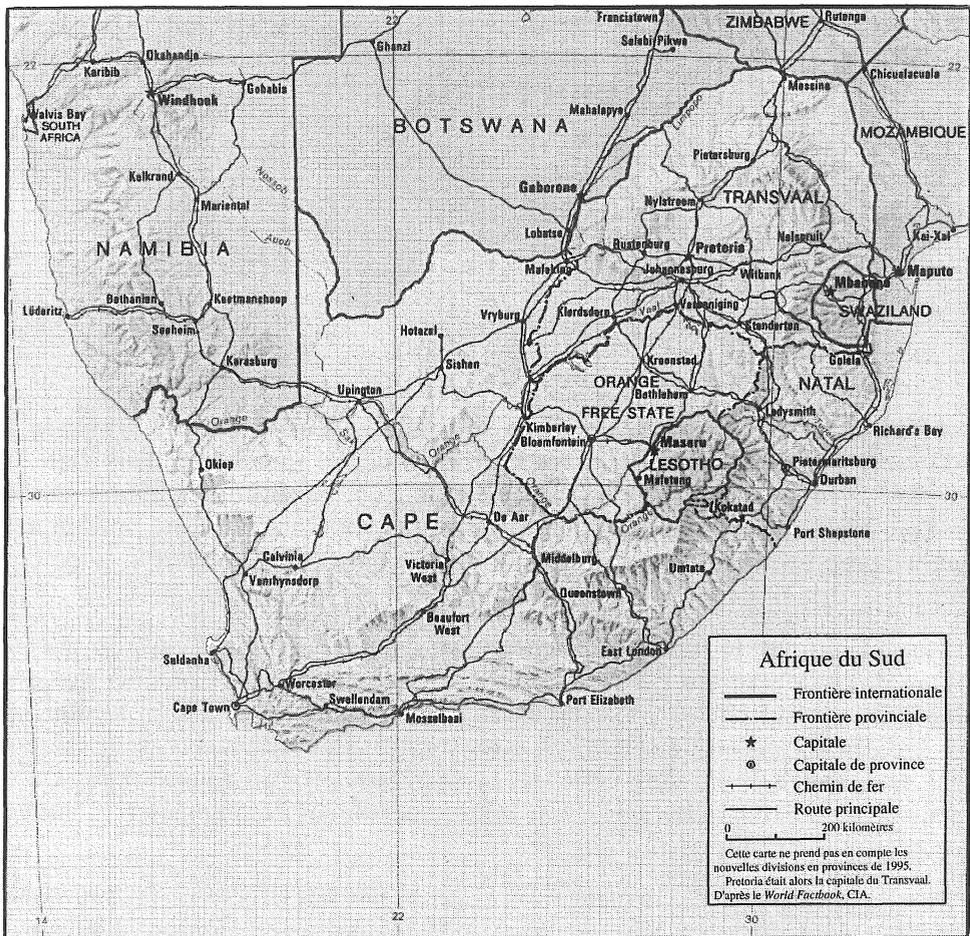
Mon séjour sur le terrain a été organisé de main de maître par le docteur H.C. «Bok» Marais du HSRC (*Human Sciences Research Council*) qui a su allier efficacité et chaleur, m'a reçue de splendide façon et a sans hésiter mis son (immense) réseau de relation à mon service. Peu de chose aurait été possible sans son aide et sans celle de sa secrétaire Martie Marneweck. Qu'ils soient donc ici remerciés pour leur apport personnel comme pour le soutien que m'a apporté leur institution.

Mon souvenir va spécialement à ceux qui m'ont fait découvrir un peu mieux leur pays, Gerhard-Mark Van der Waal, à Mamelodi, avec passion; Jan et Esté Coetzee, à Grahamstown, avec amitié; John Parkington, au Cap et à Elandsbaai, avec humour.

Parmi tous ceux qui ont bien voulu perdre un peu de leur temps à le passer avec moi, je tiens à remercier tout spécialement de leur intérêt les professeurs Ron Davies (University of Cape Town), Philippe Hattingh (University of Pretoria), Dhirajlal Vallabh Soni (University of Durban-Westville), et le docteur Franco Frescura (University of Port Elizabeth).

Enfin merci à Hélène, à Plume, pour leur amitié; aux Puntcha Brothers parce qu'ils sont là.

Pour Nicolas, notre première Afrique commune et le souvenir du 27 avril 1994, à Pretoria.



Cart. 1. L'Afrique du Sud.

Introduction

Du laager aux réformes

Le pouvoir blanc en Afrique du Sud pouvait se montrer relativement serein à l'aube de 1990. La domination raciale des Blancs, descendants des Hollandais installés au Cap dès le XVII^e siècle, et des colons anglais du XIX^e siècle, paraissait totale. Le contrôle des opposants combinait férocité de la répression, emprisonnement des dirigeants de l'ANC, censure, etc. L'Afrique du Sud était bien « le dernier pays colonial d'Afrique », décrié par les médias, offert à l'indignation de la communauté internationale, matérialisée par des sanctions économiques.

Cet état de fait s'est mis en place très progressivement au cours des ans, du contrôle de la Compagnie des Indes orientales au régime du parti national, en passant par la domination britannique et les années de l'Union¹. La politique de ségrégation raciale date des premières années de présence européenne sur cette proue de l'Ancien Monde. Dès lors, une certaine rigueur dans la terminologie s'impose : je réserverai désormais le terme d'apartheid à une politique précise, celle poursuivie par le parti national de 1948 à 1990. En effet, ce dernier a, depuis son accession au pouvoir en 1948, systématisé les politiques de ségrégation raciale et c'est cette systématisation, notamment sur le plan idéologique, qui différencie l'apartheid de n'importe quelle ségrégation raciale, telle qu'elle a pu être pratiquée ailleurs.

La figure justificative de cette politique d'apartheid (développement séparé) est celle du *laager*, le camp retranché formé par les chariots des colons afrikaners en cas d'attaque. C'est la figure de l'encerclement, appelée plusieurs fois à la rescousse. Tout d'abord, elle vient en réponse à ce que leurs campagnes électorales ont appelé le « *swart gevaar* », le danger noir à la fois intérieur et extérieur. Il s'agit donc en premier lieu de contrer la place croissante que les Noirs, du fait de leurs comportements démographiques prennent à l'intérieur du pays. Puis, la série des indépendances fait de l'Afrique politique un conti-

1. Voir à ce sujet Coquerel P., 1992, *Afrique du Sud, l'histoire séparée*.

ment noir ; le *laager* devient alors métaphore de la situation géographique de cette Afrique blanche, acculée à l'océan. La seconde utilisation de cette rhétorique, à l'usage des puissances du monde occidental, est celle du bastion contre le communisme – la faveur des régimes socialistes dans l'Afrique australe décolonisée, Angola et Mozambique en particulier, venant à point pour soutenir cette thèse.

	1904	1951	1970	1975	2000
Noirs	3 490	8 560	15 058	17 800	37 300
%	67,5	67,6	70,2	71,1	74,2
Blancs	1 117	2 642	3 751	4 200	6 900
%	21,6	20,9	17,5	16,5	13,7
Métis	445	1 103	2 018	2 300	4 900
%	8,6	8,7	9,4	9,5	9,7
Indiens	122	367	620	700	1 215
%	2,4	2,9	2,9	2,9	2,4

Tabl. 1. Répartition de la population sud-africaine par groupes raciaux en milliers et en pourcentages du total. En résumé, au milieu du siècle un Sud-Africain sur cinq était blanc. Aujourd'hui, c'est seulement un pour huit. Le problème sud-africain est donc avant tout démographique.

Le *laager* intérieur va être forgé par une série de lois, instituant la ségrégation dans tous les domaines. Une partie du corpus de ces lois raciales avait cependant déjà été établie entre 1910 et 1934 (par exemple, 1922, protection des ouvriers blancs par l'interdiction d'attribuer des emplois qualifiés aux Noirs ; 1927, l'*Immorality Act*, prohibant les relations sexuelles interraciales). Cependant, préserver la suprématie blanche (ou *baaskap*) devient l'objectif premier avec une série de lois, promulguées dans les premières années de pouvoir du parti national. La « préservation de la pureté de la race blanche » (*sic*) est assurée par le *Prohibition of Mixed Marriage Act* en 1949, qui étend et systématise les dispositions de l'*Immorality Act*. En 1950, apparaît l'aspect spatial de l'apartheid, avec le *Group Areas Act*, véritable pierre angulaire du système, qui assure la séparation des races en assignant chaque individu à un groupe racial déterminant ses droits et ses obligations, en même temps qu'un secteur d'habitat séparé de celui des autres races. S'y associe le *Population Registration Act* de 1950, classant chaque Sud-Africain par sa race. La pérennité de cette séparation est assurée par le système de l'*influx control* qui, au moyen de passeports intérieurs (*passes*), limitait les migrations noires à la seule main-d'œuvre nécessaire, et le *Prevention of Illegal Squatters Act* de 1951, qui permettait d'expulser les immigrants illégaux, contrevenant aux *pass laws*. Enfin, le *Bantu Education Act* de 1953 instituait des systèmes éducatifs strictement

séparés selon les races, de l'école à l'université, et assurait la complète emprise du pouvoir sur les esprits, grâce à des programmes tenant plus de la propagande que de l'éducation. Naturellement, le système éducatif noir était volontairement de très faible niveau général, sans crédits ni personnel.

La résistance n'a pas manqué, de la part des Noirs comme des Métis, des Indiens et des Blancs libéraux. C'est même une véritable guerre civile qui rampa depuis les émeutes de Soweto en 1976. La multiplication des manifestations antiapartheid (grèves, manifestations...), l'absence d'efficacité d'une répression pourtant cruelle, et la crainte de perdre tout contrôle de la situation ont cependant démontré au gouvernement la nécessité de réformes : la rhétorique du *laager* s'est alors transformée en celle du *total onslaught*, évoquant le massacre généralisé qui aurait lieu dans le cadre d'une prise de pouvoir par les organisations d'opposition. Une véritable psychose s'est développée dans l'opinion, et a, paradoxalement, conduit les Sud-Africains à comprendre la nécessité des réformes². De plus, la situation économique sud-africaine s'est dégradée au cours de la dernière décennie, du fait de l'évolution des cours de l'or comme des conséquences des sanctions internationales.

La réaction du gouvernement de Botha, puis de De Klerk, s'est faite en deux temps. Le premier mouvement a été de réformer les abus trop criants, espérant ainsi sauvegarder l'essentiel. Pendant plusieurs années, le gouvernement sud-africain s'est employé à éliminer progressivement ce qu'il appelait l'« inutile » ségrégation raciale. Cela s'est traduit par l'amorce de *grey areas*, zones de résidence blanches où on alloue des logements à des familles noires, par des encouragements aux commerçants et hommes d'affaires noirs, par une politique de plus grande égalité des chances en matière d'éducation. De la même façon, le président Botha a fait disparaître le *petty apartheid*³, sans encore remettre en cause les fondements du régime.

Ce n'est qu'avec le discours du 2 février 1990 prononcé par Frederik de Klerk au parlement que l'Afrique du Sud prend véritablement le chemin des réformes : fin du bannissement des organisations antiapartheid, abrogation des principales lois raciales (cf. ci-dessus), libération de Nelson Mandela et de ses coïnculpés au procès de Rivonia, moratoire sur les exécutions. Après le « oui » blanc à la poursuite des réformes lors du référendum de 1991, et les négociations entre le gouvernement, l'*African National Congress* (ANC) et l'*Inkatha* – ce dernier par intermittences seulement – au World Trade Center de Johan-

2. C'est cette conscience d'un possible massacre qui a permis la victoire du « oui » au référendum de 1991 (pour ou contre la poursuite des réformes), lancé par F.W. De Klerk, et la « bonne volonté » des Blancs lors des élections d'avril 1994.

3. Ou apartheid mesquin (déterminant des plages, bancs publics, restaurants, inaccessibles aux non-Blancs), complémentaire ou tâchant de masquer la politique de « grand apartheid », auto-partition de l'espace national par création des homelands.

nesburg, la transition était amorcée. Pendant que le *Transitional Executive Council* (TEC) gère le pays, l'*Independent Electoral Commission* (IEC) prépare les premières élections démocratiques et non raciales pour avril 1994.

«It's like falling in love»

Cependant, la violence gagne en intensité depuis la fin de l'année 1992. Elle est bien souvent le fait de Zoulous, défendant qui l'ANC, qui l'*Inkatha Freedom Party* (IFP), et fait des milliers de victimes dans les townships et au

RÉSULTATS DES ÉLECTIONS

Partis	%	Votes	Sièges
IFP	10,54	2 158 294	43
PAC	1,25	243 478	5
SOCCER	0,05	10 575	
KISS	0,03	5 916	
FF/VF	2,17	424 556	9
WRPP	0,03	6 434	
WLP	0,02	4 169	
XPP	0,03	6 320	
AMP	0,18	34 466	
ACDP	0,45	88 104	2
ADM	0,05	9 886	
AMCP	0,14	27 690	
ANC	62,65	12 237 655	252
DP	1,73	338 426	7
DPSA	0,10	19 451	
FP	0,09	17 663	
LUSAP	0,02	3 293	
MF	0,07	13 433	
NP	20,39	3 983 690	82
		19 533 497	400

Assemblée nationale

(Source : Independent Electoral Commission)

Partis en présence :

IFP : Inkatha Freedom Party
 PAC : Pan-African Congress
 SOCCER : Sports Org. for Collective Contributions and Equal Rights
 KISS : Keep It Straight and Simple Party
 FF/VF : Freedom Front
 WRPP : Women's Rights Peace Party
 WLP : Worker's List Party
 XPP : Ximoko Progressive Party
 AMP : Africa Muslim Party
 ACDP : African Christian Democratic Party
 ADM : African Democratic Movement
 AMCP : African Moderates Congress Party
 ANC : African National Congress
 DP : Democratic Party
 DPSA : Dikwankwetla Party of South Africa
 FP : Federal Party
 LUSAP : Luso-South African Party
 MFP : Minority Front Party
 NP : National Party

	West. Cape	North Cape	East. Cape	Natal kwZl.	OFS	PWV	NW	East. Tsvl	North Tsvl
IFP	0,35	0,42	0,17	50,32*	0,51	3,66*	0,68	1,52	0,12
PAC	1,06	0,93	2,04*	0,73*	1,81	1,47*	1,73	1,63	1,27
FF/VF	2,06*	5,97*	0,80	0,51	6,03*	6,17*	4,63*	5,66*	2,15*
ACDP	1,20*	0,04	0,51	0,67*	0,45	0,61*	0,35	0,48	0,38
ANC	33,01*	49,74*	84,35*	32,23*	76,65*	57,60*	83,33*	80,69*	91,63*
DP	6,64*	1,87*	2,05*	2,12*	0,57	5,32*	0,50	0,56	0,21
MFP				1,34*					
NP	53,25*	40,48*	9,83*	11,21*	12,59*	23,88*	8,84*	9,00*	3,25*

* Partis ayant des sièges au parlement provincial.

(Les partis cités dans les élections régionales sont seulement les plus importants, ayant des résultats notables).

Parlements provinciaux
 (Source : Independent Electoral Commission)

kwaZulu/ Natal. L'histoire immédiate d'avant les élections (cf. annexe) est donc centrée sur deux revendications : celle des Zoulous et celle des Afrikaners. Les premiers sont certes divisés, mais reconnaissent tous l'autorité de la monarchie zouloue en la personne du roi Goodwill Zwelithini. L'Inkatha suspend sa réponse jusqu'au dernier moment en ce qui concerne sa participation aux élections des 26, 27 et 28 avril 1994, et attise par là la violence. Son chef, Mangosuthu « Gatsha » Buthelezi, Premier ministre en titre du kwaZulu et oncle

du roi, lie très intelligemment participation aux élections et reconnaissance constitutionnelle de la monarchie. Ce n'est que le 19 avril (cf. annexe) qu'il donne enfin son accord, ce qui va engendrer de très nombreux – et assez graves – problèmes logistiques durant les élections, mais permet à celles-ci de se dérouler dans un calme parfait, inconnu en Afrique du Sud depuis des années. La revendication afrikaner est celle d'un *Volkstaat*, État blanc souverain, où les Noirs n'auraient pas accès sauf temporairement. Les premières propositions de l'*Afrikaner Volksfront* du général Constand Viljoen réclamaient le Witwatersrand (comprenant outre la capitale, les principales zones industrielles et minières du pays), assorti si possible d'un accès à la mer. Depuis, l'ANC a bien voulu accepter le principe d'une consultation populaire sur ce sujet, et négocie avec les plus modérés. L'*Afrikaner Werstandbeweging* d'Eugène Terre'Blanche n'exclut pas la lutte armée, et serait impliqué dans la série brève, mais meurtrière, d'attentats à la bombe (cf. annexe, 23, 25 et 27 avril).

Les élections se sont cependant déroulées dans le calme, malgré d'importants problèmes logistiques et d'immenses queues de votants s'étendant sur des kilomètres (cf. annexe, 26 au 29 avril). L'ambiance était à la ferveur, à l'émerveillement d'appartenir à une même nation. « C'est comme tomber amoureux », disait l'un de ceux votant pour le première fois. Les résultats (cf. encart) font apparaître une victoire sans surprise de l'ANC avec 62,6 % des voix, manquant toutefois – avec un certain soulagement avoué – la majorité des deux tiers qui lui aurait donné tous les pouvoirs à l'assemblée constituante. Le parti national suit avec 20,4 % des voix, puis l'Inkatha qui, grâce à son succès au kwaZulu/Natal, atteint 10,5 %.

En attendant les Barbares⁴

Dans une petite ville aux confins de l'« Empire », face aux révoltes barbares, deux conceptions de la frontière s'affrontent : celle du Magistrat et celle du colonel, société civile contre société militaire, l'une idéaliste et parfois incohérente, l'autre brutale et efficace. L'« autre côté », dit le Magistrat, est objet d'enquêtes, de réflexions pour comprendre ces témoins archéologiques trouvés dans le désert, c'est une autre histoire se déroulant à un rythme différent – on ne peut y avoir accès que par l'archéologie – c'est un autre langage peut-être impossible à décoder : une culture radicalement étrangère, avec laquelle on ne peut communiquer malgré la meilleure volonté du monde. Pour le colonel, le désert est une page blanche sur laquelle l'Empire peut inscrire sa grandeur en effaçant les Barbares. C'est ainsi que l'écrivain sud-africain John Maxwell

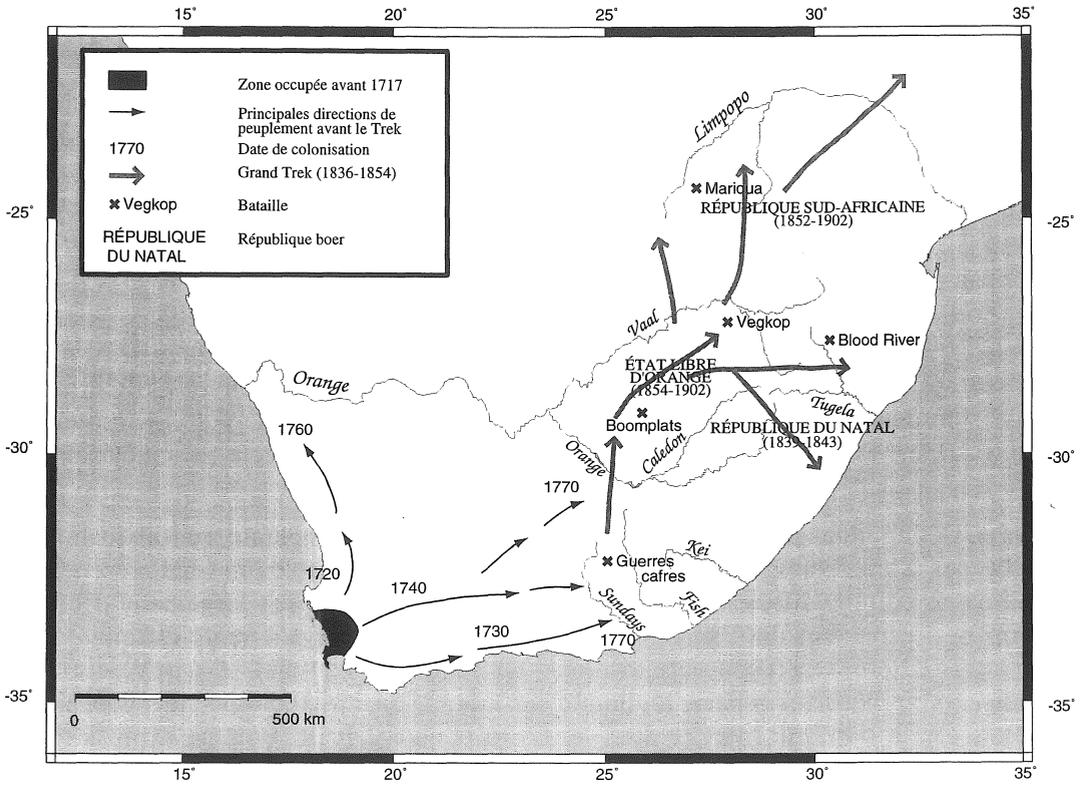
4. D'après Coetzee J.M., 1987.

Coetzee décrit l'attente et l'angoisse du chaos d'un Empire qui se défait face à la menace non identifiée de Barbares inconnus. Cet Empire, le texte le perd dans un temps a-historique, évoquant la Rome décadente aussi bien que les colonies du XIX^e siècle. Mais *Waiting for the Barbarians*, sous le mode de l'allégorie et sans s'y laisser réduire, évoque également à merveille la dérélition aujourd'hui consommée de la domination blanche en Afrique australe. Il rend également compte des représentations de l'Autre et de l'espace qui ont conduit à la mise en place de l'apartheid. Une terre vierge et donc promise aux arrivants, un néant culturel et identitaire pour les premiers occupants « barbares », tel est le cadre.

Il se nourrit d'une série d'opposition : l'Ici et l'Ailleurs ; le Même et l'Autre ; le Centre et la Périphérie, qui mettent en valeur une structure antagoniste. Mais *Waiting for the Barbarians* est aussi le roman d'une éducation (*Bildungsroman*), la fin ou l'inanité des illusions de ce magistrat que nous appellerions libéral ; sa vision des Barbares les maintient dans un monde idyllique et figé, un monde de pasteurs avec de vagues échos bucoliques. Fin d'un cycle et révélation, c'est le récit d'une apocalypse.

La fiction nous introduit ici dans une cartographie mentale sud-africaine, celle des Blancs craignant pour leur domination et incapables de dialogue réel avec une culture différente. Leur construction imaginaire est largement tributaire de l'espace et de ses polarisations : ville, terre vierge – nous dirions désert –, frontière, référence permanente à un centre décisionnel. À partir de ces éléments se bâtit un espace mythique ou mieux, une mythologie de l'espace. Elle s'est aujourd'hui inscrite dans le territoire sud-africain, comme expression de l'*Afrikanerdom* (sentiment national afrikaner) et principe constitutif du « développement séparé » ou apartheid. Elle participe à l'identité culturelle de la minorité blanche. *Suidafrika*, terre promise. Face à elle, les « Barbares ». On ne sait rien d'eux, ni comment ils vivent réellement, ni ce qu'ils pensent – pensent-ils ? –, ni ce qu'ils croient. Leur espace est un désert, leur culture objet de recherches archéologiques ou de mépris. Mais depuis le 10 mai 1994, les « Barbares » sont à la tête de l'Empire et doivent le reconstruire.

Étudier les représentations du territoire dans les différentes communautés d'Afrique du Sud, c'est suivre la désintégration d'un modèle et d'une pratique, c'est assister à la redéfinition de l'espace, entre division et métissage.



Cart. 2. L'expansion européenne en Afrique australe (1717-1854).

CHAPITRE PREMIER

La colonie du Cap

« En 1650, l'Afrique australe était faiblement peuplée. Quelque 50 000 Khoïs (appelés Hottentots par les Européens) habitaient dans les régions du sud-ouest, à proximité de la péninsule du Cap. Ils étaient traditionnellement pâtres. Dans ces coins plus reculés et souvent plus montagneux, les San ou les Bushmen, comme les appelaient leurs ennemis, vivaient de chasse, de cueillette et de pêche⁵. »

Ce tableau de l'Afrique du Sud précoloniale va brusquement changer lorsqu'en 1652 des immigrants européens s'installent, puis se fixent. Pour près d'un siècle et demi, le Cap est colonie hollandaise. Les Khoïsan subissent un déclin d'autant plus fatal que l'arrivée des Européens coïncide avec un cycle écologique en phase descendante, que les remèdes traditionnels ne peuvent contrer. La variole les décime, et la région du Cap devient le creuset d'une occupation européenne originale.

Le gouvernement de la Compagnie

C'est en avril 1652 que l'Afrique du Sud «entre dans l'histoire», rattachée désormais à l'Europe par les vaisseaux de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales⁶, émergeant de sa longue préhistoire, d'une genèse obscure qui l'offre à la colonisation de Jan Van Riebeeck. Cet ancrage dans le temps, à la fois passé lointain, glorieux et fait précis, attesté, archivé, va servir de départ à la construction de l'histoire nationale. Dans un premier temps pourtant, la «station du Cap» n'est conçue que comme une halte pour les navires de la

5. Giliomee H., «Trois siècles de conflit», in Lory G. (ss. la dir.), *Afrique du Sud*, 1985 (rééd. 1991), p. 66 sq.

6. *Generale Vereenigde Nederlandsche Geocroyeer Oostindische Compagnie* ou VOC.

Compagnie sur le chemin de Batavia. Quelques esclaves et des employés de la VOC s'emploient à faire pousser les légumes et fruits antiscorbutiques. La population était constituée donc de « métropolitains », en place pour quelques années avant de retourner à Amsterdam.

Avec l'action des deux gouverneurs suivants, les Van Der Stel, un début de colonisation effective prend place et l'apparition des *freeburghers*, colons auxquels on alloue une pièce de terre, va changer le profil démographique de la station, ainsi que le rapport des populations au sol. L'arrivée dans les années 1680 de familles de huguenots français⁷, bien déterminés à s'enraciner dans ce nouveau Canaan, contribue largement au mouvement centripète aboutissant à la création de Simonstown, Stellenbosch, Paarl ou Franschhoek le bien nommé. Parallèlement, des esclaves de plus en plus nombreux arrivent de Batavia – qui deviendront les *Cape Malay* – d'Afrique, de Madagascar, etc., importés par la Compagnie ou par d'autres commerçants (*burghers*), tous proches encore de la métropole et formant l'élite urbaine. Ce sont là les débuts d'une civilisation urbaine et portuaire – Le Cap est encore aujourd'hui la *Mother City* –, la plus cosmopolite du sous-continent, cohérente pourtant avec son architecture *Cape-Dutch*, sa cuisine d'inspiration orientale et ses Métis, ou *Cape Coloured*. Cependant, la culture qui va composer l'Afrique du Sud actuelle n'est pas celle qui germe alors au Cap, mais bien plutôt celle des *freeburghers*, fermiers installés dans la péninsule et cultivant ces lots circulaires dont on devine encore les traces, voire celle des *trekboers*, dernier cercle concentrique autour du premier établissement. Ces derniers ont adopté un mode de vie pastoral, très proche de celui des Khoi : une même économie, le rôle central dans la société que prend le troupeau, l'utilisation de maisons de pierres, la confection de sandales, suivant les normes khoikhoi. C'est là l'émergence de la nation que l'on appelle bientôt la « tribu blanche d'Afrique », avec la figure emblématique du « Boer, sa Bible, son fusil ».

L'expansion se fait lentement, et suit avant l'arrivée des Anglais un modèle qui sera utilisé plus tard, *mutatis mutandis*, à la fois en Prusse orientale et en Palestine⁸. La colonisation se fait ici aux dépens des Khoisan, là des Polonais ou des Palestiniens. Sa forme doit répondre à un premier impératif, celui de contenir les autochtones, mieux, d'empêcher leur pénétration dans l'espace conquis. Pour cela, on alloue des lots destinés à la survie d'une famille de fermiers⁹, créant ainsi une homogénéité, un espace compact dans lequel la possession foncière – si ce n'est la majorité numérique – sera uniformément

7. Rappelons ici le caractère élitiste de la Réforme française qui touche, en plus d'une partie de la noblesse, des paysans aisés et des artisans.

8. Reichman S., Hasson S., 1984.

9. N'oublions pas que, contrairement à l'Allemand de Prusse orientale dont le terrain est calculé de telle sorte qu'il n'a pas à faire appel à un ouvrier agricole trop souvent polonais, le *freeburgher* ou le *boer* (paysan) dispose d'une importante force de travail, celle de ses esclaves.

blanche. La contiguïté et la viabilité des lots alloués en sont les garants. Cependant, l'utilisation du sol va très rapidement différer, entre des familles individualistes semi-nomades, poussant vers le nord leurs troupeaux (Afrique du Sud), les petites exploitations de Posen, et les regroupements en kibboutz ou les plantations de Palestine. Par ailleurs, aucune incitation de l'État ou d'un réseau organisé (Palaestina Amt) n'a eu lieu en Afrique du Sud, la VOC même avant son déclin étant peu favorable à une colonie de peuplement. Les parallèles à rechercher entre ces trois types de colonisation seront plus évidents en ce qui concerne les caractéristiques socioculturelles des pionniers : on a partout affaire à un groupe s'identifiant tout particulièrement par son adhésion à une foi religieuse et/ou politique.

Relations raciales au Cap

Le besoin de main-d'œuvre se faisant sentir, la Compagnie se mit à importer des esclaves massivement. La population d'esclaves est ainsi passée de 0 en 1652 à 25 754 en 1798, soit 5 000 de plus que les citoyens blancs d'origine européenne à la même époque. Plus de la moitié d'entre eux venaient de Madagascar. Les frontières entre les différents groupes s'érodent par le déclin des Khoikhoi, mais d'autres processus d'intégration sont à l'œuvre. On a proclamé que les esclaves convertis étaient *ipso facto* libres. Même si des ecclésiastiques pèsent dans ce sens, on constate que les esclaves émancipés ne sont que rarement convertis, et les convertis rarement émancipés. La loi interdisant de vendre un esclave baptisé, et recommandant de le libérer a freiné le prosélytisme ; en revanche, l'Islam s'est largement répandu chez les Noirs libres comme chez les esclaves.

Un autre moyen d'avancement social pour les esclaves était les relations sexuelles interraciales (*miscegenation*) ou les mariages. La *slave lodge* de la compagnie était un lupanar bien connu, et au moins la moitié des enfants d'esclaves étaient de père européen. Mais les esclaves que la Compagnie logeait dans la *lodge* ne constituaient que 3% de la population servile totale. De plus, si les employés de la Compagnie vivent au Cap sans leurs femmes, de même que les marins de passage, les *freeburghers* installés depuis quelque temps les ont fait venir. La sex-ratio s'équilibre donc, ce qui rend les relations sexuelles interraciales moins... nécessaires. C'est donc au Cap même que les mélanges sont les plus fréquents. Les mariages mixtes se font avec des Asiatiques, ou des femmes elles-mêmes métissées, et ne sont pas, à l'époque, l'objet d'une quelconque réprobation. Mais ils concernent de plus en plus la frange économiquement la plus défavorisée de la population blanche, qui se marie avec des natives du Cap. Ils sont assez rares. Les enfants des unions extra-maritales n'ont pas le statut d'Européens, mais celui de Métis.

Le gouvernement du Cap n'a pas cessé de restreindre les règlements concernant l'émancipation (*manumission*). À partir de 1722, il faut la permission de la Compagnie pour libérer ses esclaves. Les esclaves émancipés sont le plus souvent des Asiatiques : meilleur niveau de culture, aspect somatique plus proche de celui des maîtres, maîtrise du hollandais plus complète. Les émancipations se font le plus souvent après la mort du maître, imposées par testament.

Les autorités regardent positivement les *free blacks*. Ils sont égaux aux autres devant la loi, ont le droit de posséder terre et esclaves, de s'armer, de bénéficier des secours de la religion, de payer les taxes, de se constituer en brigades, de retourner en Asie – s'ils peuvent payer. Mais ni la Compagnie ni les *freeburghers* ne les considèrent comme égaux. À partir de 1750, la loi cesse d'être indifférente à la couleur : une femme noire libre n'a pas le droit d'apparaître en public vêtue comme une Blanche. La grande majorité des Noirs libres sont d'anciens esclaves ou leurs descendants, mais quelques-uns font exception : des colons libres d'Asie se sont installés (en petit nombre mais très influents), des figures politiques asiatiques exilées par la Compagnie (princes indonésiens), des convicts. La sex-ratio de la population affranchie est inférieure à 100, et la faible fertilité contribue à maintenir une population numériquement peu importante. Peu d'entre eux sont fermiers, ils forment une population très urbanisée avec beaucoup d'artisans.

La frontière

L'opinion la plus largement répandue est celle selon laquelle la représentation de la frontière s'est faite à partir des premiers *settlements*, avec un esprit pionnier et l'importance de l'isolement par rapport à une série de « centres » : l'Europe, Cape Town et sa vie urbaine et extravertie, le gouvernement et ses lois, les marchés où s'approvisionner, la « civilisation », les voisins et leur solidarité. Cette solitude aurait alors engendré le *far-wandering vee-boer*, le *trekking Boer*, figure pastorale, morale, s'enfonçant dans un espace où il est seul, espace qui est aussi bien le désert de l'Exode, des épreuves et du châtement qu'un monde des origines, quasi édénique, où la création s'ordonne selon la volonté divine. Le *Grand Trek* (cf. *infra*) devient alors le fait central de toute l'histoire sud-africaine, une épopée véritablement fondatrice, créatrice d'espace et en même temps l'ordonnant et lui donnant sens. Transvaal, Orange et même Natal sont sous l'influence de cet esprit *trekboer*, qui, avec l'intégration économique, va s'étendre à l'ensemble du territoire.

« It was the conviction of the frontier that the foundations of society were race and the privileges of race¹⁰. »

10. C. W. De Kiewet, *History of South Africa, Social and Economic*, London, Oxford University Press, 1902.

Car pour l'homme de la frontière, le non-Blanc est serviteur ou ennemi. Simultanément, l'esprit de la frontière est individualiste et anarchiste, hostile à une autorité centrale. Il est associé à une immense faim de terres comme à un gaspillage de ces terres, comportements hérités des jours où l'espace vierge était immense. D'où le peu d'intérêt des colons pour une agriculture intensive. En conséquence, ce mangeur d'espace n'éprouve que dédain pour les non-Européens, leurs droits et leurs besoins.

Cette vision, pourtant largement répandue tant dans l'historiographie que dans les esprits, est évidemment un peu simple et manichéenne. La thématique de la frontière (et de l'établissement de cet état d'esprit sur l'ensemble du territoire, au XVIII^e siècle comme au début du XIX^e) se fonde sur une série d'oppositions : Afrikaners nationalistes contre les autres et surtout les Britanniques, missionnaires et officiels contre les colons, *Cape liberalism* contre *Republican frontierism*, et, plus récemment, l'industriel et le capitaliste contre la frontière.

Il ne faut pas d'emblée focaliser sur les relations entre races, mais sur les relations entre classes, dans un système social, même interracial, l'importance du critère racial étant à redéfinir¹¹. Dans un système d'esclavage, on se préoccupe en fait peu de la race, c'est une compilation de stéréotypes qui définit la personnalité de l'esclave (*slavish personality*). La notion de relations adéquates (*proper relations*) entre maîtres et serviteurs, et celle d'une communauté politique égale à la communauté des maîtres existe dans des situations autres que raciales.

Des comparaisons avec les États-Unis, les Caraïbes, le Brésil¹² montrent que la portion de population noire non esclave (portion difficilement quantifiable au Cap) y est devenue une petite classe moyenne. Or, en Afrique du Sud, les emplois qui permettent cela – soit, bien souvent, l'artisanat – n'existent pas ou peuvent être exécutés par des esclaves souvent malais. La frontière était alors le seul espace de liberté pour cette population et, de fait, des Métis s'y installent, les Griqua comme les Bastards¹³, sur la frontière nord. Contrairement à la frontière américaine d'exclusion des Indiens qui est plus un obstacle qu'un élément de la société frontalière, la frontière sud-africaine est à la fois exclusion et intégration, puisque des éléments non-blancs y prennent une place, même modeste. Le rôle de la frontière en Afrique du Sud a donc été princi-

11. « Race relations are at bottom a class question into which the race question intrudes and gives a special force and form but does not constitute its essence ». Genovese, 1969, *the World the Slaveholders Made*, New York, p. 7 ; cité par Legassick M., « The frontier tradition in South African historiography », 1980, p. 57.

12. Legassick M., 1980.

13. Tribus formées de Métis d'Européens et de Khoikhoi, d'esclaves marrons et de leurs descendants. Leur mode de vie allie pastoralisme et chasse.

palement de renforcer la conscience de groupe, famille patriarcale ou tribu, qui s'affirme contre les autres unités (nombreuses divergences et litiges entre les cellules de colons blancs, pas de solidarité de race). Les institutions frontalières sont d'une extrême fragilité, à l'exception peut-être du commando. Ce détachement d'hommes armés est destiné à punir les agressions des San contre le bétail des colons, voire à les exterminer. C'est à l'origine une politique dirigée par la Compagnie, mais qui est loin de faire l'unanimité chez les *frontiersmen*, et qui accueille des Bastards. La solidarité du commando dans la société frontalière est donc ponctuelle, conjoncturelle, et non raciale. Elle exprime la défense de la communauté, rien de plus. Les bandits de la frontière, comme la famille Bezuidenhout ou Coenrad Buys, se révoltant contre l'autorité centrale, que ce soit celle de la Compagnie ou celle des Anglais, ont été présentés par les historiens afrikaners nationalistes comme les fondateurs de l'Afrikanerdom. À y regarder de plus près, ils ne semblent plutôt être que des ruffians, et bien éloignés du *frontiersman* moyen.

La véritable vie de frontière est bien plus complexe et moins manichéenne. Le cas de la frontière orientale de la colonie du Cap (*Eastern Frontier*), zone côtière entre la Kei et la Sundays, le montre. Une rive est occupée par les colons blancs – les premiers colons anglais viendront d'ailleurs s'installer dans la région de Grahamstown –, l'autre par des Khoikhoi et des Xhosa divisés en plusieurs chefferies. Aucune autorité politique d'un côté comme de l'autre : c'est une «frontière ouverte», très fluide, avec une population à la fois peu nombreuse et peu stratifiée, où la force est la seule autorité. Les statuts sociaux restent ambigus : tous les blancs ne sont pas maîtres, tous les noirs ne sont pas serviteurs. Malgré des rapports parfois tendus, la coopération interethnique est réelle. Une bonne partie des Khoikhoi s'est mise sous la protection soit des Xhosa, soit des trekboers, ce qui est facilité par le clientélisme traditionnel interne à leur société. En fait, la frontière n'est pas là le creuset de nouveaux comportements, mais moyen de conserver la tradition. Cependant, les Khoikhoi se mettent plus facilement sous la houlette des colons, qui ne confisquent pas leur troupeau, mais ne les assimilent en aucun cas, d'où un déclin de la communauté Khoikhoi. Les conditions des guerres des années suivantes se réunissent pourtant peu à peu : concurrence sur la terre et le bétail ; absence de dirigeant ; mauvais traitements des serviteurs khoikhoi ou xhosa ; transfert d'allégeance de certains Khoikhoi clients des colons se tournant vers les Xhosa ; présence de nombreux Xhosa dans le territoire des colons, ce que ceux-ci perçoivent comme une menace ; suspicion, agressions et violences individuelles. La *Frontier War* de 1793 marque l'échec de la coexistence des trois communautés. Dès lors, la frontière se ferme, mais à des dates différentes selon les groupes : vers 1780 pour les Khoikhoi, pendant les années 1790 pour les colons, entre 1807 et 1812 pour les Xhosa. Cela se marque par des restrictions apportées à la liberté de chacun (qui ne peut plus se faire justice lui-même), par une pression foncière accrue par l'arrivée de nouveaux colons, par la détérioration du

statut des travailleurs non européens qui se retrouvent au dernier niveau de la société.

La vie de la frontière passe donc par deux étapes : l'une, des relations de «ni paix ni guerre» entre communautés dans une frontière ouverte, pour sauvegarder des intérêts individuels. Dans un second temps, lors de la «fermeture», les communautés se considèrent plutôt comme des adversaires raciaux que comme des concurrents économiques ; le plan économique ne fait que renforcer la représentation raciale du clivage – et déterminer les occasions de conflits.

Le Grand Trek

L'arrivée des Anglais au Cap se fait en deux temps : 1795-1802, puis définitivement en 1806. Le mode de vie et l'organisation de la colonie changent peu dans un premier temps.

Mais en 1836, la confiance des Afrikaners dans le gouvernement a bien diminué. Celui-ci a en effet remplacé les vieilles institutions hollandaises par les siennes¹⁴, et institué l'anglais seule langue officielle. Le comble : il promulgue un édit abolitionniste... Le manque de main-d'œuvre, et même de terres pour les Boers de la frontière qui se heurtent à des régions densément occupées, en sont les conséquences. On pense alors à aller plus loin, car les Cafres deviennent trop «arrogants». Anna Steenkamp, l'une des émigrantes, nièce de Piet Retief, chef du trek de 1838, explique ainsi les raisons de son départ, dans une lettre envoyée en 1843 du Natal à des parents demeurés dans la province du Cap :

«Les raisons pour lesquelles nous avons abandonné nos terres et nos foyers, notre pays et notre parenté, sont les suivantes : 1) les continuelles déprédations et vols des Cafres, leur arrogance et leur conduite impérieuse ; et le fait que, en dépit des belles promesses que le gouvernement nous a faites, nous n'avons jamais reçu de compensations pour les propriétés dont nous avons été spoliés. 2) les procédés honteux et injustes en ce qui concerne la liberté de nos esclaves ; et ce n'est pas tant leur liberté qui nous pousse à de telles extrémités que le fait qu'ils soient placés sur un pied d'égalité avec les chrétiens, en contradiction avec les lois de Dieu et les différences naturelles de race et de religion, de telle manière qu'il est intolérable à un bon chrétien de se courber sous un tel joug ; c'est pourquoi nous préférons partir pour préserver la pureté de nos doctrines.»

14. Cf. Schama S., 1991 : c'est l'un des griefs des Hollandais contre l'Espagne de Charles Quint.

Ils traversèrent les régions dévastées par le *Mfecane* (ou écrasement, guerres zouloues sous le règne de Chaka de la moitié du XIX^e siècle dépeuplant de vastes régions) mais aux franges de l'empire zoulou de Dingane. Ce dernier inaugure ses relations avec les *Voortrekkers* par le massacre d'une délégation et l'attaque du campement à Weenen. Andries Pretorius mène alors un commando (*Wenkommando*) au cœur du royaume zoulou. La bataille rangée de Blood River, oppose quelque trois cents Boers à plus de dix mille Zoulous. Les premiers groupés en *laager* (cercle de chariots), technique inspirée du Livre de Josué, tuent environ trois mille guerriers de Dingane. Les conséquences de ce trek seront d'instituer des républiques boers indépendantes, comme le Transvaal ou l'État libre d'Orange. Désormais, l'Afrique du Sud est un espace dominé par les Blancs, un espace qui se transforme en territoire et qui va se prêter à l'élaboration de formidables mythologies.

CHAPITRE II

Suidafrika, terre promise

« Dans *Économie et Société*, Max Weber avance une très fine distinction entre le sentiment de solidarité ethnique, fondé sur une *Gemeinsamkeit*, et le sentiment d'appartenance à une nation, nourri non pas d'une simple définition par opposition à l'Autre, mais d'une appréhension en soi et pour soi de l'identité. Pour Weber, l'ethnicité s'élabore *contre*, et la nationalité *hors de*. [...] La formation de ce qu'il est convenu d'étiqueter le « nationalisme afrikaans », ciment de la R.S.A., pourrait entrer dans une telle optique, être considéré comme l'élaboration d'une ascendance commune qui, transcendant la simple *Gemeinsamkeit* ethnique, tente de s'assimiler la nationalité¹⁵. »

Le nationalisme afrikaner, mieux, l'identité, semble cependant, à première vue, tenir plus de l'ethnicité. S'élaborant contre les Anglais au XIX^e siècle, contre les Noirs au XX^e, il semble n'être qu'une réaction, et l'est en partie. Mais la formation de cette nation s'est nourrie d'un rapport révolutionnaire et utopique au sol (c'est dans le Grand Trek, épopée fondatrice du territoire sud-africain qu'il s'incarne le mieux). Et c'est dans ce rapport à la terre que le nationalisme afrikaans diffère des autres nationalismes, car à la terre se trouve mêlée une altérité. C'est le règne de la finalité, de l'installation des Blancs, de la succession historique, de son sens humain. Cette téléologie généralisée dans laquelle se moule l'Histoire coïncide avec une eschatologie et une épiphanie : désir d'éternité et de rénovation d'un âge d'or, machine à fabriquer des signifiants (actes héroïques, batailles, camps de concentration, rhétorique officielle du *total onslaught*), mais aussi intervention du temps divin dans le temps historique, volonté divine qui se manifeste et s'accomplit sous les yeux de qui sait voir. La métaphorisation religieuse est immédiate et permanente, avec un double couple : Israël/Cananéens, Israël/Égyptiens. Le nouveau peuple élu, ce sont ces calvinistes conscients de leur mission, émigrés hollandais ou

15. Salazar P.J., 1989, p. 23.

huguenots français, rapidement indifférentiables et s'auto-désignant comme Boers. Les Cananéens, ou les enfants de Cham, dont la peau noire clame leur différence, sont des païens destinés à la soumission. Et c'est pour fuir Pharaon et son armée anglaise que les *Voortrekkers* prendront le chemin de l'exode.

Mythologie, ethnicité, identité

Mais la nation afrikaner, l'éveil de l'*Afrikanerdom*, qui est un sentiment d'appartenance, une allégeance, a eu besoin pour s'affirmer, de se dresser « contre », avant de se constituer « hors de ». L'identité est engagée dans deux face-à-face, dont elle doit s'extraire et se distinguer. Face aux non-Blancs (Khoisan puis Noirs)¹⁶ dans un dilemme non encore résolu, face aux Anglais au XIX^e siècle.

C'est dans cette confrontation à l'altérité non radicale, au presque semblable, que se forge l'*Afrikanerdom*, dans la violence de l'exil ou de la guerre. Son invention est d'un remarquable volontarisme, assez tardif si l'on se réfère aux événements fondateurs – l'arrivée de 1652 ou le Grand Trek. Cette conscience nationale sera développée par un petit groupe d'intellectuels, dès la fin du XIX^e siècle, et surtout pendant l'entre-deux-guerres. Le début de la nation afrikaner est dû à une classe moyenne, relativement éduquée, mais peu privilégiée (pasteurs, instituteurs, petits fermiers...). Ils se tournent vers des actions populistes (lesquelles commencent par des actions de bienfaisance dans le cadre d'une véritable reconquête des « pauvres ») pour acquérir une base et des moyens. Parallèlement, ils mettent en place un discours idéologique. La mythologie nationaliste afrikaner sera construite autour de deux principaux thèmes : la mobilisation de ses tenants (qui s'opère avec la guerre des Boers) et le racisme. C'est à Paarl, significativement l'un des premiers établissements des colons hollandais hors du Cap, que l'on assiste aux débuts d'une historiographie afrikaner, avec S.J. du Toit et la fondation en 1875 de *Gennotskap van regte Afrikaners* (Société des Vrais Afrikaners), en 1876 de *Die Patriot*, et la publication en 1877 de *Die Geskiedenis van ons Land in die Taal van ons Volk*, « Histoire de notre pays dans la langue de notre peuple ». On retrouve ici une conception germanique de la nation, comme communauté de langue – que l'on pense à l'importance de la traduction de la Bible en allemand par Luther pour l'évolution de cette langue, puis à l'œuvre de Herder, des frères Grimm, etc. Puis Paul Kruger, proche des conceptions de Kuyper, y ajoute le concept calviniste des élus.

16. À partir de la rencontre avec les Xhosa à la fin du XVIII^e siècle, le long de la Great Fish River (province de l'Eastern Cape), qui s'ensanglantera de guerres frontalières pendant près d'un siècle.

La défaite devant les Anglais aurait pu être fatale au nationalisme boer, divisé entre les *bittereinders* qui combattirent jusqu'au bout, les *hensoppers* acceptant passivement la domination anglaise, et les *National Scouts* qui combattirent avec les Anglais. En fait, elle est plus le catalyseur d'un éveil national – aussi paradoxal que cela puisse paraître – car les excès du colonialisme britannique concernaient l'ensemble de la communauté afrikaner. Le rôle de l'Église dans cet éveil est très important : l'action des *predikants*, et l'organisation de la CNO (éducation nationale-chrétienne) ont achevé d'impliquer les Afrikaners dans des processus à l'échelle nationale. Les programmes scolaires d'histoire notamment placent l'origine des temps à la Genèse, et se gardent bien de parler d'une histoire mondiale. Focalisation et temps divin, certes, mais dont les protagonistes sont clairement définis : l'Afrikaner, son adversaire le Bantou, son persécuteur l'Anglais. Ces programmes n'ont été changés qu'en 1960...

En même temps, la langue est systématisée. Le hollando-afrikaans est extrêmement divers au XIX^e siècle, et s'est créolisé. Il varie selon la région, mais aussi selon le niveau social des locuteurs. L'afrikaans *stricto sensu* se constitue avec du *hotnotstaal* (hottentot), du *griekwataal* (griqua), du *kombuistaal* (langage de cuisine), du *plattaal* (langage vulgaire), du *brabbeltaal* (patois), puis le langage des *patterjots* (patriotes)¹⁷. C'est *Die Afrikaanse Patriot* qui définit le premier les Afrikaners blancs en terme de nation culturelle et organique, incarnée par l'afrikaans. D'une langue parlée, on fait une langue écrite et utilisable professionnellement. Pour cela, G.S. Preller y réintroduit de nombreux mots hollandais, ce qui la différencie de l'anglais et de la langue parlée par les Métis, auxquels elle était perméable.

On crée quasiment de toutes pièces une littérature afrikaner, récompensée par des prix, avec J.D. du Toit (Totius) et Willem Postma qui développe le thème du peuple élu. Les histoires du peuple boer, avec les portraits des grandes figures à révéler, sont très largement diffusées. Le nombre des publications, des magazines en afrikaans, connaît un important accroissement. Rapidement, des succès couronnent ces entreprises : le hollandais (1908) puis l'afrikaner (1925) se voient reconnaître le même statut que l'anglais dans la convention nationale. D'autres intellectuels comme l'historien Gustav S. Preller (1875-1943), qui assura au Grand Trek une place centrale dans l'histoire afrikaner, et l'écrivain C.J. Langenhoven (1873-1932), qui écrivit l'hymne afrikaner, jouèrent un rôle très important. La dramatisation du centenaire du Trek, en 1938, montra l'efficacité de ces efforts : de tout le pays, des chariots à bœufs d'époque ou reconstitués, accompagnés d'hommes, de femmes et d'enfants habillés comme leurs ancêtres, convergèrent vers Pretoria où l'on érige le Monument aux *Voortrekkers*. Cette foudroyante réussite, à l'échelle nationale, est vraisemblablement due au rôle des femmes dans la socialisation de l'enfant et

17. Hofmeyr I., 1987.

son insertion dans la nation et la culture afrikaner : l'importance de la domesticité leur laisse de nombreux loisirs, occupés par la lecture des magazines en afrikaans, et par l'éducation des jeunes enfants.

La construction de la nation afrikaner reste une entreprise fascinante par sa rapidité, par la façon dont tous les moyens furent mis en œuvre – littérature, histoire, religion, etc. –, par son succès surtout.

Néocalvinisme et dialectique de l'élection

La métaphorisation religieuse de la situation est immédiatement utilisée lors de l'élaboration d'une mythologie proprement afrikaner. Cela n'a rien d'étonnant chez les descendants de ces colons hollandais, dans leur très large majorité calvinistes. La société européenne remplace la terreur de l'inondation et de la rupture des digues par celle de la « rising tide of colour », envahissante marée de l'étranger et du sauvage. La figure menaçant la société est toujours celle de l'ordalie (*beproeving*) différenciatrice, chez Paul Kruger président du Transvaal comme chez les bourgeois hollandais du siècle d'or. À travers les épreuves que le peuple doit subir, c'est la main de Dieu qui est à l'œuvre. L'Histoire est une épiphanie permanente, sous le mode du cataclysme ou celui du salut. Le temps du monde se fait lui-même prophète du peuple élu. Les panégyristes hollandais avaient assimilé la « hollandité » à la transformation, sous la gouverne de Dieu, de la catastrophe en coup de bonheur, de l'eau en terre sèche, de la boue en or. Seul le Juste, au sens calviniste du terme, peut résister à la catastrophe ; cela le désigne et l'authentifie dans le même instant. S'il a survécu, c'est qu'il est juste ; mais s'il est juste, il fallait qu'il survive. Cette dialectique de l'élection prend bien évidemment ses racines dans la doctrine protestante de la prédestination. Point de salut par les œuvres, seule la Grâce, qu'il faut savoir discerner, peut indiquer que l'on échappera à la damnation. L'éthique choisie et défendue est donc résolument vétérotestamentaire. On cite aisément ces versets du Deutéronome :

« Car tu es un peuple consacré à Yahvé ton Dieu et Yahvé t'a choisi pour être son peuple à lui parmi tous les peuples qui sont sur la terre » (Deut. 14, 2).

Ceux de saint Paul sur l'absence de différence entre les Juifs et les Gentils beaucoup moins. L'usage du monde et son interprétation se font selon le même sésame. Ainsi, Peter Kolben, secrétaire de l'administrateur de Stellenbosch de 1704 à 1713, décrit les Khoisan comme descendants de Noé *via* les Troglodytes, grâce à l'interprétation de leur mythe des origines mentionnant l'ancêtre Noh. Plus tard, le fameux *laager* (cercle des chariots) qui permit à Pretorius de résister à des milliers de Zoulous fut inspiré par une tactique de Josué. Cette

élection du peuple afrikaner va avec la nécessité de remplir la mission divine qui lui est confiée, celle formulée ainsi par J.C. van Rooy, président du Broederbond (société secrète visant à regrouper tous les Afrikaners de quelque influence pour assurer leur domination sur le pays) en 1944 :

« Une Idée Divine est incarnée dans chacun des Peuples du monde, et la tâche de chaque Peuple est de construire sur cette Idée et de l'accomplir. Ainsi, Dieu a créé le Peuple Afrikaner avec sa langue unique, avec sa philosophie unique, son histoire et sa tradition propre afin qu'il puisse répondre à une vocation et une destinée particulières dans ce coin sud de l'Afrique. Nous devons monter la garde autour de tout ce qui nous est particulier, et construire dessus. Nous devons croire que Dieu nous a appelés pour que nous soyons ici-même les serviteurs de Sa Justice. Nous devons marcher sur le chemin qui mène de l'obéissance à la foi. »

Par ailleurs, les particularités de la Réforme hollandaise vont durablement marquer le paysage mental de la nouvelle colonie et former ce que Dunbar Moodie et Van Jaarsveld appellent la « religion civile des Afrikaners ». Les réflexions d'Abraham Kuyper (1837-1920), pasteur de la *Hervormde Kerk* hollandaise, puis fondateur de la *Gereformeerde Kerk* seront très suivies. L'État y est l'incarnation institutionnelle de la souveraineté divine face au chaos qui guette l'humanité. Par ailleurs, lors de ses *Stone Foundation Lectures*¹⁸, il définit le concept de *Soewereiniteit in eie Kring* (souveraineté et autonomie à l'intérieur d'une sphère particulière de la vie humaine). L'autorité est ainsi divisée et les libertés civiles assurées puisque le dirigeant de chaque sphère dépend seulement de Dieu, tel le patriarche dans sa famille. Le philosophe et théologien sud-africain H.G. Stoker va poursuivre cette réflexion par une typologie des différentes sphères d'autorité¹⁹ : l'individu, la sphère du social (comprenant l'Église, l'État, le *Volk* et la famille), et celle de la culture (regroupant moralité, Loi, arts, sciences, économie et langue). L'importance accordée à cette dernière sphère – montrant la culture comme dépendant directement de la volonté divine, comme œuvre divine par l'intermédiaire de l'homme, et en même temps comme caractéristique essentielle d'un peuple, englobant les concepts de race, d'histoire et de patrie, dans un écrit des années 1940 –, rend bien compte de ce qu'elle a été dans la construction de l'Afrikanerdom : plus qu'un outil, à la fois moyen et fin.

18. Princeton, 1895.

19. Dans son *Die Stryd om die Ordes*, Potchefstroom, Calvyn Jubileum Boekefonds, 1941.

La dramatisation de l'histoire

Cette mythologie nationale et nationaliste se nourrit d'un certain nombre de mythes historiques, dont l'élaboration est minutieuse, même si elle se fonde sur des faits réels. Deux types de mythes sont diffusés : des mythes « périphériques », adaptés à un besoin précis et conjoncturel – tel le mythe de Slagtersnek – et des mythes véritablement fondateurs, comme celui du Grand Trek.

Le mythe de Slagtersnek a pour cadre la frontière orientale de la province du Cap le long de la Great Fish River, zone de front pionnier depuis longtemps, face aux Khoikhoi et d'une extrême indépendance : les *frontiersmen* se révoltent, contre la VOC en 1795, contre les Anglais en 1799. En 1815, un différent entre un Khoikhoi sous contrat et son maître, Cornelis Frederik Bezuidenhout, est à l'origine d'une nouvelle révolte antianglaise. Le Khoikhoi est tué indépendamment de l'affaire, mais son maître est condamné pour rupture de contrat. Il meurt lors de son arrestation, tué par un gendarme métis. Les membres de sa famille – en particulier son frère, Hans Bezuidenhout – et quelques anciens de la révolte de 1799 jurent de le venger, sur le Métis et le *landdrost* (représentant de l'autorité). Quelques dizaines d'hommes font le coup de feu contre les loyalistes, et Bezuidenhout meurt héroïquement les armes à la main, aidé de sa femme et de son fils, à Slagtersnek. Le bourreau noir en pend quelques autres (Hendrik Prinsloo, Cornelis Faber, Abraham et Stephanus Bothma, Theunis de Klerk). Cette affaire marque la première exécution de l'Afrique du Sud anglaise.

Il n'y a pas de conséquences ni d'exploitation de ce fait divers dans les années qui suivirent, ni même au moment du Trek. Vers 1870 seulement, des publications *en anglais* soulignent le fait comme l'une des principales raisons du ressentiment des Boers. Puis, les historiens afrikaners donnent une place importante à l'affaire dans leurs premiers ouvrages (du Toit, en 1877). L'interprétation est la suivante : les Anglais ne tentaient pas, en agissant ainsi, de faire respecter la loi dans une région sauvage, mais n'étaient – lire « ne sont » – que d'horribles tyrans. Symétriquement, les rebelles deviennent des héros. Le révérend J.D. Kestell, puis bien d'autres reprirent la même veine. Le thème des races apparaît dans un second temps seulement : les Anglais ne tenant pas compte de la hiérarchie existant entre un Khoikhoi et un Boer en accusant Fred Bezuidenhout ! En plus, des indigènes ont servi aux côtés des Britanniques pour mater la rébellion : le gendarme était métis, le bourreau noir... On retrouve le même souci de respect des *différences naturelles de races et de religion*, souligné par Anna Steenkamp dans sa justification du Grand Trek (cf. *supra*).

Voici donc un mythe s'inspirant d'un épisode réel, que l'on s'est réapproprié (par exemple, les rebelles n'ont pas été pendus à Slagtersnek – le lieu du boucher). Il souligne des convictions racistes et eut pour effet de contribuer à la

résistance antianglaise. Il a même été utilisé dans un premier temps par les Anglais pour répandre le stéréotype de l'Afrikaner brutal, stupide, ignorant et sans loi. Ce mythe s'est ensuite développé dans le cadre d'une propagande de libération, par l'action de membres du parti national afrikaner du général Hertzog, qui exploitèrent cette arme idéologique potentielle pendant la Première Guerre mondiale. Littérature et spectacles du souvenir marquèrent une fois de plus l'utilisation d'un mythe : une commémoration eut lieu en 1916 sous l'égide de Malan ; et le poète Langenhoven rédigea une ballade sentimentale à souhait, pieusement récitée par des générations de nationalistes.

Le mythe ayant le plus d'ampleur est celui du Grand Trek, centré sur l'épisode religieux de l'Alliance (*covenant*) : Pretorius et ses hommes y auraient fait le vœu de consacrer à Dieu une église et un jour d'action de grâce, s'ils remportaient la victoire. Cette scène est immortalisée dans l'un des bas-reliefs du Monument aux *Voortrekkers*. L'évidente ressemblance de cette épopée afrikaner et l'épisode de l'Exode est utilisée. Mais on trouve pendant ce voyage cela même dont les mythographes font la preuve ultime de l'élection de leur peuple : la bataille de Blood River. Sans doute, les fusils et le canon que Pretorius pouvait opposer aux sagaies ont pu influencer la volonté divine. Le 16 décembre va pourtant être consacré jour d'actions de grâce ainsi que le prévoyait le vœu dit de l'Alliance – rapporte l'histoire. Mais la commémoration ne se fait pas pendant les premières années. Que croire alors de l'atmosphère de religiosité intense décrite seulement par certains témoins oculaires ? Il s'agit peut-être d'une manœuvre de Pretorius pour échapper au lobby évangélique (lequel faisait alors pression sur les Britanniques pour l'annexion du Natal). En fait, le *covenant* est plus vraisemblablement un serment de fidélité à leur cause. Il est proprement oublié jusqu'en 1864, où deux pasteurs instaurent ce fameux jour d'action de grâces. En 1876, une histoire de l'Orange reproduit (?) le testament d'un des membres du commando de Pretorius, Cilliers, qui en fait mention. Le 16 décembre devient jour férié (*Dingaan's day*), et ce n'est qu'en 1891 qu'il devient *Covenant's day*. La version officielle est désormais fixée, et diffusée dans l'ensemble du pays.

Le principal vecteur de cette diffusion est sans doute le Monument aux *Voortrekkers* érigé sur une colline à proximité immédiate de Pretoria, en 1938. Lieu de pèlerinage, il est entièrement consacré à la mythologie. Une enceinte ronde, dont la pierre est sculptée pour représenter les chariots – en nombre exact – reproduit le *laager* historique. Devant le bâtiment lui-même, monumental bloc de pierre, une statue célèbre les vertus de la femme afrikaner. L'intérieur est dépouillé, et son pourtour seulement est décoré de ces bas-reliefs qui décrivent les scènes historico-symboliques du Grand Trek, dans un style pompier. On distingue ainsi le moment du *covenant*, le traître assassinat des émissaires envoyés chez les Zoulous, ou l'appropriation du territoire avec cette femme gravant le nom de son père dans les roches du Drakensberg.

Depuis 1948, cette mythologie est devenue purement conservatrice : elle donne à l'État sa légitimité. C'est là que commence la divergence sud-africaine (« a pigmentocratic industrialized state »)²⁰. Mais l'essor économique a libéré les Boers du patronage politique. Les mythes à contenu religieux (l'Alliance) s'effacent moins facilement que les mythes plus conjoncturels – et qui ont été efficaces. Le thème de l'encerclement fait toujours fortune, et le *laager* est toujours nécessaire. Les analyses raciales et l'histoire afrikaner des Noirs ont toujours fait partie du mythe fondateur du régime, et donc n'ont pas pu être abandonnées. La doctrine des années 1970 et 1980 était « séparés, mais égaux ». Combien de temps le régime pouvait-il survivre avec une mythologie incohérente ?

L'imaginaire racial

Dernière composante de la mythologie afrikaner, le thème des races se dessine lui aussi petit à petit. Sa première construction est un discours téléologique, recourant au *liber naturae* mais également marqué par l'incursion de la théologie en anthropologie, d'une pensée finaliste dans une pensée causale. L'apartheid est ainsi élaboration d'une pureté, d'une identité finalisée (constitution d'une société chrétienne puritaine par un groupe racialement pur). Termes raciaux et termes religieux se recouvrent en deux paradigmes : l'infériorité eschatologique, et la honte. L'inégalité est fondatrice de l'homme, source nécessaire de la charité...

Le thème central de la race, déterminant au physique comme au moral, est conforté par la légende de l'arrivée tardive des Africains en Afrique du Sud. Les idées développées par les Afrikaners, adaptées à leur expérience et à leurs besoins, n'étaient pas au départ très différentes de celles véhiculées en Europe. Les premiers colons du Cap arrivent avec l'image de l'Africain véhiculée par les négriers : immoral, licencieux, voleur et paresseux. L'aspect « bestial » des Hottentots, se couvrant le corps de graisse, petits, ridés et stéatopyges, conforte cette image. La Compagnie des Indes orientales a influencé toute l'évolution de la colonie en mettant en place d'emblée une structure raciale (interdiction des mariages interraciaux, lois foncières contre la propriété noire, fonctionnaires locaux blancs). De plus, les débuts de l'esclavage ont été le fait d'un organisme (VOC), donc dans l'anonymat et sans la relation personnelle au maître. L'esclave y est instrument, contrairement au sud des États-Unis où on assiste à l'émergence d'une culture populaire noire. Si les Khoikhoi sont facilement soumis, les San pillent les troupeaux et récoltes boers, et les Blancs

20. Thompson L., 1985, p. 191.

se voient obligés de former des commandos. La répartition entre Boers, Métis et esclaves est installée quand en 1806 les Anglais prennent possession du Cap. La connaissance des Nguni n'est établie que progressivement, grâce aux naufrages sur les côtes du Natal au XVIII^e siècle, puis par les guerres cafres le long de la Fish River. Dès la fin du XIX^e siècle, la distribution de l'espace sud-africain est en place : les terres fertiles et les mines aux Blancs, le reste et la force de travail aux Noirs. La résistance africaine avait forcé les Afrikaners à une solidarité raciale mais avec deux impulsions contradictoires : se reposer sur le travail noir et obtenir la sécurité. D'où l'idée que le Noir paresseux ne peut travailler que sous la contrainte... Mais tout cela est vu non d'un point de vue philosophique, théologique, eschatologique mais simplement empirique et séculier.

La position anglaise vis-à-vis des Africains n'est pas forcément plus modérée que celle des Boers, mais dans une perspective plus comparatiste. La version de l'histoire de l'Afrique du Sud qui sera répandue dans les livres d'école correspond aux premières études philologiques de W.H.I. Bleek, aux recherches historiques de G.W. Stow et de Theal. Elles décrivent une stricte hiérarchie, correspondant aux vagues de peuplement décrites : les Bushmen (Bochimans) au dernier degré de l'Humanité, les Hottentots à peine au-dessus, les Cafres plus barbares que sauvages. Ces derniers, auxquels l'opinion accorde une origine arabe, ces descendants d'Ismaël dont ils ont gardé un certain nombre de coutumes (tels les rituels de purification et la circoncision), auraient dégénéré par rapport à la civilisation arabe, stade bien plus élevé dans l'échelle des valeurs des Blancs. Il est néanmoins intéressant de voir réapparaître, dans un monde imprégné de christianisme, l'Arabe sous le païen. Par ailleurs, cette hiérarchie est conforme à l'idée médiévale reprise par Darwin de la grande chaîne de la vie. On verra que le darwinisme social a, bien plus qu'il n'y paraît, influencé les relations entre les races en Afrique du Sud. Cependant, les distinctions à l'intérieur des races n'avaient pas encore l'importance qu'elles ont prise sous Verwoerd, bien au contraire. On trouve donc le même genre d'idées et de jugements de valeur chez les Boers et les anglophones, mais exprimées avec une ferveur différente, et ayant vraisemblablement une audience différente.



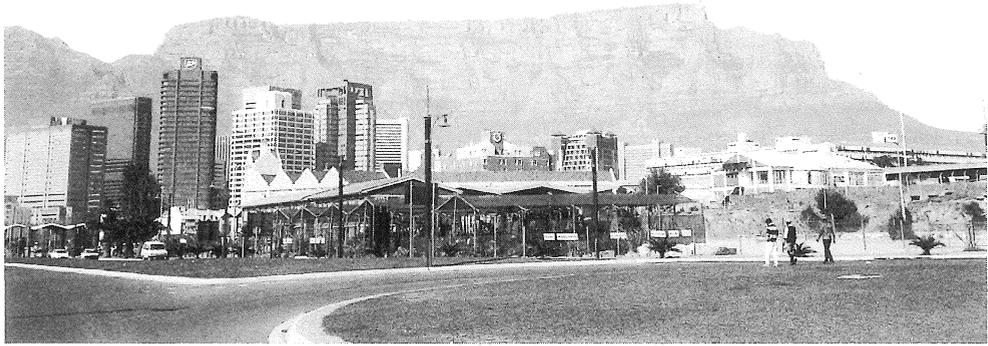
Phot. 1. Ce bas-relief du Monument aux Voortrekkers représente le moment de l'Alliance (*covenant*) entre le peuple afrikaner et Dieu. Le chef des Trekkers, debout sur un canon, consacre ce jour au Seigneur et Lui recommande les âmes de sa petite troupe avant la bataille de Blood River. C'est entre autres par les sculptures de ce monument que fut mise au point et diffusée la mythologie afrikaner.

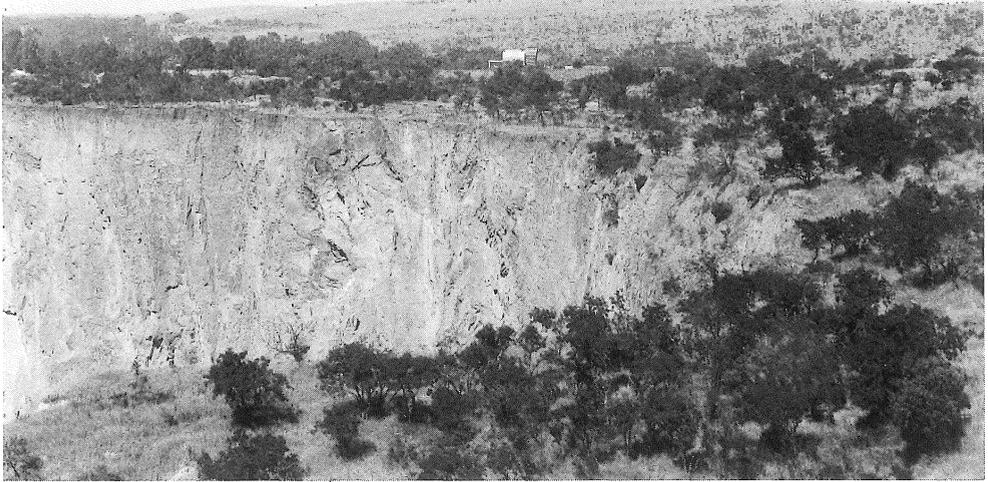
(Page suivante)

Phot. 2. Le Cap, ville-mère. Aujourd'hui, la montagne de la Table surplombe un centre des affaires prospère, et le port (Victoria and Albert Waterfront) a fait l'objet d'une opération de rénovation urbaine, installant commerces et loisirs sur les docks.

Phot. 3. Un quartier blanc aisé au nord de Pretoria. La ville est coupée par une série de crêtes parallèles, comme celle que l'on voit à l'horizon. Entre deux crêtes s'étend le quartier de Capital Park, aux grandes maisons prospères. Jardins et piscines contribuent à l'aspect boisé de ce paysage.

Phot. 4. Kerk Plein (place de l'église), Pretoria. La vieille ville afrikaner étale ses banlieues résidentielles autour de ce centre du pouvoir. Le palais de justice, à droite, des administrations, des musées et des monuments à la mémoire des héros du peuple afrikaner entourent sur cette place une statue de Paul Kruger.





Phot. 5. Mine de diamants de Cullinan, Transvaal. L'excavation atteint plusieurs centaines de mètres de profondeur, et le gisement risque de s'épuiser dans les années à venir. C'est de cette mine, appartenant à la compagnie De Beers, que l'on a extrait la gemme ornant la couronne d'Angleterre.

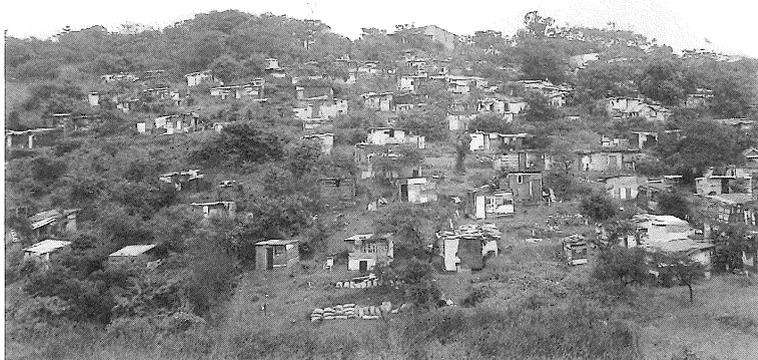


Phot. 6. Mine de diamants de Cullinan, Transvaal. La main-d'œuvre ouvrière est ici presque exclusivement noire, très surveillée pour éviter les vols. L'enceinte de la mine est fermée, une autorisation est nécessaire pour y pénétrer et nul ne sort sans avoir été fouillé.

Phot. 7. Une ferme dans la province du Western Cape. Un paysage aride, des fermes isolées où de « pauvres blancs » et leur main-d'œuvre métisse tentent de subsister en pratiquant l'élevage.

Phot. 8. Un camp de squatters à kwaMashu, dans la banlieue de Durban. De plus en plus, les zones tampons ménagées par l'apartheid entre les différents quartiers sont occupées par des squatters.

Phot. 9. Un camp de squatters à Kayelitsha, près du Cap. À l'intérieur du township, des bidonvilles s'installent spontanément et de manière anarchique sur les terrains libres et non viabilisés. Au premier plan, cette femme rapporte de l'eau.

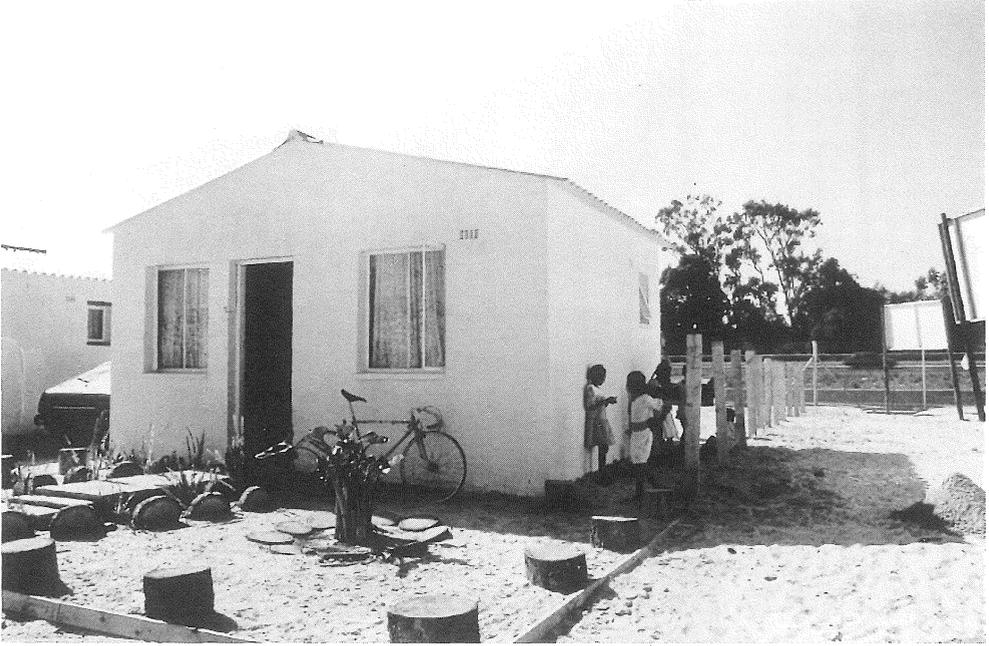




Phot. 10. Un township indien à Durban. Le gouvernement projetait de reloger dans ces lotissements des populations indiennes expulsées d'un quartier réaménagé. Mais avant même que ces maisons soient terminées, elles étaient déjà occupées par des squatters zoulous.



Phot. 11. Des *hostels* à kwaMashu, dans la banlieue de Durban. Ces bâtiments, véritables casernes ouvrières, abritent des travailleurs temporaires, séparés de leur famille. Lieux d'affrontements entre l'Inkhata et l'ANC, ils portent encore les traces de ces violences. Au premier plan, des taxis collectifs, souvent le seul moyen pour ces travailleurs de se déplacer.



Phot. 12. Le quartier métis de Delft, au Cap. Ces maisons de quatre pièces sont bâties en lotissement viabilisé peu à peu. Elles sont attribuées à des familles inscrites sur liste d'attente.



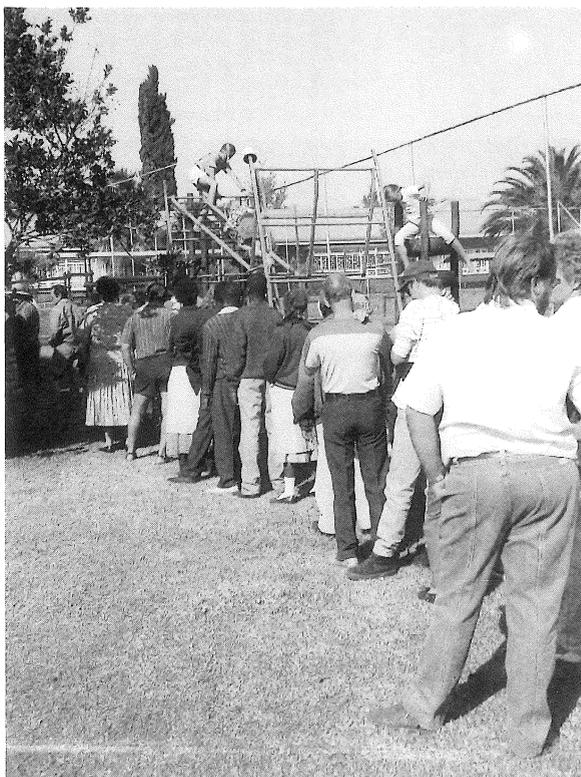
Phot. 13. Le centre ville de Guguletu, township noir du Cap. Peu fréquenté au milieu de la journée, car les gens travaillent à l'extérieur du township, il offre quelques rares commerces et surtout une gare de taxis collectifs.



Phot. 14. Un local paroissial à la veille d'une fête, Grahamstown (Eastern Cape). La vie associative, en particulier au sein des églises, est essentielle à l'intérieur des townships. Encadrement scolaire et sanitaire, sociabilité, réseau d'entraide, loisirs, voire militantisme et action civique, en dépendent pour une large part.

Phot. 15. Les élections d'avril 1994 dans un quartier blanc de Pretoria. Les bâtiments publics (ici une école) avaient été réquisitionnés pour servir de bureaux de vote, et la queue des votants s'allongeait jusque dans la rue. Des mesures de sécurité très strictes étaient prises, mais les bourgeois afrikaners comme les employés de maison noirs ont voté dans le calme.

Phot. 16. « C'est mon pays, et j'en fais partie maintenant. Je me sens si fier », ont dit ces employés de maison après avoir voté pour la première fois de leur vie. À l'arrière-plan, d'autres citoyens attendent de voter. L'atmosphère générale est silencieuse et recueillie.



CHAPITRE III

L'espace traditionnel noir

« Au temps jadis, alors que le pays était encore tranquille, aucune contrée n'était plus peuplée que la Cafrerie, parsemée comme elle l'était de villes importantes et nombreuses, et ceux qui l'occupaient étaient versés dans la connaissance et la pratique des médecines plus que tous les autres indigènes du sud de l'Afrique [...] Pour ce qui concerne les médecines qui conviennent à la sorcellerie ou aux enchantements, ou les philtres pour se faire aimer d'amour ou pour se rendre irrésistible, ou les médecines pour provoquer la déroute des ennemis ou pour plaire, personne ne pouvait égaler ces gens-là. Plus encore, ils étaient célèbres à cause du pouvoir qu'ils avaient d'entrer en communication avec ceux qui vécurent sur la terre il y a bien longtemps (les morts), de converser avec eux et de recevoir des divinités et des mânes des ancêtres, des conseils²¹. »

La politique de grand apartheid, qui utilisait une vision anthropologique statique et ruraliste des populations noires, a beaucoup fait pour le maintien des structures et des modes de pensée traditionnels : maintenir les Noirs dans des zones rurales, les cantonner aux bantoustans, tout cela a artificiellement arrêté le temps dans les campagnes. Mais cet immense domaine de recherche, si important pour l'Afrique du Sud contemporaine, est encore largement inexploré. Toute analyse souffre donc du réel manque de données concernant l'espace noir. Une bonne partie des (rares) études existantes est sujette à caution, dans la mesure où l'utilisation intensive des sciences humaines pour légitimer la politique d'apartheid les a rendues éminemment suspectes. Il est donc très difficile aujourd'hui de s'y référer. En particulier, les « nouveaux anthropologues » sud-africains se gardent de toute systématique, voire de toute interprétation. Quant aux ouvrages de référence, on s'en méfie. Il est donc particulièrement dangereux pour un étranger de s'aventurer en ce terrain. Je crois pourtant à l'importance de cette *Weltanschauung* noire traditionnelle, et j'essaierai donc

21. Mofolo T., 1981, p. 12.

d'en donner une idée, par des descriptions sans doute trop impressionnistes des différents types d'espaces noirs.

Dans un paysage rural, proche de l'Afrique du Sud précoloniale, tout est sens. Un espace peu peuplé, organisé en archipels, mais un cosmos pensé, polarisé et dramatisé. Il s'agit ici, comme si souvent en Afrique, d'une relation magique entre un espace vécu et un « homme-dans-le-monde ». La nature accueille esprits des ancêtres et créatures élémentaires, se polarise suivant une géomancie précise mais implicite. La maison (cf. figure 1) rend compte de ces directions valorisées, les hiérarchies sociales s'y reflètent. Une structure politique et étatique, chez les Zoulous en particulier, se superpose à ce premier niveau d'appréhension du monde. Le *kraal* royal d'Ulundi devient centre de décisions, centre du sacré dont le roi est le premier intermédiaire, centre de la vie économique et sociale.

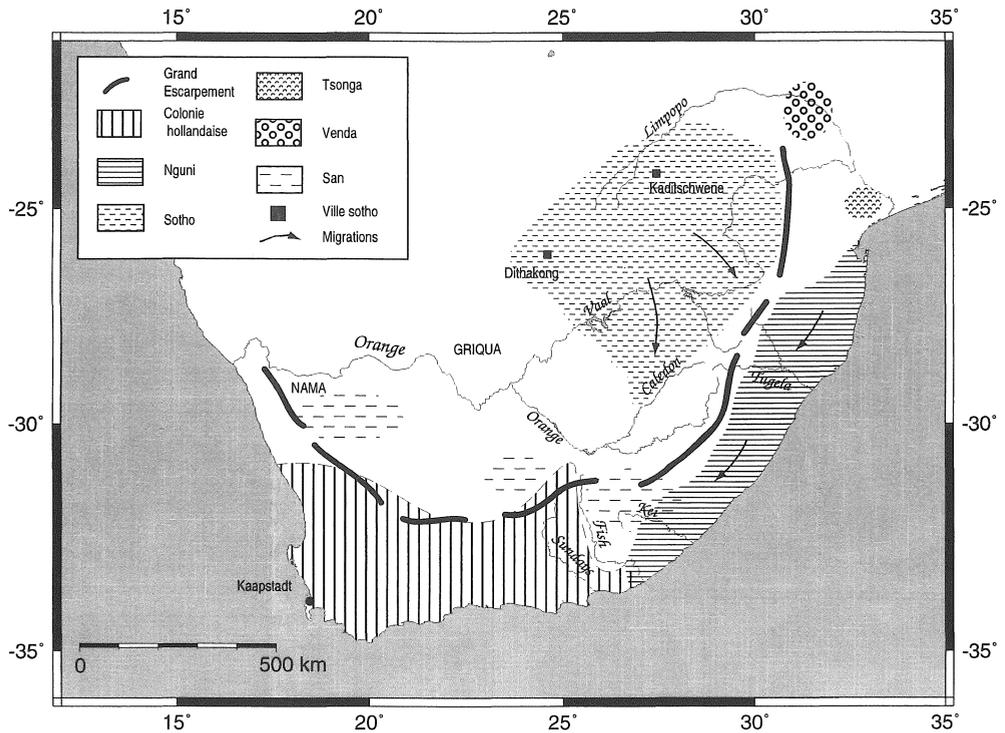
Espace parcouru, reconnu, vécu

La vie rurale s'organise suivant des cercles concentriques de reconnaissance de l'identité et du statut social. L'espace noir traditionnel est, dans un premier temps, un espace familial, puis lignager, tribal, voire national. Cependant, la division entre peuples Nguni (regroupant entre autres Zoulous et Xhosa, les deux principales ethnies sud-africaines), peuples Sotho (comprenant les Tswana), Venda et Tsonga, si elle reflète bien des modes de vie différents, n'accorde pas assez d'importance à l'existence d'un grand espace où les langues parlées sont mutuellement intelligibles. Par ailleurs, les différences culturelles ne doivent pas faire oublier que l'on a partout affaire à des pasteurs, pratiquant également l'agriculture, et à l'artisanat parfois très développé – pensons en particulier à la maîtrise de la métallurgie. L'espace est donc maîtrisé plus qu'hostile, il est perméable, humanisé. Il est d'autant plus proche que la migration des populations bantoues au sud du Zambèze est très ancienne, contrairement aux assertions des « anthropologues de l'apartheid » : des témoignages de naufragés font état d'un peuplement noir parlant xhosa en 1593 à la Mthatha river²². Un tableau du peuplement de l'Afrique du Sud un siècle après l'arrivée des Blancs (cf. carte 3) montre un peuplement relativement peu dense – c'est un espace largement pastoral – mais qui occupe déjà les actuels Transvaal, Natal, Orange Free State et Eastern Cape.

22. Sur ce point, voir en particulier Wilson M., Thompson L., 1969 et 1971, tome 1, où M. Wilson se livre à une enquête minutieuse pour tenter de déterminer les dates d'arrivée des différents groupes.



Fig. 1. Variété de l'architecture rurale sud-africaine (aimablement communiqué par F. Frescura). On reconnaît en particulier : 1 maison Xhosa (Transkei). 2 et 3 hutte Zouloue. 4 maison Ndebele. 5 maison Tswana.



Cart. 3. Peuplement de l'Afrique du Sud à la fin du XVIII^e siècle (d'après Cornevin, 1979).

C'est également un espace intensément parcouru, tant par les troupeaux que les commerçants, voire par des groupes migrants sur d'énormes distances, vers le sud ou revenant vers le nord : Mzilikazi remonte en 1835 vers le lac Victoria, un groupe parlant zoulou s'installe sur les bords du Malawi, et Burton et Speke, à la recherche des sources du Nil en témoignent²³. Les interactions et échanges culturels entre tribus sont fréquents, d'autant que l'exogamie nguni permet d'étendre le cercle d'influence du lignage. L'importance du troupeau s'exprime dans toutes les occupations, comme dans l'emprise spatiale des terrains de par-

23. Burton R., Speke J., *Aux sources du Nil, la découverte des grands lacs africains, 1857-1863*, Paris, Payot, « Voyageurs », p. 91 sq et p. 308.

cours. Poésie, danse, chants, forment une esthétique fondée par la figure symbolique du zébu. Tous les rituels sont marqués par la présence du troupeau, pour la naissance comme la puberté, le mariage – la dot ou *lobola* fournie par le marié à sa belle-famille, et nécessaire encore aujourd’hui pour que le mariage soit officiel, est la démarche la plus importante –, la maladie ou la mort. Seuls les pauvres offrent des chèvres. Le troupeau incarne ainsi la cohérence du lignage, avec les bêtes offertes lors du mariage des filles du chef de famille, avec sa bête favorite à laquelle il s’identifie. Cette cohérence par le symbole du troupeau marque aussi les rapports avec l’au-delà, avec les ancêtres auxquels on fait des sacrifices. Un certain nombre d’interdits marque cette symbiose lignage/troupeau. Ainsi, on ne peut boire du lait que chez quelqu’un de même lignage ou dans la maison du chef. Enfin, un corpus de règles très élaborées encadre les relations des femmes et du troupeau, soulignant en général l’association symbolique entre la fonction reproductrice de la femme et le bétail du lignage. La division sexuelle du travail rend compte de cette échelle des valeurs : avoir la charge du troupeau, c’est, avec la chasse, l’activité noble. Les femmes, quant à elles, s’occupent de l’agriculture.

Dans cet espace non réellement occupé, mais parcouru, l’habitat est le plus souvent dispersé en une vingtaine de maisons disposées en arc de cercle. L’enclos pour le bétail complète le cercle. Les cases s’ouvrent vers l’est pour avoir le soleil levant (fig. 2). La concession comprend une hutte par femme, disposées les unes par rapport aux autres suivant le statut respectif des épouses.

C’est la mère du chef ou, par défaut, sa plus vieille femme qui occupe le centre de l’arc de cercle, faisant face à la porte de l’enclos circulaire du troupeau. À l’origine, la hutte ronde en herbe tressée était largement répandue et convenait bien à une vie de nomades. Mais au cours des siècles, on assiste à une certaine sédentarisation et les murs se font plus épais et solides (pisé, pierres), le toit conique de chaume, «à la hollandaise», remplaçant le dôme. Cependant la «maison de souris» (*indlu yempuku*), ronde, reste utilisée, en particulier pour la hutte dans laquelle les nouveaux circoncis passent leur retraite. Seuls les Zoulous entourent le campement d’une palissade (fig. 4).

Dans le cercle de la concession, deux lieux ont un statut particulier, touchant au sacré : la porte de l’enclos, où l’on offrait des sacrifices et où le chef était enterré, et l’intérieur de la hutte principale (celle de la femme principale) où la bière sacrificielle fermentait, exprimant donc la double dépendance, par ailleurs sexuée, l’élevage et l’agriculture. L’espace est donc le fruit d’une double polarisation, le troupeau et la femme, l’enclos ouvert et la hutte, la viande et le grain. La vie sociale est dramatisée, théâtralisée : elle a lieu sur la place centrale et affirme au cœur même du groupe sa solidarité et sa cohésion. Rites, danses (en particulier cérémonies de guérison chez les Khoi), palabres, s’y déroulent. L’organisation du monde traditionnel est donc fondée sur cette structure, sur une dichotomie extérieur/intérieur. On peut la décliner à différentes

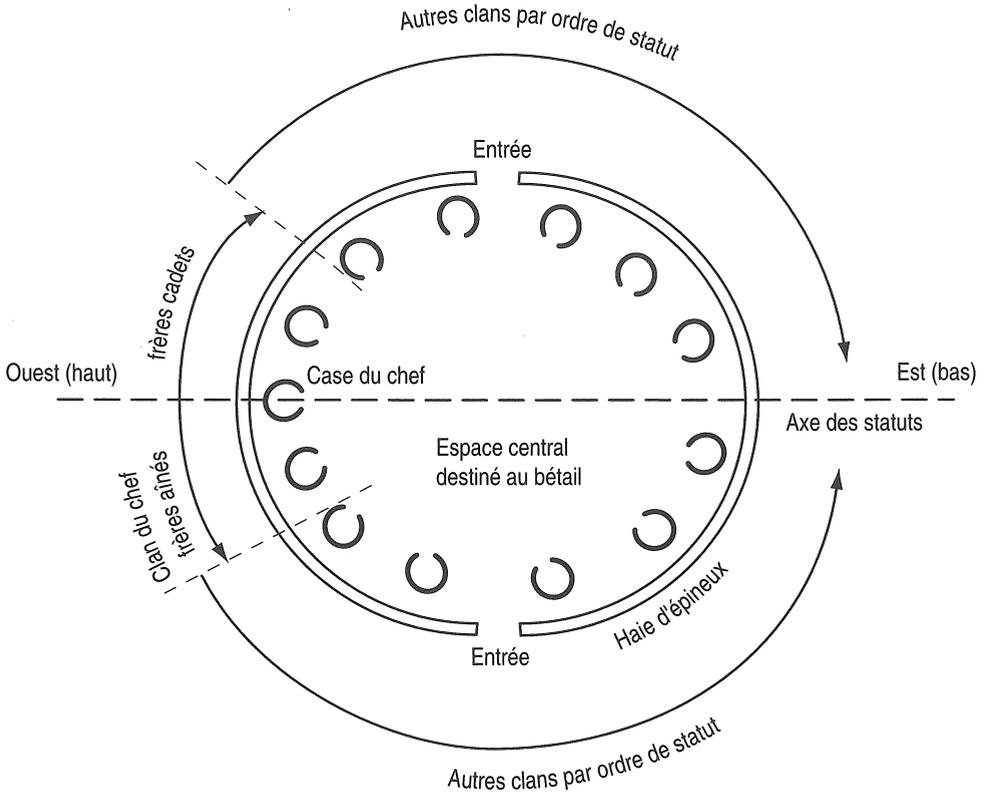


Fig. 2. Dimensions symboliques de l'espace dans une société pastorale.
Modèle de Schapera (1930) d'un campement khoï.

échelles. Si le communautaire, le social, forment le noyau de tout établissement, de la simple concession familiale à la ville sotho (cf. *infra*), du campement khoï à l'établissement militaire zoulou, l'intérieur des huttes est domaine réservé, intime, celui de la *privacy* qu'il ne faut envahir sous aucun prétexte. Toute modification de la culture matérielle introduit des changements significatifs dans la carte du village. Ainsi, lors d'un certain enrichissement des sociétés khoï, les abris coupe-vent furent détournés de l'espace central, s'entourèrent de barrières et commencèrent à accumuler des richesses en bétail. C'est là l'esquisse d'une troisième sphère, après celle du communautaire et celle de l'intimité, la sphère de l'individu indépendant, qui s'affirme par l'accumulation de frontières.

Un lignage n'est cependant pas strictement lié à un territoire. Plusieurs générations y vivent (trois en moyenne), plus quelques « clients » – au sens romain

du terme – témoignant de l'ouverture du lignage sur les autres, assez facilement intégrés à la « maison ». Pourtant, la toponymie nguni est liée aux clans qui occupèrent l'espace ainsi désigné. Il peut y avoir une assimilation entre le nom de lieu, celui des clients et celui du chef du clan ou d'un de ses ancêtres.

Dithakong et Kaditshwene, « villes » sotho

Les idéologies territoriales traditionnelles en Afrique du Sud s'enrichissent de l'exception sotho. La figure de l'occupation du territoire n'est pas seulement celle de la dispersion en campements et concessions, mais aussi celle de la concentration des établissements humains, concentration d'autant plus décelable que les Sotho bâtissent souvent en pierres leurs maisons géométriques (fig. 3), au sommet des collines. Dithakong en 1801 aurait eu entre 10 000 et 15 000 habitants ; Kaditshwene peut-être 16 000 en 1820, d'après les témoignages d'explorateurs blancs. Chacune de ces villes est sous la direction d'un chef indépendant et héréditaire, et fait office de capitale. L'organisation de l'espace autour de la ville se fait de façon concentrique : le premier cercle est celui des champs cultivés, descendant les pentes de la colline vers la vallée.

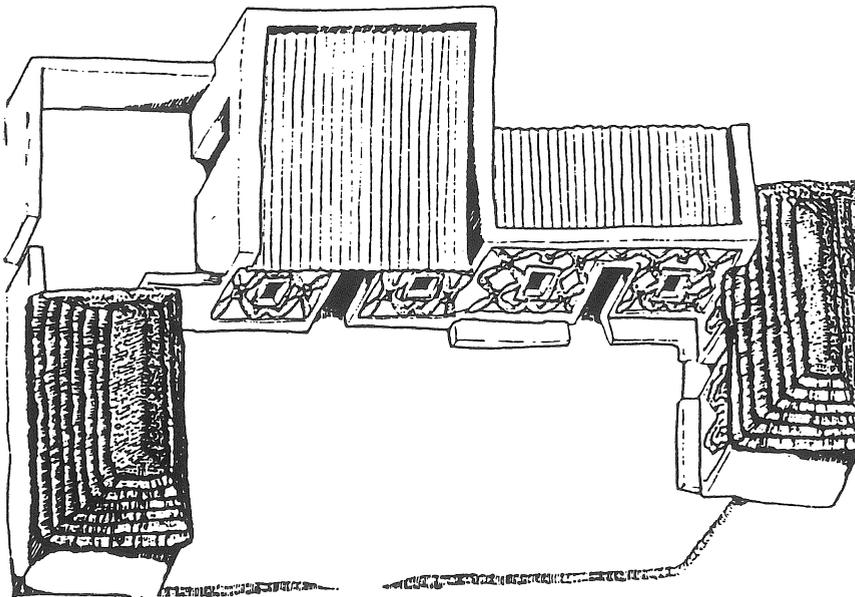


Fig. 3. Habitation sud-sotho, nord de l'Orange Free State, vers 1981 (d'après Frescura, 1990).

Autour, le bétail, souvent gardé par les jeunes célibataires, qui campent aux marges de l'espace maîtrisé. Enfin, à la limite de l'œkoumène, des bandes dispersées de chasseurs. La culture matérielle sotho est en conséquence un peu différente. L'artisanat y est plus développé : métallurgie du fer, du cuivre et de l'étain dès 1778 ; travail du cuir et de la fourrure (*kaross*) – travaux nobles, réservés aux hommes, et loisir du chef. Le commerce (du tabac, de l'ivoire, des métaux et des fourrures) a également beaucoup plus d'importance que chez les Nguni, des liens avec la Chine par la ville de Zimbabwe ont été établis.

Le pourquoi de cette exception est particulièrement difficile à élucider. Quoi qu'il en soit, la distribution de ces concentrations humaines n'est pas uniforme : elles sont plus fréquentes à l'ouest et au nord – plus loin des établissements nguni. Cependant, même au Lesotho, le village moyen compte de 30 à 50 familles, alors que la concession swazi moyenne est d'un peu plus de 7 personnes – 22 personnes dans le cas de la concession du chef. Cette concentration n'est pas liée aux ressources en eau, peu à la défense, mais explicitement à l'autorité du chef. On dépend d'un chef particulier, on se groupe autour de lui, et il est responsable du bien-être de la communauté. Par ailleurs, la stratification sociale et le clientélisme (qui consiste le plus souvent à confier des troupeaux ou des chiens pour la chasse) sont beaucoup plus développés chez les Sotho.

Chefs et chefferies

L'existence d'unités politiques indépendantes, séparées par des ceintures frontalières, est attestée dès le XVI^e siècle par des naufragés. Certaines des chefferies encore en vigueur au Transkei sont dans ce cas. Les chefferies et les clans de l'époque actuelle remontent au moins au XVI^e siècle. L'ancienneté de cette institution n'a d'égale que son importance, marquée par exemple par les pèlerinages qui ont lieu sur la tombe de Ngwane, roi des Swazi, depuis sa mort, sept générations avant le roi régnant en 1966.

Le chef peut diriger une tribu toute entière, ou seulement un clan ou un lignage. Il symbolise et incarne l'unité de son peuple : chaque offense faite à un homme du clan est faite au chef lui-même, et c'est à lui que l'on devra payer l'amende, non aux parents de la victime. De même, le butin et le gibier lui sont destinés. Ses pouvoirs varient selon le lieu et l'époque, mais sont toujours limités : chacun peut changer d'allégeance quand il lui plaît, ce qui limite le nombre des despotes. Par ailleurs, le chef, bien que représentant suprême de la loi et de la coutume, n'est pas au-dessus d'elles. Il peut être jugé et condamné par son propre conseil privé. La société traditionnelle est donc peu autoritaire, policée, très sûre. Chaka ou Mzilikazi (autour du Vaal) sont des

exceptions. Le chef est garant du bien-être de la communauté qui dépend de sa générosité : il doit redistribuer ses richesses, mais aussi veiller à ce que la vie quotidienne se fasse selon des règles immuables. La moindre déviance serait immédiatement suivie par un désordre de l'univers, signe et symptôme des désordres humains. Responsables collectivement de l'harmonie du monde, les habitants de la chefferie sont « membres les uns des autres » ; il faut donc que la communauté dans son ensemble respecte les règles morales.

La principale fonction du chef est d'être médiateur vis-à-vis des esprits, souvent ceux de ses ancêtres qui continuent à exercer un pouvoir sur le pays qu'ils ont dirigé. La force et la fécondité de la nation sont liées à sa force et à sa virilité. Cela s'exprime dans le « grand temps » de la fête du solstice d'été, qui se célèbre pour le renouveau des forces du chef et de son armée, mais qui est également le moment où toutes les critiques contre lui peuvent être exprimées librement. Sa puissance est donc cyclique, ce que confirme son rôle saisonnier de faiseur de pluie ou de maître des travaux agricoles.

Notons que les coutumes venda sont celles de l'Afrique des Grands Lacs, et donc assez différentes de celles des autres peuples d'Afrique du Sud.

La royauté zouloue

L'instauration des royaumes semble être le fait d'individus héroïques (Dingiswayo pour la confédération mthethwa et Chaka pour le royaume zoulou). Peu à même de reconnaître les possibilités créatrices des populations noires, encore moins en ce qui concerne les formes du pouvoir, les historiens blancs ont longtemps expliqué l'émergence des « royaumes combattants » par l'influence européenne sur Dingiswayo. L'hypothèse de Gluckman²⁴ est celle de la pression démographique. Il y aurait eu essor de la population zouloue depuis le XVI^e siècle, et au XIX^e siècle ; l'expansion vers l'ouest était bloquée par la colonie du Cap. En conséquence, le mode traditionnel de gestion des crises démographiques et politiques, la fission des chefferies autonomes, n'est plus possible. Par ailleurs, une volonté (de Dingiswayo puis de Chaka) de monopoliser le commerce du pays nguni septentrional vers Delagoa Bay n'aurait fait qu'accélérer la construction de l'État.

L'intuition fondamentale de Dingiswayo a été de regrouper deux institutions jusque-là séparées, l'armée et l'éducation. Il abolit la circoncision et enrôla les élèves de ces écoles de brousse dans des régiments. Les conscrits étaient regroupés par âge et identifiés par un bouclier aux couleurs du régiment.

24. Gluckman M., 1964.

La nouveauté radicale de Chaka a été la mise en œuvre de la guerre totale. L'ensemble de la société zouloue est orienté vers la guerre, et les soldats n'ont le droit de se marier que quand Chaka le juge bon, de toutes façons très tardivement. Les femmes sont également incorporées dans des organisations militaires dépendant de l'âge. Ses innovations techniques (sagaie courte pour le corps à corps), et tactiques (formation de combat en buffle, un régiment de réserve tournant le dos à la bataille, usage des espions, de la surprise, très grande mobilité), lui permettent de remporter facilement la victoire. Il s'agit de détruire complètement la capacité de l'ennemi à résister, en éliminant la famille régnante voire en massacrant femmes et enfants de la tribu vaincue. Les survivants sont incorporés dans l'armée. Le butin (troupeau) est attribué à un régiment, selon sa couleur, mais la propriété en reste à Chaka. L'armée devient le centre de la vie nationale : elle est rassemblée chaque année pour les cérémonies des « premiers fruits » et après chaque expédition militaire de taille. La magie traditionnelle y est utilisée pour instiller un sentiment national transcendant les particularismes. Les traditions du lignage royal zoulou, le dialecte zoulou, deviennent ainsi ceux de la nation tout entière, et chaque guerrier, quelle que soit son origine, devient un Zoulou à part entière. La vie au Natal change donc radicalement. Mais son réel despotisme – les conseillers qui traditionnellement tempèrent le pouvoir du chef ne sont pas écoutés et les personnes déplaisantes meurent – le rend si impopulaire qu'il est assassiné en 1828 par son demi-frère Dingane qui prend sa suite, mais avec moins de génie militaire. Il a cependant eu le temps de changer l'organisation traditionnelle de l'espace, comme en témoigne cette description – par un Sotho – de sa capitale :

« De forme circulaire, voici quelles en étaient les caractéristiques : cette grande agglomération était coupée de part en part par une grande route allant de l'est à l'ouest ; cette voie était large et spacieuse, de manière à permettre la circulation simultanée, sans encombrements ni gêne, de grandes foules, de régiments ou de troupeaux de gros bétail. Une autre voie, en tout semblable à la première, coupait en deux la ville du sud au nord. Ces deux avenues étaient parfaitement droites et aménagées avec un soin particulier. [...]

Au centre de la ville, on avait réservé un immense terrain découvert ; le sol de cette place avait été battu et était parfaitement uni. C'est là que s'exerçaient les troupes ou que les régiments qui allaient partir recevaient du souverain leurs instructions et prenaient congé de lui ; c'est là aussi que venaient se grouper les armées revenant de campagne, afin de s'y rencontrer avec le chef suprême, lui présenter leurs hommages et lui raconter les divers incidents de l'expédition, et que le Maître pouvait se rendre compte du nombre des régiments qui revenaient à leurs foyers. C'est là encore que l'on rassemblait les troupeaux de bétail ramenés comme butin de guerre, afin de permettre au souverain de les contempler,

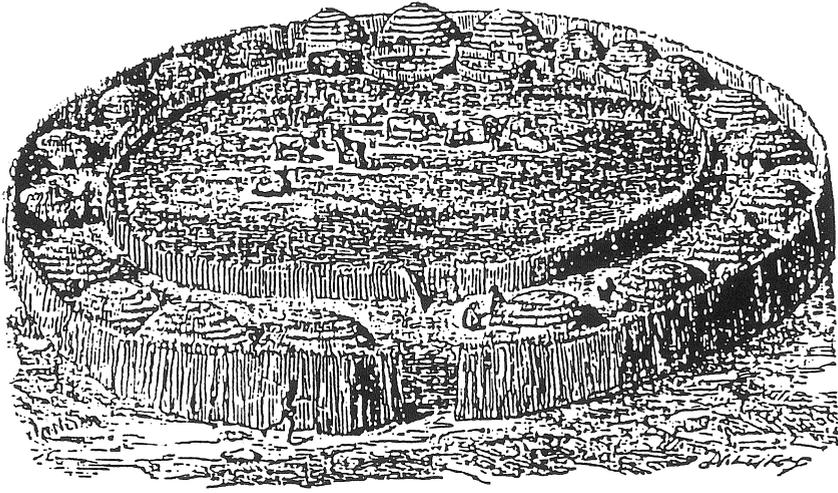


Fig. 4. *Kraal* zoulou dessiné par Tyler en 1891 (d'après Frescura, 1990).

ainsi qu'à toute la population ; de nombreux troupeaux, en effet, pouvaient tenir à la fois sur cet emplacement ; enfin, c'est là que se tenaient les fêtes et les divertissements de la nation.

À l'est de la place publique, mais au sud de la grande voie qui traversait la ville d'ouest à est, se trouvaient les demeures des conseillers intimes du souverain, celles des grands du peuple, et celles des serviteurs de ses médecins-féticheurs. Tout à côté se dressait le corral dans lequel on enfermait pour la nuit les bœufs et vaches appartenant en propre à Chaka : vaches laitières, bétail de boucherie, bœufs de course et quelques spécimens splendides mis à part pour figurer lors des grands concours de peuple, des bêtes admirablement dressées et de couleur rare. Il n'y avait dans ce corral que des bêtes de choix, et ces bêtes savaient chacune distinguer le chant de louanges qui lui était adressé particulièrement ; toutes aussi étaient fort attachées à leurs bouviers.

Tout à côté de cet enclos se dressait une haute palissade faite de pieux fichés solidement en terre ; cette clôture entourait le « khôtla », c'est-à-dire le Conseil du souverain et sa cour de justice. [...] De l'enceinte de la cour de justice partait une autre clôture, extrêmement large celle-là, si large que quatre hommes pouvaient à son sommet marcher de front ; cette enceinte nouvelle conduisait à la demeure privée de Chaka. Cette « demeure grande » était, comme son nom l'indique, fort vaste ; ses murailles étaient faites de poutres épaisses plantées en terre, et elle était couverte

de chaume. Il n'est entré que bien peu de gens dans cette habitation, car c'était un lieu interdit, «chez le souverain»; aussi on ne peut savoir ce qui en était exactement. C'est dans cette maison que l'on conservait la baguette magique et la petite pierre, attributs de la royauté²⁵. [...]

La ville elle-même, si considérable qu'elle fût, était entièrement entourée d'une enceinte de pieux enfoncés en terre. À toutes les portes se tenaient des guerriers qui ne permettaient à personne d'entrer dans la ville ou d'en sortir qu'avec l'autorisation du souverain²⁶. »

La nation zouloue après Chaka est formée de plusieurs centaines de clans unis au roi par une commune allégeance. Elle est au-delà de l'affiliation parentale. Les rapports entre tout dignitaire politique et le peuple sont conçus comme ceux existant entre un père et ses enfants. Le roi possède la terre. Le rapport de l'unité politique à la terre peut être défini comme suit : quiconque vient sur la terre d'une autorité politique devient sujet de cette autorité; et tous les sujets de cette autorité sont autorisés à s'établir dans la zone qu'elle contrôle. La tradition et l'histoire communes de la nation sont relatées au travers des généalogies royales. Les esprits ancestraux du roi ont la charge du pays tout entier, et le roi la charge et la responsabilité de la magie nationale : Chaka le premier expulsa du royaume tous les faiseurs de pluie, et affirma être légitimement le seul à posséder ces pouvoirs même s'il lui est possible de les déléguer. Nulle sentence dans un jugement de sorcellerie ne pouvait être exécutée sans l'accord des sorciers royaux.

Les rois renforcent leur emprise sur l'espace en confiant des fiefs à des collatéraux. Les pouvoirs de ces chefs et *indunas* sont les suivants : pouvoirs judiciaires (sauf en cas de sorcellerie) et administratifs (répartition des terres, maintien de l'ordre, accomplissement des charges rituelles pour la protection des récoltes). Dans cette organisation pyramidale des structures de pouvoir, ils transmettent au peuple les ordres du roi et, réciproquement, au roi les doléances et opinions du peuple. Ce dessin se poursuit en descendant la hiérarchie, jusqu'aux chefs de lignage et de concession. Le leadership du chef est personnel, le peuple peut cesser de suivre un mauvais gouvernant et aller se soumettre à un autre, plus compétent, plus tolérant, plus riche... Ce contre-pouvoir est donc suffisamment efficace pour empêcher de trop nombreuses exactions.

25. La *baguette* ou roseau magique est vraisemblablement celle employée pour provoquer par frottement sur une pièce de bois le feu royal, que l'on allume à l'accession au trône de chaque nouveau souverain, après que tous les foyers allumés avec le «feu» de son prédécesseur ont été préalablement éteints. À ce feu nouveau, allumé généralement sur la place publique devant le palais du roi, la population doit venir prendre des braises afin d'en ranimer chaque foyer familial. Quant à la *petite pierre*, l'auteur fait sans doute allusion au petit caillou que l'on met, dit-on, dans la bouche de chaque souverain le jour de son accession au pouvoir.

26. Mofolo T., 1981, p. 177 sq.

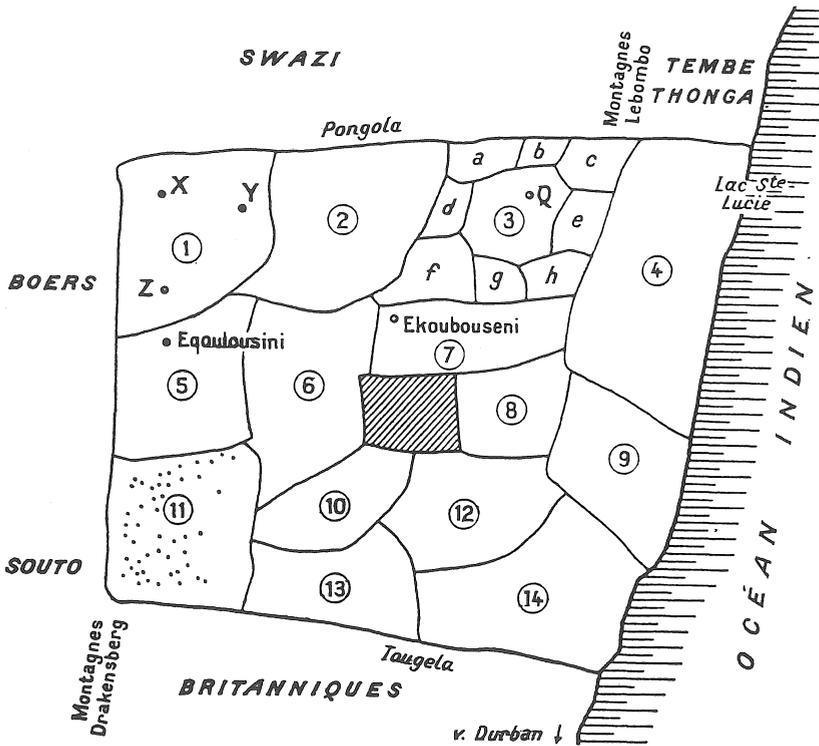


Fig. 5. Schéma de l'organisation de la nation zouloue sous le règne du roi Mpande (d'après Gluckman, 1964). La zone ombrée correspond à celle où réside le roi. Sa capitale et d'autres établissements royaux ainsi que les camps militaires s'y trouvent. Les chiffres correspondent aux zones tribales. Elles étaient nombreuses, dépassant quatorze. Dans la tribu n° 3, dont Q est la capitale, les petites lettres correspondent aux circonscriptions administrées par les *indunas*. Dans la tribu n° 1, les lieux X, Y et Z correspondent aux résidences du chef et de deux de ses frères importants. Les hommes de la tribu dépendent de ces résidences qui constituent des divisions militaires. Dans la tribu n° 11, les points représentent les résidences dispersées. Ekoubouseni et Eqoulousini bien qu'étant situées en dehors de la zone de « résidence royale » fournissent des chefs des armées nationales.

La création de l'ordre colonial va impliquer plus qu'une simple domination par la force brute, mais également un processus sophistiqué de transmission de valeurs politiques et culturelles nouvelles. Ainsi, on peut analyser la confrontation du *umzi* (campement) xhosa et du *manor* des colons anglais de la frontière de l'Eastern Cape²⁷ comme celle de deux modèles de société. Le *manor*

27. Crais C., 1992.

y représenterait une utilisation segmentée, rationnelle, linéaire, de l'espace, s'opposant à l'espace chaotique, indifférencié de l'*umzi*. Il s'agissait de domestiquer l'espace africain. Les maisons africaines, la famille élargie, la polygamie, paraissent l'antithèse même de l'idéal domestique bourgeois. De plus, l'architecture labyrinthique des villes indigènes incarnait aux yeux des missionnaires l'absence de frontières claires dans cette étrange société, frontières entre les gens, les propriétés, les pratiques productives. La mission civilisatrice est centrée, conditionnée par la maison elle-même, comme le rappelle cet extrait de la publication missionnaire de 1875, le *Kaffir express* :

« Avec une maison convenable, ensuite vient la table, puis les chaises, une nappe propre, des murs tapissés ou blanchis à la chaux, femme et fille sont habillées de calicot imprimé propre, et ainsi de suite²⁸. »

Il faut des maisons carrées, des rues droites, et non cet enchevêtrement de courbes sans raison – le grand mot est lâché. À cela on ajoute que, certainement, la hutte ronde est favorable au développement de la vermine. Cet objectif est atteint avec l'intégration de la maison africaine dans un environnement ordonné et policé, celui de la *location*, soumise entre autres à des contraintes urbanistiques telles que « les maisons doivent être construites de façon à former régulièrement des rues se coupant à angle droit ». L'on va même jusqu'à accorder des prix à « l'homme/la femme/l'enfant le plus respectable et habillé le plus décent cette année » ou « la maison la meilleure, la plus propre et la mieux meublée »...

La colonisation est donc missionnaire, dans son idéologie comme dans ses moyens. La multiplication des *mission stations* où l'on enseignait au même titre l'hygiène et les valeurs morales judéo-chrétiennes de l'Occident va comporter des conséquences durables. L'université de Fort Hare, seule université noire pendant des décennies, est tenue par des presbystériens écossais²⁹. En conséquence, l'élite intellectuelle sud-africaine est universaliste et humaniste, comme l'analyse ici Jacques Derrida :

« [Mandela] admire la loi, il le dit bien, mais cette loi qui commande aux Constitutions et aux Déclarations, est-ce essentiellement une chose de l'Occident ? Son universalité formelle garde-t-elle un lien irréductible avec une histoire européenne, voire anglo-américaine ? [...] Partout où il a lieu et tel du moins que Mandela le conduit et le réfléchit, le combat contre l'apartheid resterait-il une sorte d'opposition spéculaire, une guerre intestine que l'Occident entretiendrait en lui-même, en son propre nom ?

28. Cité dans Bundy C., 1988 (seconde édition).

29. Voir sur ce point Weulersse J., 1993.

Une contradiction interne qui ne souffrirait ni altérité radicale ni véritable dissymétrie ?³⁰ »

Mais ce refus du tribalisme pour des valeurs « universelles », valeurs de rassemblement, de réconciliation, d'union – tous termes très employés par le président Mandela –, n'est pas si nouveau en Afrique du Sud. L'espace noir qui se dessine actuellement à l'échelle nationale est, plus que l'espace tribal de domination comme le fit Chaka, à l'image de celui de Moshesh, chef sotho qui se fortifia dans les montagnes du Lesotho et y recueillit nombre de réfugiés du *Mfecane*, pour former avec ces divers clans sotho et de nombreux Nguni une « nouvelle nation ».

30. Derrida J., « Admiration de Nelson Mandela ou Les lois de la réflexion », in Derrida J., Gordimer N. (*et al.*), 1986, p. 18.

CHAPITRE IV

Le respect nécessaire, ou les racines de la ségrégation

«J’entre dans le somptueux bureau d’un grand homme d’affaires. Du geste, il m’indique deux gravures, en pendant sur son mur ; je lis l’une (Johannesburg 1886) quelques cabanes de bois entourées de chariots à bâches. Sur l’autre (Johannesburg 1936) un prodigieux panorama géométrique de rues, de places, de monuments, de buildings.

Et il commente, d’un ton d’orgueil : “En 1886, 50 habitants ; en 1936, 500 000. Aujourd’hui [pendant la Seconde Guerre mondiale] 380 000 Européens, 600 000 non-Européens. Superficie : 90 milles carrés. Voilà ce que nous avons fait en moins de soixante ans !”.

Tout cela parce qu’en 1885, sur le haut plateau desséché, battu par les vents, où le paysan boer poussait ses buffles, deux promeneurs anglais, des ouvriers, ramassaient un petit caillou jaune et brillant : de l’or ! Il y avait de l’or dans ce désert...³¹ »

La ségrégation sud-africaine n’a pas l’Afrikanerdom pour seule racine : l’influence de la politique anglaise et de sa figure favorite, la partition, a été très sensible. En même temps que la colonisation impériale, l’espace sud-africain a été entièrement redéfini par la révolution minière. Les polarisations anciennes s’effacent, les déserts deviennent prospères et attractifs, et des villes nouvelles – dont Johannesburg et Kimberley ne sont que les plus célèbres – se créent sous l’afflux d’immigrants d’Europe ou des réserves noires. L’urbanisation a minimisé les relations maître/serviteur entre Blancs et non-Blancs, établies dans l’ère préindustrielle. Les communautés se trouvèrent donc en compétition les unes par rapport aux autres. Mais l’industrie a dû céder aux prétentions blanches, et cette relation a été rétablie avec les débuts de la ségrégation formelle des années 1920, quoique vraisemblablement sur une base moins solide.

31. Viollis A., s.d. (vers 1942).

Tout se passe comme si, plus les Noirs viennent s'installer en ville, plus les Blancs affirment que leur place est dans les réserves.

Divide et impera : la ségrégation impériale

L'héritage colonial anglais demeure cependant très important, et certains le font remonter très loin, comme A.J. Christopher dans ses études comparatives :

«It may therefore be argued that the historical foundations of Soweto (the all Black suburb of the all white city of Johannesburg) were laid by Edward I in his Welsh military foundations in the thirteenth century at Flint, Conway and Caernavon³².»

L'analyse – peut-être contestable – de ce géographe sud-africain est la suivante : ces villes neuves furent fondées pour une véritable occupation anglaise, et la main-d'œuvre galloise ou irlandaise était confinée *extra muros*. La possibilité pour des Gallois d'acquérir une propriété dans les villes fortifiées était explicitement interdite. La société anglaise médiévale s'est bâtie sur une série d'exclusion, autant dans le cercle du social que dans celui du territoire. Murailles, péages, ghettos, sont là pour exprimer une ségrégation qui est aussi spatiale. Les villes de l'Empire des Indes répéteront ce même schéma, cette séparation stricte entre l'indigène et le groupe des colons dominants.

Même si l'on n'entérine pas totalement cette position, elle a le mérite de mettre fin à une interprétation trop sélective de l'histoire de la ségrégation et de l'apartheid en Afrique du Sud. Trop longtemps en effet, on explique la divergence sud-africaine par l'héritage afrikaner (notamment dans les mentalités), le rendant par là-même seul responsable. C'était oublier un certain nombre de faits, dont le moindre n'est pas la durée de la domination britannique – suivie de celle des anglophones au sein de l'Union sud-africaine –, responsable des premières véritables lois de ségrégation raciale. Par ailleurs, la comparaison de l'Afrique du Sud et d'autres colonies anglaises (États-Unis bien sûr, mais aussi Indes et Australie) peut être riche d'enseignements.

Les premières fondations urbaines en Afrique du Sud furent le fait soit de la Compagnie des Indes orientales, soit des colons hollandais. La vie des esclaves, des employés khoi, se déroule strictement dans le même cadre que celle de leurs maîtres. La structure ségrégationniste n'apparaît – toujours selon A.J. Christopher – que dans les années 1850, avec le développement de l'impérialisme britannique et suivant un schéma préférentiel. L'insalubrité des quar-

32. Christopher A.J., 1983, p. 145.

tiers occupés par les Noirs sert effectivement de prétexte à un déplacement massif et autoritaire de ces populations, le plus loin possible de la ville blanche. L'ancien quartier est ensuite rasé, reconstruit et habité par les Blancs. Ce « syndrome sanitaire » sert à établir à la fin du XIX^e siècle la première *location* formelle à Cape Town. Durban, Port Elizabeth – villes anglaises... –, Johannesburg enfin, vont suivre : Soweto est créé en 1904.

Avant d'étudier plus avant la figure de la partition dans la politique coloniale anglaise, il faut situer un double problème, celui de la mission civilisatrice de l'Angleterre et celui des difficultés rencontrées dans le monde tropical. Les Anglais, rappelons-le, ont aussi développé la thématique de l'élection, même si celle-ci ne relève pas du domaine religieux et eschatologique qui caractérise les Afrikaners. Nation de marchands, de marins et de conquérants, nation déterminée à conquérir le monde et dont le Destin s'est révélé depuis la victoire sur l'Espagne de Philippe II et son Invincible Armada, elle a aussi les obligations morales du vainqueur. En particulier, elle doit prendre soin des races-enfants qu'elle domine ; c'est cela qui impose et simultanément légitime son mandat politique.

Mais l'avance de la civilisation est confrontée à bien des problèmes, dont le moindre n'est pas l'hostilité du milieu à affronter. Une simple lecture des journaux de Stanley et Livingstone en convainc aisément : ce ne sont que chutes d'eau gigantesques, jungle impénétrable, bêtes féroces – lions comme moustiques –, bref, toute une thématique de l'inadaptation de l'Européen à ce monde étrange. Le problème du climat, par exemple, est repris par les scientifiques puis les idéologues de la métropole pour être largement impliqué dans le drame impérial et les jugements ethniques. L'évaluation morale et politique d'un peuple ou d'un pays se fait, pour les géographes de l'Angleterre impériale, souvent comme simple partie de la climatologie. La recherche des causes peut se réclamer du Créateur ou de la Nature, l'explication causale reste la même. La marque du climat sur les hommes n'est pas seulement physiologique, mais bien psychologique et morale. D'où le problème de l'acclimatation des colons européens dans des pays tropicaux... Cette toute-puissance du climat sur les races est expliquée par une histoire des migrations dans l'évolution de l'humanité. Il y aurait eu des migrations successives à partir d'un « berceau » asiatique. Les Noirs, partis les premiers et proches encore du stade néandertalien, auraient gardé leurs caractéristiques primitives en raison du climat. De même, les Indiens d'Amérique, partis plus tard mais soumis à des températures extrêmes, auraient subi une évolution régressive. Cette interprétation du climat est « a common framework of exegesis »³³, de la moitié du XIX^e au début du

33. Voir sur ce point Livingston D.W., 1992 ; en particulier « A Sternly Practical Pursuit – Geography, Race and Empire », pp. 216-259.

XX^e siècle. En conséquence, et au vu des problèmes médicaux rencontrés dans les colonies, l'on pense qu'il n'est pas possible à un Européen de travailler en Afrique. Il faut donc utiliser au maximum le travail indigène et trouver

«how a limited number of Europeans may rule the tropics, [...] how, without unreasonable loss of life, our fellow countrymen can govern tropical regions³⁴.»

Cette «inertie tropicale» finit par affecter les Blancs eux-mêmes et se définit par les signes cliniques suivants : manque de volonté et d'indépendance, irascibilité, alcoolisme, intempérance... Une véritable colonisation est donc impossible en Afrique tropicale. Il faut privilégier les hauts plateaux aux côtes malsaines. L'Afrique du Sud, de par son climat et de par son relief, est donc un morceau de choix, mais dont la colonisation, on le sent bien, va être marquée par les doctrines de la géographie impériale.

Par ailleurs, la «community based territorial separation»³⁵ a été la politique coloniale anglaise. À la différence de la politique française d'assimilation, la recherche de l'ordre et de la sécurité dans les colonies passe par une réduction des conflits avec les indigènes, par une exclusion territoriale. Le sens de la supériorité de la race anglaise empêchait la transformation des colonisés en sujets britanniques. La peur ultime est celle de l'assimilation du colon par les indigènes. Ainsi, dessiner des frontières basées sur les différences ethniques était un moyen de préserver l'identité des colons. Dès lors, pourquoi ne pas protéger *aussi* l'identité des autres peuples ? En conséquence, les autorités anglaises adoptèrent le principe du «divide and rule», assorti de séparations territoriales. Les communautés étaient séparées les unes des autres, comme l'immigrant de l'indigène... Des classifications de plus en plus complexes et élaborées succèdent à la dichotomie chrétien/païen ou civilisé/sauvage. Ces classifications prennent en compte toute une série de critères, de la langue à la religion, en passant par la couleur ou l'appartenance ethnique. Dans la mesure où ces classifications sont permanentes, elles peuvent aller jusqu'à servir de base à la création de nouvelles entités ; elles sont donc activement impliquées dans la construction du territoire. Cela a sans doute été le cas en Inde. Cette ségrégation se fait à différentes échelles : ségrégation urbaine, délimitation de réserves rurales, voire partition de colonies en entités politiques séparées.

Dans les zones urbaines, les communautés étaient organisées séparément et des tentatives en faveur d'une ségrégation spatiale étaient fréquentes. Cela allait de pair avec l'idée que les peuples indigènes étaient essentiellement non ur-

34. Sir Harry Johnston, administrateur en Afrique orientale, cité par Livingston D.W., *ibid.*, p. 234.

35. Christopher A.J., «Divide and rule...», 1988, p. 233.

bains, et qu'à ce titre, ils ne résidaient en ville que de façon temporaire. On construit alors des *locations* pour les indigènes, dans des aires clairement définies, et en séparant les différentes communautés par des barrières ou des zones non bâties. Le gouvernement britannique du Natal, parfait exemple de cette politique, pratiqua un régime très restrictif vis-à-vis des non-Blancs. On découragea le séjour des Noirs en ville, à l'exception des travailleurs célibataires employés à titre temporaire et logés soit par leurs employeurs sur des terrains leur appartenant, soit, lorsqu'il s'agissait d'employés municipaux ou de fonctionnaires, dans des baraquements. La majorité d'entre eux avait été établie sur les marges du CBD. Les Indiens et les travailleurs sous contrat étaient logés de façon similaire. Dans les pays possédant une tradition urbaine précoloniale, la ville anglaise est construite de façon adjacente, sans s'intégrer à la trame urbaine préexistante. L'intégration sociale est, quant à elle, rendue difficile par des séries de mesures législatives restreignant les droits d'accès à la propriété pour les indigènes ou par l'application de plans d'urbanisme impliquant expropriation et relogement dans des quartiers séparés.

La délimitation des terres indigènes – et donc de celles accordées aux colons – était l'une des tâches principales de l'administration coloniale. En Afrique du Sud bien sûr, mais également en Australie et au Canada, la constitution de réserves a pour but de former une administration duale et d'exclure Noirs, Aborigènes ou Amérindiens de la vie politique.

Enfin, la partition a été une solution typiquement britannique aux problèmes de l'indépendance : les Indes bien sûr, mais aussi l'Irlande, la Palestine, Chypre ou un plan de règlement du conflit entre Tamouls et Cinghalais par la division de l'île en deux communautés en témoignent.

Certes, on reconnaît dans la politique coloniale anglaise bon nombre de traits distinctifs de l'apartheid. Il est hors de question de sous-estimer cette influence. Mais sa reconnaissance n'empêche pas de poser le problème de la spécificité de l'apartheid, de la différence entre apartheid, ségrégation et colonialisme. Toute ville coloniale est peut-être ségrégative. New Delhi, Lagos, Nairobi ou Lusaka sont, aujourd'hui encore, marquées par la figure anglaise de la partition. Un universitaire marocain a même qualifié Rabat de « ville de l'apartheid ». De telles conceptions font de l'Afrique du Sud une simple variante de formes existant ailleurs, et ayant pour seule et unique cause la colonisation. Cette polarisation, qui va de pair avec un primat du politique, écarte comme non pertinents des arguments économiques ou sociaux. Je préfère continuer à distinguer, à la suite de R.J. Davies³⁶ en particulier, ces trois types de polarisation de l'espace.

36. Voir *infra* et Davies R.J., 1981, pp. 59-72.

Racines intellectuelles et extérieures

On peut grossièrement regrouper dans cette nomenclature la pensée évolutionniste et le racisme scientifique. S. Dubow³⁷ y ajoute ce qu'il appelle le pessimisme victorien : après 1850, les idées libérales (dans le domaine économique comme dans les relations à l'individu, c'est le «laisser faire»), dont l'égalité des hommes et la marche inéluctable du progrès, perdraient de leur influence, du fait du développement de la pensée collectiviste, de la dépression économique et du radicalisme croissant de la classe ouvrière.

Quoi qu'il en soit, on assiste en particulier au développement d'une science des races fondée sur la biologie. Cela conduit à l'élaboration d'une pensée raciste, déjà évoquée, où la société reflète la nature et réciproquement, d'où l'existence de races-enfants, à éduquer. Ce foisonnement d'idées et de théories puise donc son inspiration à différentes sources, aussi bien pseudo-scientifiques que politiques. Ainsi, on y trouve parallèlement l'influence de l'eugénisme³⁸ et les doutes britanniques sur la viabilité de la mission impériale aux débuts du XX^e siècle après une série d'échecs : l'*Indian Mutiny* de 1857, les rébellions du Transkei de 1880-81, la guerre des Boers... La ségrégation apparaît donc dans ce contexte comme un juste milieu entre assimilation et répression pour conserver l'ordre social.

Il faut cependant noter l'absence relative de cette pensée raciste dans l'Afrique du Sud du début du siècle, exception faite de Fred Bell. Cette absence est pourtant trompeuse, car le thème est sous-jacent dans tous les discours. On y retrouve une des figures favorites de la pensée sud-africaine, l'implicite, le non-dit, voire l'omission, qui vont caractériser le discours censuré de l'époque nationaliste. Le darwinisme social est cependant présent dans des débats politiques, comme une série de spéculations sur l'intelligence relative des Noirs et des Blancs. Trois problèmes sont soulevés. Le rapport inné/potentiel de chacun est le premier : la pensée de l'époque accorde au Noir de plus grandes capacités innées, mais très peu de potentiel. Se pose ensuite la question de la nature de l'intellect, et l'on oppose à l'imitation primitive l'originalité créatrice. On décrète enfin que le développement mental des indigènes s'est arrêté à l'adolescence. La pensée raciale est donc dichotomie radicale, ancrée jusque dans les tréfonds de la biologie. Elle ajoute à cette dichotomie une série d'équivalences : potentiel, entendement créateur, perfectibilité infinie, possibilités d'apprendre et de progresser, tous dons de la créature raisonnable fleurant encore bon le siècle des Lumières, sont accordés à l'Européen.

37. Dubow S., 1987, pp. 71-94.

38. Son inventeur, Francis Galton, a d'ailleurs développé ses théories après une exploration en Namibie...

D'où une seconde idée inspirée par le darwinisme social, celle de l'horreur viscérale du mélange des races (*miscegenation*), alimentée par une série de métaphores alarmistes (*rising tide of colour...*). Le métissage, la fin de la pureté de la race, ne peuvent conduire qu'à des aberrations biologiques non viables, avenir annoncé dont la proximité ne peut qu'être rendue plus certaine encore par la peur d'une dégénérescence due au développement d'un prolétariat urbain. Cette peur, classique, reprend toutes les images développées dans l'Europe de la révolution industrielle, remuant pêle-mêle rachitisme, alcoolisme, vices, miasmes, et craintes pour l'ordre social existant.

Il faut ajouter à ce tableau l'importance des sciences sociales en général, et de l'anthropologie en particulier. Radcliffe-Brown, détenteur de la chaire d'anthropologie de l'université du Cap, disait :

« Social anthropology was not merely of scientific or academic interest, but of immense practical importance. »

Certes, les conséquences directes de l'anthropologie sur la politique nationale vont être limitées, mais restent significatives en ce qui concerne le développement de l'idée ségrégationniste. Leur apport principal est conceptuel : des termes comme « culture » et « adaptation » vont être très utilisés. Cela permet d'avancer des hypothèses racistes, plus défendables que le simple racisme biologique :

« The duty of the native is not to become a black European, but to become a better native, with ideals and a culture of his own³⁹. »

À l'intérieur de cette idéologie, on ne parle plus de ségrégation, mais de respect des différences et des cultures, respect poussé à son paroxysme. Pour maintenir pureté et authenticité, il faut éviter au maximum les contacts. On en vient à considérer une civilisation comme un être en soi et pour soi, mais aussi comme quelque chose d'éminemment statique que tout changement – progrès – ne peut que corrompre et conduire à la décadence. L'évolution darwinienne est ici arrivée à son terme qui se définit par une téléologie anthropocentrée.

Industrialisation et urbanisation

En 1870, l'Afrique du Sud était une société agraire ; une vingtaine de villes à peine dépassaient le millier d'habitants⁴⁰. Le développement de l'industrie

39. Werner Eiselen, lecteur en ethnographie et langues bantoues à l'université de Stellenbosch, qui sera secrétaire aux Affaires indigènes sous le gouvernement Verwoerd.

40. Welsh D., « The Growth of Towns », 1971, pp. 172-243.

minière a donné le premier élan d'urbanisation. Cette industrialisation a été particulière, dans la mesure où elle s'est produite de façon brutale dans une civilisation rurale : pas de révolution agricole antérieure, pas d'urbanisation progressive ou de monde proto-industriel comme celui des manufactures anglaises.

L'exploitation des gisements est ancienne et précoloniale. Même si des gisements aurifères découverts dans les années 1860 donnent lieu à une certaine fièvre, ce n'est qu'avec la découverte des diamants près de l'Orange en 1867 que commencèrent les ruées et la révolution minière. La forme des gisements sud-africains dans des cheminées de kimberlite va transfigurer la recherche des diamants : de jeu de hasard pour aventuriers, elle devient scientifique, stable et susceptible de fonder une industrie moderne à grande échelle. Dès lors, elle a un très grand impact sur le paysage. Le Griqualand, auparavant peuplé de quelques centaines de personnes sous l'autorité du chef griqua Waterboer, focalise l'attention du monde entier. De même au Witwatersrand, c'est le territoire le moins administré, le plus pauvre des quatre États blancs, qui sert de cadre à la ruée. Immigrants et capitaux étrangers – anglais principalement – se déversent. Nouvelle frontière, conflits de souveraineté, tout concourt à faire de cette région rapidement urbanisée un pôle et un modèle de l'espace sud-africain. De 1862 à 1912, le nombre de personnes employées dans le secteur minier s'est élevé de quasiment rien à 325 000, formant ainsi le plus grand corps de salariés du pays. La majorité des 36 000 mineurs blancs est formée d'immigrants de fraîche date, les *uitlanders*. De nombreux travailleurs noirs sont recrutés de la Rhodésie au Nyassaland, comme de toutes les régions de l'Afrique du Sud. Ils travaillent déjà sous le mode du contrat temporaire. Ainsi, l'influence d'Egoli – nom africain de Johannesburg – pénètre loin dans les campagnes, et c'est d'une première confrontation massive du mode de vie traditionnel noir avec la vie urbaine et industrielle qu'il s'agit. En même temps, la construction du chemin de fer vers un hinterland devenu enfin rentable unifie l'espace du pays. Enfin, le centre de gravité se déplace des ports vers le Rand. Les grèves et autres violences sociales suivent l'industrialisation. La « rébellion du Rand » de 1922, menée par les mineurs blancs fixe l'usage, un instant remis en cause, du travail qualifié réservé aux Blancs. Véritable insurrection menée par des membres de la Troisième Internationale pour qui l'unité du prolétariat ne concerne pas les Noirs, il faut faire appel à l'armée et aux forces aériennes pour la réprimer.

Par ailleurs, pour les Noirs comme pour les Afrikaners, la ville est le lieu de la pauvreté, de l'acculturation, de la domination anglaise... Les tensions préexistantes – guerres de frontières entre colons blancs et Noirs, ou tentatives afrikaners d'échapper à la domination anglaise – sont transposées dans la ville. Le milieu urbain multiracial n'est pas le lieu d'une coopération entre les différentes communautés, mais d'une compétition. Impossible fusion entre les

	1890-1	1904	1911	1921	1936	1946	1951	1960
Blancs	35,8	53	51,6	55,8	65,2	74,5	78,4	83,6
Noirs	–	13	12,6	12,5	17,3	23,7	27,2	31,8
Métis	–	46	46	45,8	53,9	60,9	64,7	68,3
Indiens	–	–	46	30,9	66,3	71,3	77,5	83,2
(1)	–	25	24,7	25,1	31,4	38,4	42,6	47

Tabl. 2. Population urbaine en pourcentage de la population totale (d'après les recensements). (1) : en % de la population totale. Cases vierges : chiffre non disponible. Notons cependant que ces chiffres proviennent du recensement officiel. La population urbaine noire y est donc sous-estimée et pour deux raisons : les migrants temporaires ne sont pas considérés comme des urbains, et le gouvernement a intérêt à limiter l'importance numérique de la population noire ; par ailleurs, bon nombre de Noirs résidant en ville le font en contradiction avec les *pass laws* et ne se déclarent donc pas à l'agent recenseur.

communautés, impossible autonomie pourtant. Le problème des relations interraciales quitte le domaine de la guerre et de la paix pour celui de l'emploi industriel, celui du veld pour la ville, celui des relations individuelles pour la confrontation des masses, voire des classes. L'urbanisation est un constat d'échec, particulièrement pour les Boers. Après la guerre, la société afrikaner a failli se dissoudre, sous une double influence : celle de l'industrialisation, qui a entraîné en cascade l'exode rural, féminin en particulier, la désaffection des migrants vis-à-vis du calvinisme, des mariages avec des non-Afrikaners ; la paupérisation du monde rural – à cause d'une crise agraire de grande ampleur – qui accentue les aspects de « vie de frontière » des Boers : pas d'école, pas de pasteurs ni de baptêmes, un anarchisme latent tourné vers les grandes figures boers de la guerre à cause de la structure sociale et foncière des ex-républiques. La vision afrikaans de la ville est rien moins que positive ; P.J. Salazar la définit ainsi :

« Un milieu hostile et pervers, assaini sinon exorcisé par la présence des pasteurs protestants et le quadrillage systématique des quartiers, l'envers du milieu rural original des Boers, mythe sans ambages de l'origine⁴¹. »

Alors que ce lieu hostile est lentement maîtrisé en *topos*, l'apparition des cités noires y est ressentie comme la résurgence du non-lieu, le retour du re-foulé. La tache noire est sans cesse repoussée hors champ, dans un pays imaginaire, au rythme de l'urbanisation blanche, au contraire des ghettos noirs américains, indurés dans l'organisme urbain. Puis la thématique de l'instabilité, de la migration, corollaire de l'utopie du homeland, se substitue à celle de la périphérie infinie.

41. Salazar P.J., 1989, p. 40.

La demande de main-d'œuvre attire les Noirs des réserves comme des fermes. Un séjour en ville devient même source de prestige social, partie de l'initiation transformant l'adolescent en homme, bon moyen d'acquérir une femme. Métis et Indiens – ceux-ci à la fin de leur contrat avec les planteurs de canne à sucre du Natal – viennent également s'installer en ville.

Les premiers Africains à venir travailler à Kimberley étaient des *target workers*, provisoirement détachés du monde rural. C'est donc là que se développa le système du *migrant labour*, associé à de grandes concentrations d'ouvriers. Ce système est adopté par les mines d'or, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le monde industriel dans son ensemble le considère comme la norme. Une autre institution du monde industriel sud-africain, le *compound*, fut inventé à Kimberley. Il s'agissait au départ de combattre les ventes illicites de diamants – qui pouvaient atteindre un million de livres par an – et de prévenir désertions et alcoolisme. Le confinement dans le *compound* pour la période du contrat, soit de trois à douze mois, réduisit grandement ces vols. Les compagnies minières alliaient à cela d'autres profits, grâce aux magasins leur appartenant, inclus dans le *compound* et pourvoyant aux besoins matériels des ouvriers.

«Après les mines, je visite un des nombreux *compounds* – c'est le nom qu'on leur donne – où, à proximité des puits, sont logés et nourris les ouvriers noirs. Imaginez, entourée de murs et fermée dès le soir par un solide portail de fer, une immense caserne de 4 000 hommes. Les bâtiments de brique, d'un seul étage, fort bas, composés de pièces juxtaposées, forment un immense quadrilatère autour d'une cour propre, mais morne et nue. Au centre, les services généraux : cuisine, brasserie, boulangerie, boucherie, administration.

J'entre dans une des chambrées. Elle est grande, mais très sombre, uniquement éclairée et aérée par la porte. Quarante-huit hamacs y sont suspendus au-dessus de nos têtes et quarante-huit coffres, contenant les possessions terrestres des pauvres diables, sont rangés le long des murs. À part cela, aucun meuble, pas même un siège. Pas un souvenir de leur famille ou de leur village⁴².»

L'espace urbain noir a donc commencé par être un espace refusé, réduit et isolé au maximum. C'est un espace hostile, sans aucune *privacy*. Espace de la solitude, sans famille, sans repères ; de la violence ; de la dépossession.

On va longtemps considérer l'urbanisation comme un phénomène temporaire pour les Noirs, et regrettable voire réversible pour les Blancs : le slogan «Retour à la terre» est pris au sérieux des années après l'Union de 1910. Les pauvres Blancs se heurtent à une concurrence non blanche, en ce qui concerne

42. Viollis A., s.d. (vers 1942).

les emplois non qualifiés, tant dans le monde rural que dans les industries. Ils sont une anomalie dans une société urbaine très stratifiée et où la structure du salariat reste marquée par la dichotomie travail qualifié à haut salaire pour les Blancs/travail non qualifié à très faible salaire pour les non-Blancs. Ainsi :

«Not only did the poor white sink from the social and communal standards of the white community to those of the non-whites, but the non-white, as a result of these contacts and this social intimacy, lost the necessary respect for the whites in general, and developed in his heart a feeling of defiance and a dangerous desire for equality with the whites⁴³.»

C'est dans ce contexte que le gouvernement d'union entre nationalistes et travaillistes adopta le *Natives (Urban Areas) Act* de 1923, pour une ségrégation résidentielle, puis en 1924, la *Civilized Labour Policy* qui renforce la *Color Bar* et incite à remplacer des ouvriers non-Blancs par des pauvres Blancs... Cependant, cette politique est remise en cause à partir de 1936, notamment par les industriels qui cherchent à stabiliser en ville leur main-d'œuvre. Le gouvernement du *United Party*, alors au pouvoir, finit par accepter leurs conclusions. Rappelons enfin que les élections de 1948, qui virent son échec, furent des élections de combat précisément sur cette politique raciale...

Malgré tout, de plus en plus d'Africains s'installent en ville de façon définitive. Cela ne les empêche pas de garder des racines rurales complémentaires à leur culture urbaine⁴⁴. La distinction classique entre *red people* – Xhosa ayant maintenu leur mode de vie traditionnel, dont le port de couvertures teintées à l'ocre rouge – et *school people*, ayant suivi les cours des missionnaires, a amené certains historiens à croire que les *school people* avaient été les premiers concernés par l'urbanisation noire. La véritable distinction est plutôt à faire entre migrants des deux catégories et citadins définitivement installés. Des regroupements entre gens de même origine clanique et géographique se font : même lieu de résidence, accueil des nouveaux arrivants, prise en charge des malades, chômeurs, surveillance des plus jeunes par les plus vieux... sont les fonctions de ces groupes «home-boy» (c'est-à-dire régionaux). L'intégration au milieu urbain y est très faible, dans la mesure où bien souvent, la fréquentation des cinémas, dancings et autres distractions est sévèrement restreinte par le groupe. C'est ce que Mayer a appelé *incapsulation*. Cet encadrement n'empêche pas de distendre les liens familiaux.

43. Coetzee J.H., *Verarming en Oorhersing*, Bloemfontein, 1942 ; cité par Welsh D., «The Growth of Towns», 1971, p. 184.

44. Voir ici Mayer P. & I., 1961.

Homelands et townships : atlas de l'apartheid

« Soit, les Noirs urbanisés sont des émigrés des homelands, conséquemment, la tache noire de la township n'est qu'un phénomène périphérique auquel le bras de fer de la politique met bon ordre. L'évacuation, par des scientifiques de l'establishment, de la township comme lieu original *per se*, nous fournit une illustration claire de cette preuve par l'origine. Tout le discours de l'histoire, même lorsqu'il prendra en compte les composantes ethniques et s'essaiera à mesurer les rapports entre le nouveau mode de vie et les restes de tribalisation, et dirons-nous surtout quand il le fera, le critère ethnique étant précisément un renvoi du Noir urbain vers le hors-lieu édénique du homeland, est la quête panique d'un lieu creux, d'une trappe anthropologique où l'on puisse escamoter les townships. [...]

Ainsi, la tache noire est sans cesse repoussée au rythme de l'extension de la ville blanche, elle aussi en formation, rejetée toujours hors-champ, toujours périphérique, dans une constante angoisse que cette location puisse un jour, de par l'effet des lotissements, surgir au cœur de la ville blanche. Geste d'exorcisme, s'il en est. Négation par relégation du double, symbolisation de la ségrégation raciale⁴⁵. »

Le gouvernement sud-africain a mené une opération géopolitique unique au monde et dans l'histoire, qui consiste à tracer des frontières à l'intérieur du territoire de l'État qu'il dirige pour y délimiter de nouveaux États théoriquement indépendants. Il s'agit d'une véritable autopartition, préparée dès les années 1950, mais mise en œuvre à partir de 1976, avec l'indépendance du Transkei. Cette démarche est d'une extrême radicalité, puisqu'elle vise à épurer le territoire national de toute la population noire, à refouler cette dernière au-delà des frontières, à l'aliéner, au sens littéral du terme. L'enfermement des

45. Salazar P.J., 1989, pp. 42-43.

Noirs derrière une frontière strictement surveillée était d'autant plus complet que le système du *migrant labour* seul les autorisait à sortir du bantoustan, pour le temps d'un contrat de travail, et sans leur famille...

Miroir du homeland, le township reproduit à l'échelle urbaine cette partition du territoire national, et accueille les migrants.

La patrie utopique

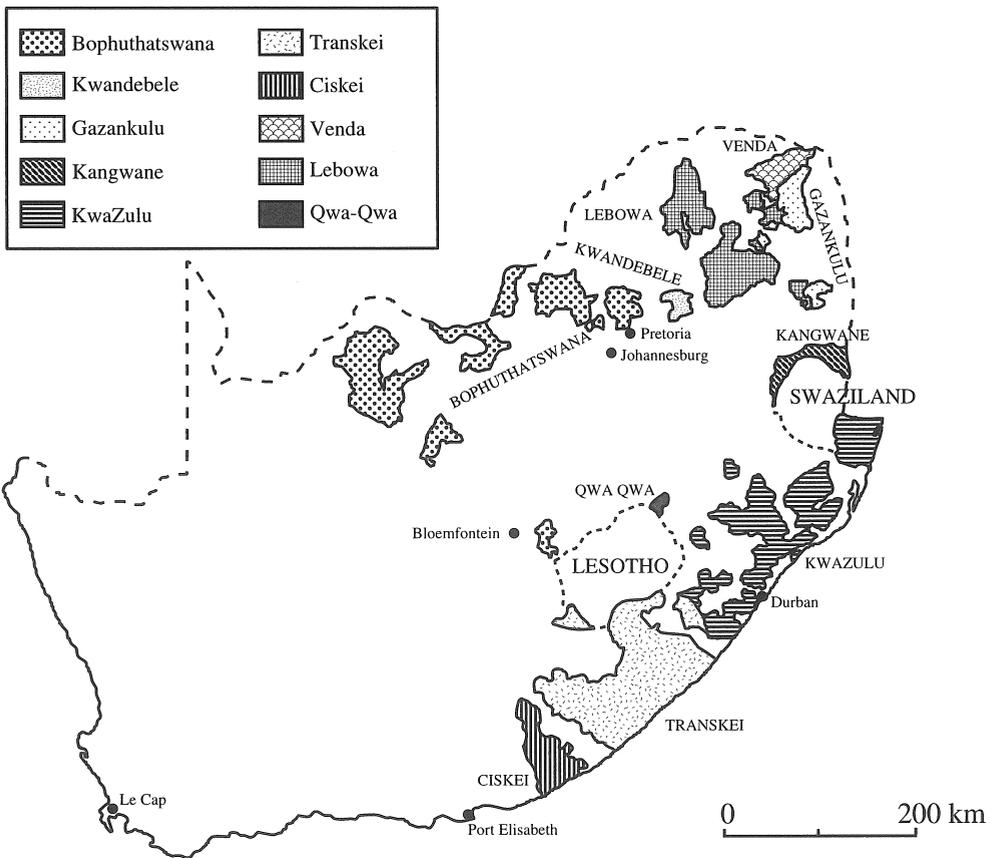
Ces embryons d'États ont été constitués dans les années 1950, à partir des anciennes réserves de la période coloniale (voir cartes 4 et 5). Tout Africain de la République est obligatoirement citoyen d'un de ces territoires. Son rattachement à tel ou tel territoire dépend de son origine ethnique. Pour les quatre homelands ayant été contraints à l'« indépendance » – soit le Transkei, le Ciskei, le Venda et le Bophuthatswana –, le gouvernement de Pretoria a décidé que tous leurs « nationaux », même ceux qui n'y résidaient pas, ne bénéficieraient plus de la citoyenneté sud-africaine, mais seulement de celle du nouvel État. C'est là le fondement et la spécificité de l'apartheid, fait essentiellement géographique puisqu'il se base sur la ségrégation territoriale à tous les niveaux. Ce « grand apartheid », celui des homelands, est aussi une réponse aux revendications noires concernant l'égalité des droits politiques. Ce n'est que dans les bantoustans, « aires ethniques d'expression politique » selon Pretoria, que le principe « one man, one vote » est appliqué...

Ces territoires ne couvrent que 13 % de la superficie de l'Afrique du Sud. Ils sont presque tous enclavés dans des zones blanches et fractionnés en plusieurs parcelles. Surtout, aucun n'est économiquement viable : ils s'inscrivent

<i>Territoire</i>	<i>Groupe ethnique</i>	<i>Superficie en km²</i>	<i>Nombre de morceaux</i>	<i>Population en millions</i>
Transkei	Xhosa	42 000	3	2,5
Ciskei	Xhosa	6 500	3	0,7
Bophuthatsw.	Tswana	40 000	6	1,4
Venda	Venda	6 800	2	0,3
kwaZulu	Zoulou	31 000	10	3,7
Lebowa	Nord-Sotho	22 000	7	1,8
Qwa-Qwa	Sud-Sotho	500	1	0,2
Gazankulu	Shangaan Tsonga	7 000	4	0,5
kwaNdebele	Ndebele	900	2	0,2
kaNgwane	Swazi	3 800	1	0,2

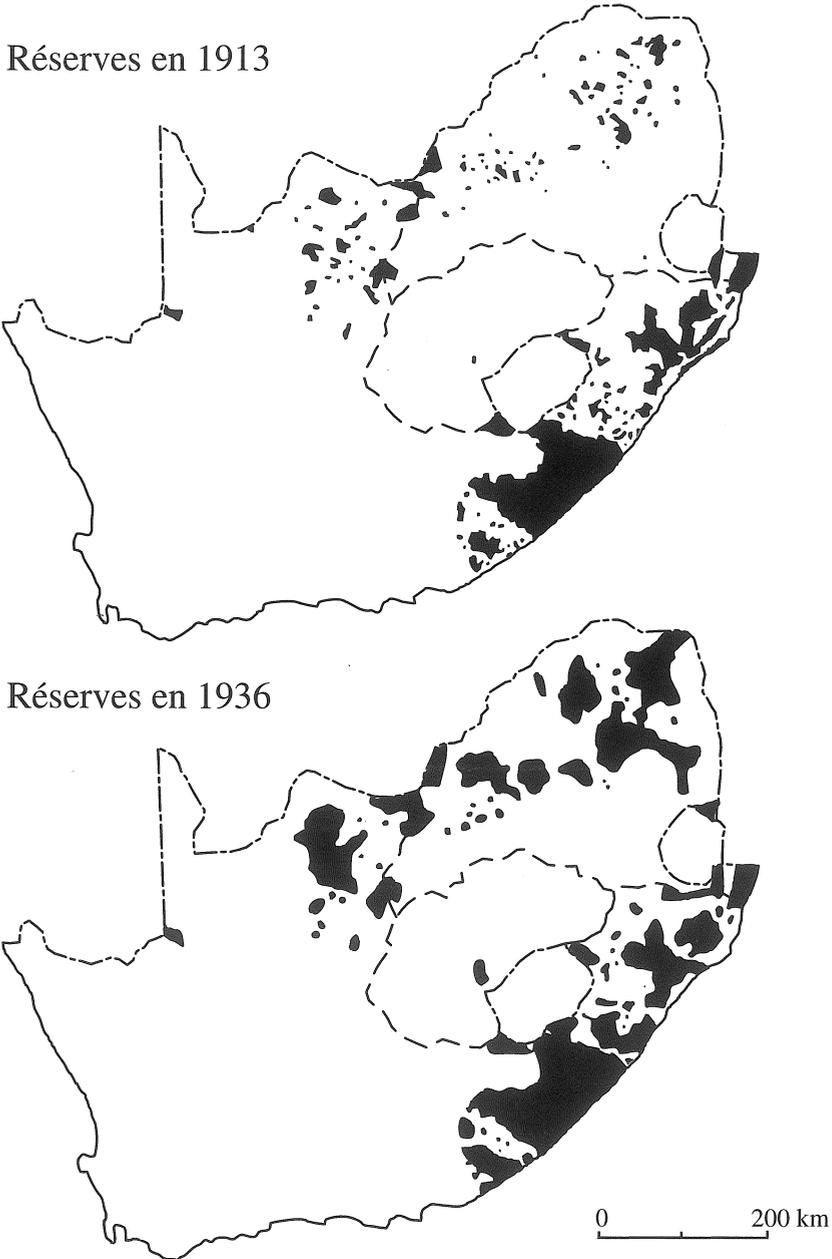
Tabl. 3. Caractéristiques des homelands (d'après *Survey of Race Relations*, SAIRR, Johannesburg, 1983).

« en creux » dans l'espace sud-africain, loin des richesses minières, des concentrations urbaines, des débouchés portuaires ou des voies de communication. Le portrait du Lebowa par C.M. Rogerson et E.M. Letsoalo⁴⁶ en témoigne : la population *de jure* de ce homeland est de 2,1 millions de personnes. *De facto*, seules 1,5 million de personnes y habitent. Après consolidation, les onze morceaux du Lebowa ont été réduits à sept. Ni rural ni urbain, le chômage y règne. Ce n'est pas dû à une faillite de l'agriculture traditionnelle, qui était capable d'innover et de répondre aux opportunités offertes par une économie de marché. Il s'agit d'un processus délibéré de sous-développement pour maintenir la main-d'œuvre noire disponible, fixée et à faible coût ce que M. Legassick appelle une *labour-coercive economy*.



Cart. 4. Les homelands (d'après Chaliand, 1986).

46. Rogerson C.M., Letsoalo E.M., 1981, pp. 347-361.



Cart. 5. Évolution des réserves, 1913-1936 (d'après Chaliand, 1986). Le Land Act de 1913 institue la ségrégation territoriale, limitant le droit d'accès des Noirs à la propriété. Les remembrements de 1936 sont à l'origine des homelands. Leur parcellisation extrême est due aux fermes blanches, mais leur découpage répond aussi à des considérations économiques : seul le Bophuthatswana possède des ressources minières et stratégiques : les lignes de chemin de fer ont été laissées hors des homelands.

Les homelands apparaissent facilement, dessinés par des véritables *lignes de rupture de densités*⁴⁷, le long de la Kei ou du *white corridor* entre Queens-town et East London, comme sur les pentes des collines du kwaNdebele. Cette surpopulation évidente a d'ailleurs entraîné en cascade désastres écologiques et faillite de l'agriculture traditionnelle. Les bantoustans sont de véritables *rural slums*. La représentation cartographique de l'autopartition, largement diffusée par le gouvernement lui-même, a contribué à former cette image de l'Afrique du Sud « terre de minorités » qu'il souhaitait donner⁴⁸. C'est en ce sens que l'apartheid apparaît comme ethnogenèse, puisque de nombreux groupes ont été *définis* à ce moment-là par le pouvoir, jeu exacerbé de la figure de la partition.

Ainsi, Sud-Sotho et Nord-Sotho habitent désormais des territoires séparés. Plus encore, une fois un groupe créé, ainsi qu'un territoire alloué, cette géographie volontariste s'assortit de la contrainte et des déplacements de population, pour faire coïncider carte réelle et carte imaginaire. M. Foucher établit ainsi la typologie des personnes déplacées :

- l'éviction des paysans et des travailleurs agricoles des fermes « blanches », à cause de l'abolition des systèmes régissant les relations de travail dans les campagnes : plus d'un million de personnes ;

- l'application du *Group Areas Act* qui a concerné plus de 800 000 personnes ;

- la « relocalisation urbaine », qui concerne à peu près autant de monde, mesures dites de « déproclamation » ou déclassement d'une cité noire, soit pour l'inclure dans un homeland, soit pour transférer la population dans un homeland ;

- enfin, plus de 500 000 personnes ont été expulsées des *black spots*, terres possédées ou acquises par des Noirs avant les lois foncières de 1913, auxquelles il faut ajouter les transferts dus à la consolidation des homelands.

Telle qu'elle était prônée par la commission Tomlinson⁴⁹, cette autopartition devait s'assortir d'un développement économique grâce à un effort massif d'investissements publics. Ce n'est que très tardivement, durant les années 1970 et 1980 – soit au moment même de l'indépendance – qu'on a tenté une politique de décentralisation industrielle, en attirant entreprises et consortiums agricoles par l'absence de syndicats organisés, par une main-d'œuvre bon marché, une législation favorable et des conditions d'installation assez avantageuses.

47. Foucher M., 1988, p. 214.

48. Aujourd'hui encore, la très officielle agence de voyages SATOUR, qui tente d'exploiter le potentiel touristique de l'Afrique du Sud, a pour slogan « le monde en un seul pays »...

49. Voir Tomlinson Report, Pretoria, the Government Printer, 1955.

L'idée du homeland s'est peu à peu imposée aux politiciens blancs, non seulement comme manière de garder la maîtrise d'un territoire, mais aussi comme l'érection du vieux système tribal en une entité moderne et efficace. Cela s'est accompagné d'une réflexion sur les rapports entre État national et patrie, entre homeland et *heartland*⁵⁰. On érige un mythe rendant compte de la tribu et de l'histoire ; et l'attribution à chaque ethnie d'un territoire qui lui est propre et – dit le gouvernement – « ancestral », renforce ce *logos*, créateur d'utopie. Même si la réalité du peuplement noir précolonial n'est que rarement prise en cause, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il faut fixer la population noire, déjà canalisée par les *pass laws* et pour cela on crée de toutes pièces un espace utopique – le homeland – et un temps irréel, celui de la tribu assimilée à une véritable patrie pour les besoins de la cause. L'eurocentrisme des concepts employés n'est qu'une preuve supplémentaire du volontarisme de cette création. L'identité noire est niée, elle n'a plus de raison d'être puisque tout est dit, organisé, légiféré, voire condamné. L'histoire réelle est démise, car elle contrevient aux vues de l'esprit, à l'ordre du monde tel qu'il est rêvé et affirmé. Au-dessus de cette carte imaginaire, le gouvernement sud-africain devient celui qui respecte histoire et différences, et dont la présence empêche le retour intempestif des massacres intertribaux du *Mfecane* en plein XX^e siècle. Bien au contraire, cette politique corrige les méfaits du *Mfecane*, en localisant les homelands sur les « noyaux historiques de peuplement », avant les migrations massives. On peut même aller plus loin dans la logique de la pensée blanche, et suivre P.J. Salazar :

« L'accession à l'État n'est autre que l'accession au Devenir. En conséquence, les Noirs ne sont pas spoliés de leur citoyenneté, ne l'ayant jamais possédée. Au contraire, l'indépendance du homeland, et tel est son sens, est l'acquisition d'une identité moderne qui se rajoute en l'achevant à l'identité raciale patiemment reconstruite par le Blanc. Le Noir du homeland entre dans le réel, du moins pour la pensée blanche⁵¹. »

La réincorporation des homelands indépendants à l'Afrique du Sud ne s'est pas faite sans problèmes, contrairement aux territoires autonomes (cf. annexe). Seul le Transkei soutenait ouvertement l'ANC. Au Ciskei et au Venda, il a fallu des coups d'États militaires, respectivement en mars et avril 1990, remplaçant le régime corrompu pro-apartheid par une junte pro-ANC. En avril 1994, tous trois ont accepté de se démettre de leur indépendance politique. Le Bophuthatswana, en revanche, militairement soutenu par Pretoria, a continué à chercher une reconnaissance internationale⁵². Il a essayé de se donner une

50. Voir Benyon J.A., « The Process of Political Incorporation », in Hammond-Tooke W.D., *The Bantu-speaking people of Southern Africa*, London, Routledge & Kegan Paul, 1980 (1^{re} éd. 1937), p. 393.

51. Salazar P.J., 1989, p. 71.

52. Drummond J., 1991, pp. 338-344.

image de démocrate libéral, tout en clamant que les Britanniques étaient seuls coupables d'avoir séparé le Bechuanaland Protectorate (Botswana) du Bechuanaland Crown Colony⁵³ (Bophuthatswana). En complément, il a poursuivi une politique de consolidation de son territoire (corridors de Marico et Brits). Ce n'est qu'après les émeutes de mars 1994, marquées par l'intervention de l'AWB d'Eugène Terre'Blanche pour soutenir le pouvoir de Mmabatho, que Lucas Mangope est lâché par Pretoria, démis de ses fonctions, le Bophuthatswana étant réintégré dans la République sud-africaine et ses habitants enfin autorisés à participer aux élections d'avril.

«A tale of homes apart»

R.J. Davies distingue trois périodes dans la morphologie urbaine de l'Afrique du Sud : la période coloniale va des premières installations de 1652 aux premières années de l'Union. La ségrégation urbaine au sens étroit est marquée par l'adoption du *Natives (Urban Areas) Act* de 1923, et dure jusqu'au *Group Areas Act* de 1950, par lequel commence l'apartheid. Certes, la loi de 1923 avait posé le principe de la ségrégation résidentielle, et imposé la doctrine selon laquelle le séjour des Noirs en milieu urbain ne devait être que provisoire. Mais l'application de cette loi n'a jamais été totale et bon nombre de zones décrétées « blanches » sont restées racialement intégrées jusqu'en 1950. La ville passe du stade modélisé figure 6 à celui de la figure 7. Le *Central Business District* est à présent exclusivement blanc, et s'entoure d'une ceinture résidentielle blanche. Les caractéristiques socio-économiques internes aux zones blanches restent, peu ou prou, inchangées. Les zones réservées aux Indiens, aux Métis, et plus encore les townships africains sont périphériques, dans des secteurs bien délimités. Les *hostels* pour travailleurs migrants ne jouxtent plus le lieu de travail, mais ont été relocalisés dans ces townships. Les classes défavorisées sont de plus en plus repoussées vers la périphérie, d'autant plus que parfois on les englobe dans les frontières du bantoustan le plus proche. L'exemple de Pretoria est à cet égard éclairant : bien des migrants font le trajet journalier depuis Mabopane, Temba, Winterveld ou Ga-Rankuwa, townships situés juste après la frontière du Bophuthatswana, voire depuis le nord-est de ce homeland⁵⁴. P.J. Salazar définit ainsi les rapports entre homeland et township :

«Là une entité logique, ici une formation de la socialité ; ici un agglomérat en rupture de ban, là une projection utopiste, peu à peu transformée

53. Zone constituée de zones peu peuplées sur environ la moitié du territoire actuel...

54. Voir Hattingh P.S., Horn A.C., «Pretoria», in LEMON A., 1991, pp. 146-161.

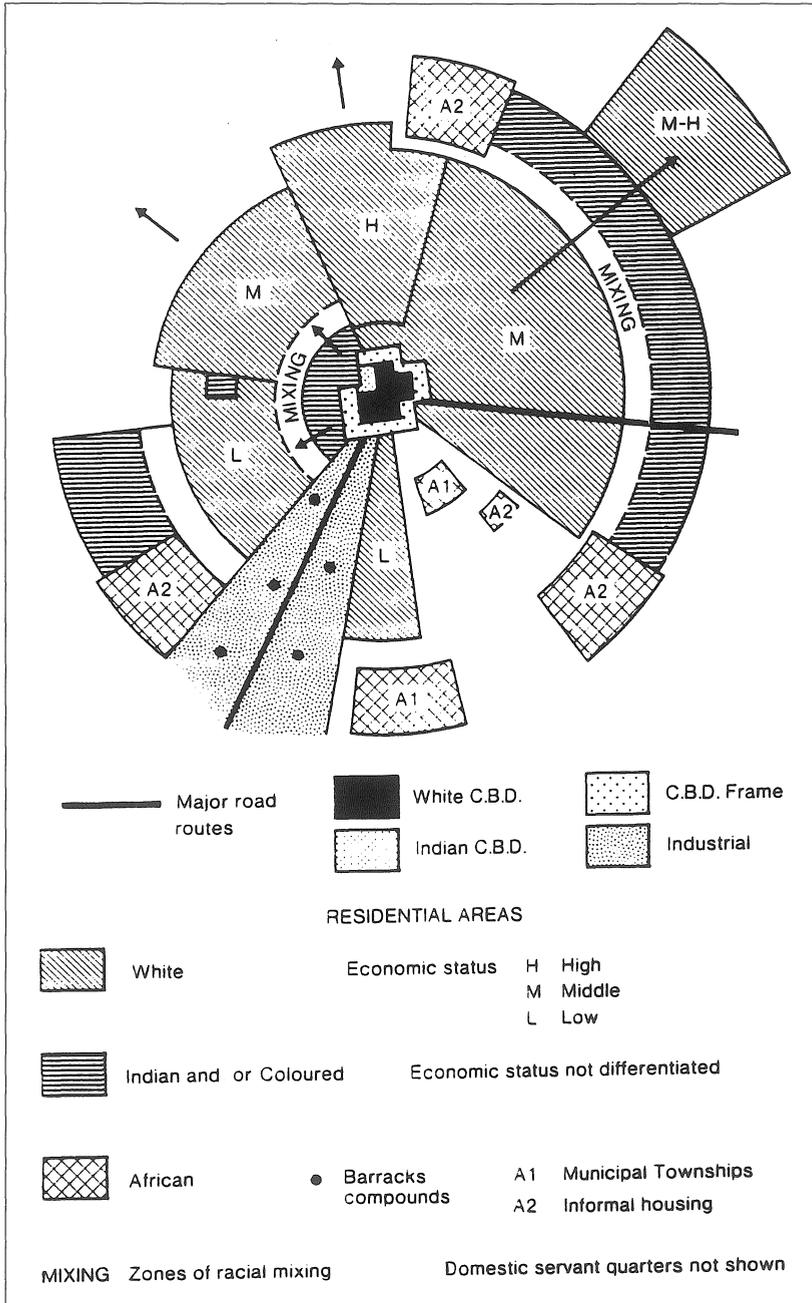


Fig. 6. La ségrégation urbaine (d'après Davies, 1981).

en idéologie. Soit une opposition entre la nature et la culture, entre la vie et l'artefact, entre ces deux réalités noires [...]»⁵⁵.

La ville de l'apartheid peut être identifiée par un certain nombre de critères, dont le premier est évidemment la ségrégation résidentielle⁵⁶. Cette ségrégation ne s'instaure pas seulement selon des critères raciaux, mais, poussant la division encore plus loin, selon des critères « ethniques ». L'apartheid continue là son rôle d'ethnogenèse... Soweto est divisé en aires nguni, venda, tswana, sotho; l'aire nguni est elle-même subdivisée pour allouer aux Zoulous, Xhosa, Ndebele et Tsonga des zones différentes. Ce zoning extrême a un impact énorme sur le paysage, d'autant que les communautés sont séparées par des zones tampons (*buffer zones*), d'au moins cent mètres de large et allant jusqu'à deux cent cinquante mètres. Les barrières naturelles, les voies de communication ou les zones industrielles acquièrent ainsi un intérêt particulier pour l'aménagement urbain : à Port Elizabeth par exemple, l'estuaire de la Swartkops et son escarpement ont été utilisés pour matérialiser le fossé existant entre Noirs et Blancs. En conséquence, la ville de l'apartheid est une mise en scène de la *distance* séparant les communautés. L'immensité des villes – Pretoria couvre plus de cinquante kilomètres d'est en ouest – oblige à l'usage de la voiture, et rend sans cela tout déplacement impossible. La route, droite, rapide, moderne, rationalise le paysage entre une série de points nodaux, le CBD, les résidences blanches, le township. Plus de quinze kilomètres séparent Pretoria de Mamelodi... Seules des cellules de vie ou de résidence s'opposent à l'inertie d'un espace à très faible densité de peuplement. Les rapports entre Noirs et Blancs se font donc sous le mode de l'incursion, chacun dans le territoire de l'autre, avec ses difficultés de parcours : la longueur du trajet, le manque de transports en commun, le petit nombre d'accès routier aux townships... Ainsi, l'une des trois seules routes entrant à Mamelodi doit franchir un pont étroit. De même, Soweto qui regroupe entre un et deux millions d'habitants ne possède que quatre accès. Cela va de pair avec un contrôle militaire permanent des townships, soit par une clôture de l'espace qui leur est réservé, avec barbelés et miradors, soit par la proximité de bases militaires. Le plan interne des townships est même conçu pour faciliter les opérations de « maintien de l'ordre », grâce à un système de places d'où le feu peut être ouvert sur des rues en étoiles. Ces mesures sont d'ailleurs largement inspirées de l'architecture des compounds. Enfin, la ville de l'apartheid se distingue par les différences d'équipements entre les quartiers : les uns, « provisoires », n'ont que peu de magasins, d'écoles ou d'hôpitaux. Les autres ont tout cela en abondance⁵⁷.

55. Salazar P.J., 1989, p. 73.

56. Voir Frescura F., *The Apartheid City*, s.d. (vers 1992).

57. La taille des parcelles allouées par l'État dans les townships est de moins de 300 m² en moyenne. L'équivalent blanc est entre 700 et 800 m².

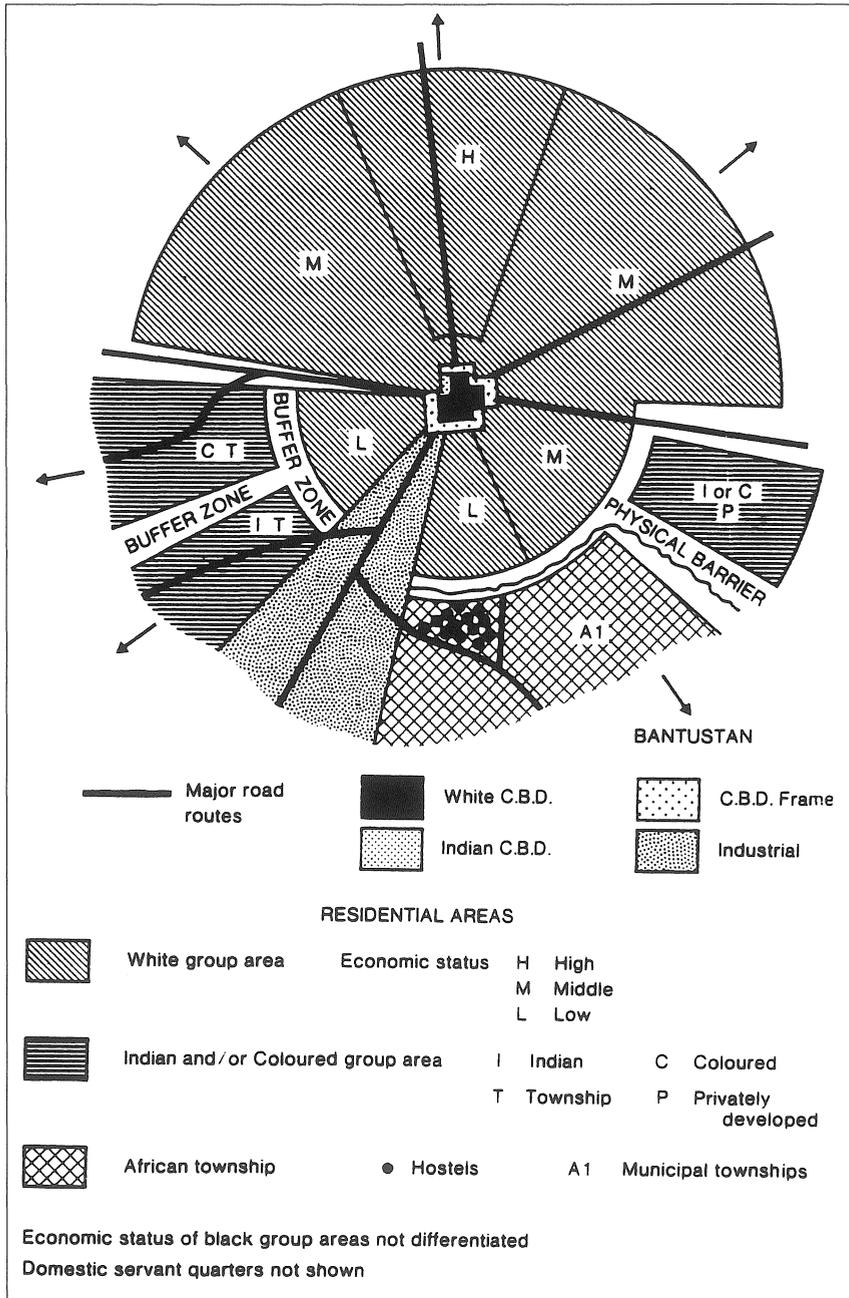


Fig. 7. L'apartheid urbain (d'après Davies, 1981).

La ville sud-africaine n'a donc rien d'une *polis*. Elle est atomisée en une multitude de communautés différentes, n'ayant que peu de contacts les unes avec les autres. Si les Noirs sont entrés dans l'espace blanc, comme serviteurs, très peu de Blancs ont visité un township, dans lequel le rythme de vie est complètement différent, comme le prouve ces « vingt-quatre heures de Pretoria », d'après Hattingh et Horn⁵⁸ :

03:40 Départ du premier train de banlieue de Mabopane (Bophuthatswana), qui arrive une heure plus tard à la gare de Pretoria.

04:05 Les ouvriers du nord-est du Bophuthatswana quittent leur maison.

04:15 Les ouvriers du kwaNdebele quittent leur maison pour Pretoria, en bus. Départ du premier train de banlieue de Ga-Rankuwa (Bophuthatswana), qui arrive une heure plus tard à la gare de Pretoria.

04:17 Départ du premier train de banlieue d'Atteridgeville, qui arrive une demi-heure plus tard à la gare de Pretoria.

04:24 Départ du premier train de banlieue de Mamelodi, qui arrive une demi-heure plus tard à la gare de Pretoria.

06:00 à 08:00 Arrivée de 13 trains de Mamelodi, 12 de Ga-Rankuwa et Mabopane, 5 d'Atteridgeville à la gare de Pretoria, et de quelques autres dans les autres gares de banlieue immédiate.

06:30 Premier pic de circulation dans les artères principales de la ville. Il inclut un déplacement centripète des Noirs vers les industries des zones tampons et vers le centre-ville, et un mouvement centrifuge des Blancs vers les zones industrielles.

07:00 Les ouvriers de l'industrie commencent leur journée de travail. Dans la demi-heure suivante, la majorité des Blancs quitte leur maison.

07:15 Les Noirs travaillant comme domestiques se présentent à leur lieu de travail dans les banlieues résidentielles blanches.

07:30 Beaucoup d'Africains prennent un petit-déjeuner dans les boutiques de restauration rapide aux marges du CBD.

Pendant la matinée, les quartiers noirs sont abandonnés par les adultes qui y résident, au profit des quartiers blancs. Les enfants sont regroupés dans les écoles, et les tout-petits sont surveillés par leurs grands-parents. Il n'y a pas de changement dans la structure par âge des quartiers blancs, mais ils sont occupés par des Noirs et par une majorité de femmes.

12:30 Déjeuner, que les Blancs prennent dans des *tea rooms* ou des restaurants, et les Noirs à des échoppes de plein air.

Pendant l'après-midi, les enfants blancs sont occupés par des activités parascolaires; les enfants noirs restent dans la rue, sans surveillance.

16:15 Les domestiques quittent leur service.

16:30 Les Blancs sont de retour chez eux.

58. Hattingh P.S., Horn A.C., « Pretoria », in LEMON A., 1991, p. 157 sq.

- 17:00 Les ouvriers de l'industrie et du secteur privé quittent leur travail.
- 17:20 Les ouvriers d'Atteridgeville/Laudium et de Mamelodi/Eersterus sont de retour chez eux.
- 18:50 Les ouvriers des villes-frontières du Bophuthatswana sont de retour chez eux.
- 19:20 Les ouvriers du kwaNdebele sont de retour chez eux.
- 19:50 Les ouvriers des villes du nord-est du Bophuthatswana sont de retour chez eux.
- 20:00 Les familles sont réunis. Beaucoup de Blancs utilisent les infrastructures de loisirs et de récréation, alors que les loisirs des Noirs sont plus informels.
- 22:00 À la tombée de la nuit, les quartiers noirs, indiens et métis sont occupés exclusivement par un groupe racial. Vingt pour cent de la population nocturne des quartiers blancs est noire.

En bref, «a tale of homes apart»...

L'espace du township est donc d'abord un espace en périphérie. Le *locus proprius* des Noirs n'est pas urbain, le township formel n'est pas la ville. Isolé, lointain, parfaitement délimité par lois et forces de l'ordre, c'est un espace aliénant. Si l'influence des cités-jardins du début du siècle a présidé à sa conception, cette manière de vivre la ville ne s'inscrit plus que sur les plans : maisons individuelles – on retrouve ici la tradition anglo-saxonne – entourées d'un jardin. Mais ces maisons, les *matchboxes*, petites boîtes rectangulaires de brique, aux quatre pièces réglementaires, incarnent l'une des caractéristiques les plus aliénantes du township, la figure de la répétition. Parfois des centaines de *matchboxes*, régulièrement disposées dans un plan en damier, composent un paysage où toute singularité, toute identité individuelle, sont niées. Les jardins prévus par le planificateur ne sont plus que terre battue et poussière, accentuant l'hostilité du milieu. Espace sans dimensions, puisque sans arrêt répété, le township est aussi bondé, surpeuplé par l'afflux constant de migrants. Structuré, sillonné jusqu'à la disparition du moindre espace de liberté – et il faut faire violence à cet ordre établi pour le reconquérir –, le township est aussi désordre, mélange menaçant d'ethnies et de classes sociales.

Un atlas de l'apartheid doit aussi rendre compte de l'imbrication entre les différentes classes sociales qu'il a impliqué. En effet, puisque le seul critère de localisation était la race, zones défavorisées et zones aisées, cabanes de terre ou de tôle et maisons bourgeoises, habitat informel et townships réglementaires coexistent, à quelques mètres de distance. Cette proximité est ressentie comme un danger par les membres de l'élite noire naissante. La Fondation Urbaine⁵⁹ estime que plus de sept millions de personnes *en milieu urbain* ont un habitat informel. Dès lors, la participation de ce type de construction à l'élaboration du paysage est rien moins que négligeable.

59. Voir Urban Foundation, *Informal Housing*, 1991.

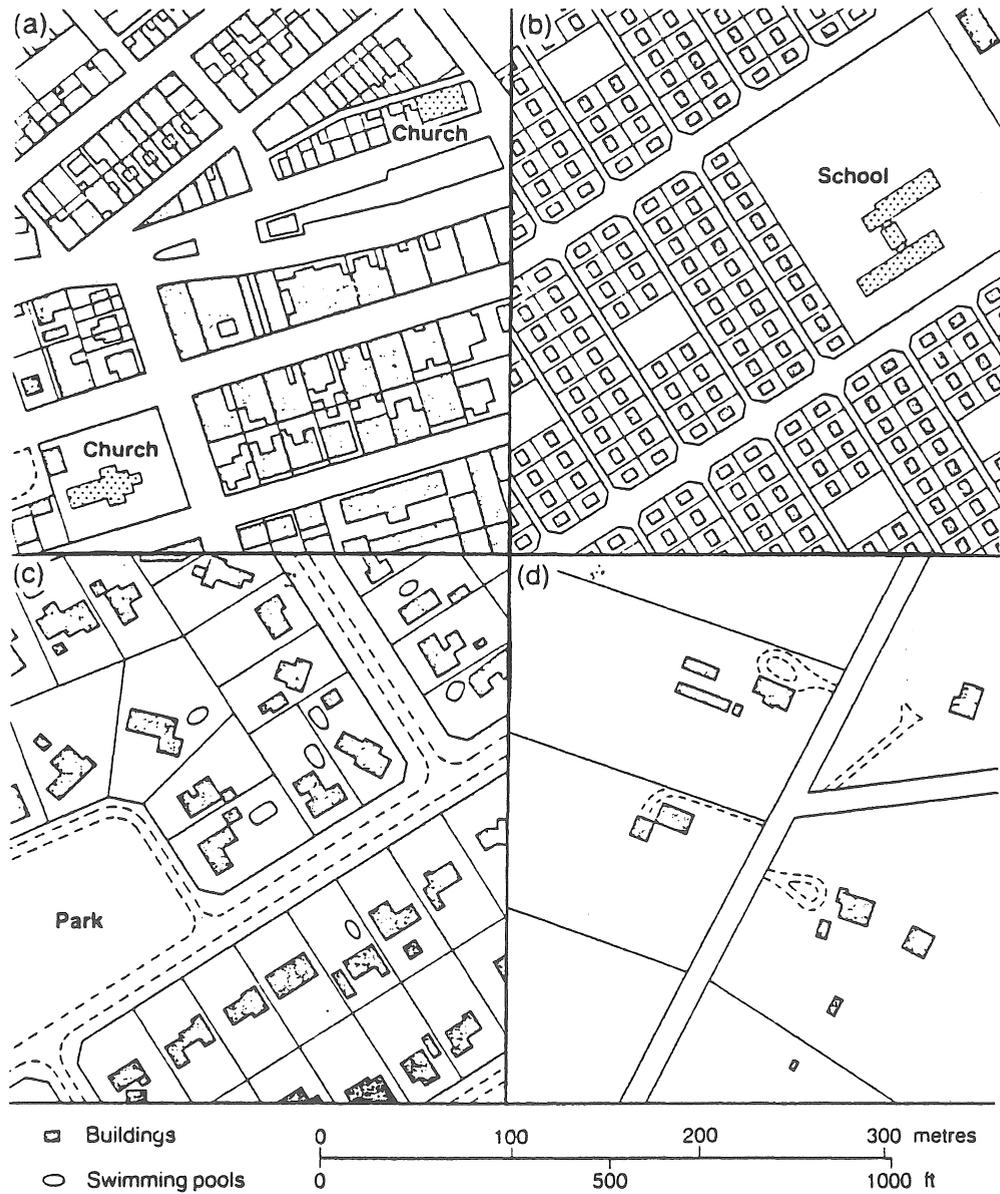


Fig. 8. Plan de différents quartiers de Port Elizabeth (d'après Christopher, 1982). (a) Centre de Port Elizabeth. (b) New Brighton, township. (c) Sunridge Park, banlieue blanche aisée. (d) Greenbushes, petites propriétés.

On distingue deux grands types d'habitat informel en Afrique du Sud : le premier, dit « spontané », est celui qui se développe hors du cadre de planification et de développement des townships. Les matériaux de construction varient considérablement, en termes d'origine, de nature, et de solidité. On trouve ainsi employés du pisé, de la tôle ondulée, des végétaux, du contre-plaqué, voire des matériaux plus « orthodoxes », tels que des blocs de béton ou des briques. Parmi cet habitat informel spontané se trouvent les cabanes d'arrière-cour (*backyard shacks*), construites sur la parcelle elle-même, derrière la maison formelle. Elles sont souvent habitées par des membres de la famille élargie, par des migrants temporaires auxquels on les loue pour la durée de leur contrat. Ailleurs, l'habitat informel est regroupé dans une zone non constructible, un parc prévu par les planificateurs du township, par exemple, ou dans les zones tampons prévues entre les communautés. Là se trouvent les plus importants camps de squatters. Malgré l'intérêt de telles zones, environnement conçu et construit par les gens qui l'habitent, et à ce titre plus humain et mieux maîtrisé, bien peu d'études ont été conduites...

Le second type, bien moins important numériquement, est l'habitat informel fixé sur un site viabilisé, le plus souvent par la municipalité. Cette viabilisation est très variable, et se confond en pratique avec les zones d'habitat informel viabilisées *a posteriori*.

Conclusion

Azania

«L'étude spatiale des réalités culturelles repose sur l'analyse des phénomènes de transmission et des logiques de représentations, et sur la détermination de leur impact sur les distributions humaines. Mais il est possible d'aller plus loin dans le décentrement qu'implique toute réflexion sur la culture : c'est à cela que correspond le développement récent de l'ethnogéographie. De quoi s'agit-il ? De prendre une vue globale des représentations qu'une société se fait du monde, de la nature, et des caractères spatiaux de la vie de relation⁶⁰.»

Ces mythologies territoriales sont celles qui ont conçu et dessiné l'Afrique du Sud dont hérite aujourd'hui le gouvernement d'union nationale. Mais il est une dernière façon de vivre l'espace, et c'est elle qui est appelée à avoir le plus d'importance dans la construction d'une identité nationale. Il s'agit d'une nouvelle culture urbaine, mal connue mais profondément africaine et actuelle.

«Les Sowetiens sont transculturels. Ils occupent une place neuve dans la société sud-africaine. «Le Noir urbain de Soweto est urbain jusqu'au bout des ongles et il sait être à l'aise dans ce rôle à la différence du Noir rhodésien»... La vie et son rythme ont changé pour l'homme noir de Soweto. Il ne se précipite pas vers le passé tribal⁶¹.»

La présence des Noirs en milieu urbain n'est ni étonnante ni assimilatrice. Elle est déjà si ancienne que la culture noire actuelle est, avant tout, une culture urbaine : habitat, décoration, vêtements, sports, activités artistiques, tout cela appartient aux grands townships. C'est ce problème, longtemps dissimulé par une idéologie qui maintenaient les Noirs dans un univers rural et statique, en-

60. Claval P., printemps 1992, p. 29.

61. Johnson J., Magubane P., *Soweto Speaks*, Londres/Johannesburg, A.D. Donker, 1979, p. 104.

core sous-estimé et peu connu des chercheurs sud-africains à cause justement de son caractère polémique, ce problème enfin qui apparaît en filigrane dans tous les débats sur la « nouvelle Afrique du Sud ». Il conditionne la réussite des programmes de reconstruction et de développement (ou RDP, en suivant l'amour immodéré des politiciens et des journalistes pour les sigles) : depuis longtemps, les aménagements ont été faits d'autorité, sans cette fameuse concertation qui est aujourd'hui le maître mot. La connaissance réelle des conditions de vie des Noirs peut également aider la réflexion des Blancs à sortir de ses cadres habituels et stéréotypés. Il faut étudier cette nouvelle culture urbaine, cette perception de l'espace dont l'héritage traditionnel est somme toute modeste, mais qui s'est forgée durant les années de l'apartheid.

Le premier facteur, et aussi le plus facile à déceler, est la nécessité de se réapproprier un espace – celui du township – conçu par d'autres, selon d'autres critères et d'autres idéologies. La décoration de la maison, à l'intérieur comme à l'extérieur, joue là un rôle très important : elle crée une identité, et est souvent le seul moyen d'individualiser une maison au milieu d'une centaine de *matchboxes*. L'apparence personnelle, autre vecteur de personnalité, est très soignée, et utilise aussi bien des matériaux, bijoux, tissus et formes traditionnels qu'occidentaux – le tout bien souvent exécuté dans des matériaux de récupération. Ces deux domaines doivent faire l'objet de plus amples recherches. Pensons également à l'adaptation, quand il ne s'agit pas de véritables inventions, des traits culturels les plus ancrés de la civilisation bantoue : la *lobola*, dot en bétail que le fiancé remet à sa belle-famille dans le mariage traditionnel, est toujours en usage, mais adaptée à un milieu urbain, puisque l'échange est désormais monétarisé. De même, les sorciers traditionnels ou *sangomas* ont vu leur statut évoluer.

La sociabilité des townships diffère sensiblement de la sociabilité traditionnelle. Elle repose largement sur deux organisations, véritables institutions de la vie urbaine. La première est l'existence d'une myriade de *stokvels*, système de caisse collective qui permet d'organiser des fêtes payantes ou de subventionner l'un des membres du groupe dans le besoin. La seconde est liée à des problèmes économiques – le nombre de femmes chef de ménage en milieu urbain, et leur subsistance – comme à des interdictions à visées politiques – seul le gouvernement a le droit de brasser la bière de maïs, ingrédient indispensable aux fêtes comme aux cérémonies traditionnelles. Les *shebeens*, débits de boissons non autorisés, ont acquis une telle importance, tant numérique que culturelle que Jon Qwelane, journaliste au *Star*, les décrit ainsi :

« En bref, les shebeens sont devenus, pour la communauté africaine des zones urbaines naissantes, ce que furent les *tea houses* et les *coffee houses* dans le Londres de Dickens et du D^r Johnson⁶². »

62. Qwelane J., « Les shebeens », in Lory G., 1985, pp. 106-108.

Citons enfin, en une énumération qui appelle évidemment à l'approfondissement⁶³, le football, sport des Noirs contrairement au rugby élitiste des Blancs ; la musique, synthèse des prouesses polyphoniques traditionnelles et des instruments modernes, vecteur de contestation politique, avec, entre autres, Ladysmith Black Mambazo et Siphso Mabuse ; les graffitis des murs de Soweto ; la poésie de Siphso Sepamla et de James Matthews ; le théâtre de Percy Mtwa et Mbongeni Ngema, avec *Woza Albert*, faisant référence au chef Albert Lutuli...

Cette culture très vivante est avant tout une culture politique, retremnée à chaque occasion, chaque fête, chaque enterrement, chaque réunion religieuse. Les funérailles, particulièrement importantes dans la culture bantoue, ont eu un rôle énorme à jouer dans la constitution d'une identité urbaine autour de la lutte antiapartheid. Chaque mort de militant donnait lieu à des « funérailles nationales azaniennes », à grand renfort de drapeaux de l'ANC, d'hymnes, de slogans et de *toyi-toyi*... Les interventions des Églises noires, dans la tradition des pasteurs militants, mais aussi suivant celle des louanges du mort, relançaient le combat par des émeutes quasi immédiates faisant de nouvelles victimes. Symbole de cette culture politique typiquement africaine, le *toyi-toyi*, entre danse de guerre et marche militaire, qui se danse à chaque manifestation comme un défi à la police blanche mais aussi bien d'autres danses, imitant les gestes et les bruits de la guérilla urbaine. Tout cela, rappelons-le, dans un contexte de boycott des écoles, mené depuis les émeutes de juin 1976 à Soweto : « Liberation before education », tel était le slogan. L'éducation ainsi boycottée était celle mise en place par le *Bantu Education Act*, dont Verwoerd disait qu'elle était conçue pour produire des « drawers of water and hewers of wood »...

Culture politique certes, culture de la violence également, non pas seulement du fait de la répression gouvernementale, mais surtout à cause des rivalités sanglantes entre partis politiques, ANC et Inkatha en tête, et à cause des bandes crapuleuses de *tsotsis* qui écument les quartiers. Tout township est ainsi divisé en territoires que se disputent les factions rivales, parrains locaux contre *comrades* des sections de l'ANC, travailleurs migrants des *hostels* contre mystérieux commandos, *tsotsis* contre tout le monde. L'imaginaire urbain est donc largement tributaire de cette violence qui incendie, pille, tue. Cette influence a été explorée chez les enfants des rues de Port Elizabeth par L. Punt-Fouché⁶⁴, par le biais du dessin et de la narration d'histoires imaginées par les enfants. La métaphore la plus courante utilisée pour se décrire soi-même par les gens interrogés est celle de la maison. Métaphore classique, certes, mais dont le

63. Une première approche, assez large grâce à son impressionnisme, peut se trouver dans Lory G., *ibid.*, pp. 87-143.

64. D^r Lisa Punt-Fouché, communication personnelle du 28 mars 1994.

contenu est beaucoup plus spécifique de la situation sud-africaine : on n'y est pas en sécurité, elle est envahie, et c'est là la plus grande des transgressions de la *privacy*. Dans ces histoires, l'espace environnant est divisé entre gangs, la violence atteint des niveaux insupportables, il faut donc fuir. La métaphore ici employée est celle du retour à la brousse, imaginé comme un endroit sûr, celui de l'initiation et des mystères des ancêtres. Mais il se révèle contaminé par la violence.

La seule solution est, pour les enfants, de se regrouper en bandes et de reprendre la violence à leur propre compte. Pour trouver la sécurité, il faut accomplir cette démarche paradoxale de quitter la maison pour la rue et les quartiers de squatters, image inversée de la brousse.

Ce périple à travers les idéologies territoriales des différentes composantes de la population, Afrikaners, Noirs, Anglo-Saxons, a révélé une série de discours sur l'espace. Ces discours sont parfois systématisés en une idéologie, et souvent peu spécifiques à l'Afrique du Sud elle-même. Leur superposition seule dans un même territoire explique cet enchevêtrement de réalités et de doctrines. L'espace vécu est là-bas une série de projections : volonté, vie sociale, phobies. Une géographie des espaces sud-africains rejoint parfaitement la définition que Jean Brunhes donnait en 1912 de notre discipline :

«[...] la projection du vouloir humain sur la partie superficielle de l'écorce terrestre.»

Projection tout aussi réciproque, car cette terre a été le vecteur de quelques-uns des rêves les plus puissants. Aujourd'hui encore, l'enjeu est considérable. «Nous serons le Japon de l'Afrique», proclamait F.W. De Klerk. Face aux défis classiques du développement, l'Afrique du Sud – et avec elle toute l'Afrique australe – dispose d'atouts solides, un sous-sol riche, des infrastructures de haut niveau. Le président Mandela a l'autorité comme la volonté d'ancrer son pays dans le continent, et d'y jouer les arbitres politiques. La puissance économique qui retrouve l'essor grâce à l'aide occidentale peut avoir un effet d'entraînement. Certes, dans la situation de transition où se trouve l'Afrique du Sud, redéfinir et reconstruire les espaces nationaux est primordial.

Mais c'est l'échelle sous-continentale qui est, dès maintenant, concernée. Esquisse d'une nouvelle géopolitique, fardeau d'une géopoétique⁶⁵, ce rapport à la terre veut opposer à un mythe de ségrégation un mythe universaliste et humaniste. Démarche paradoxale que de se tourner vers l'Afrique en se réclamant des valeurs occidentales. Mais c'est retrouver là les conclusions de Mannoni dans son *Prospero et Caliban, psychologie de la colonisation* :

65. J'emprunte ce terme à K. White, 1994.

«Il n'est pas possible, par une politique de ségrégation, d'empêcher les types de personnalité en présence d'agir l'un l'autre. Cette politique est elle-même d'ailleurs un effet de l'interaction des personnalités; et les barrières qu'elle institue ont leur pendant à l'intérieur même des personnes.»

C'est de l'intégration de ces personnes que dépendra la formation d'une nation sud-africaine.

La relative harmonie dans laquelle se déroulent les réformes actuelles⁶⁶ ne doit pas pour autant inciter à trop d'optimisme. Certes, l'Afrique du Sud reprend place dans la communauté des nations et joue déjà un rôle non négligeable de médiateur dans les conflits africains. Le programme de reconstruction et de développement (RDP) mis en place par le gouvernement cherche à améliorer le plus rapidement possible les conditions de vie des populations défavorisées. Mais le maintien de la paix civile reste problématique, comme l'importance excessive de quelques personnalités dans la vie publique : l'attitude de Nelson Mandela, bien sûr, mais aussi celle de Mangosuthu Buthelezi, de Thabo Mbeki (actuel vice-président)... Enfin, le système de l'apartheid, irrationnel, a été remplacé par quelque chose de passionnel – ce qui défie tout pronostic –, les élections ont été vécues comme une véritable catharsis, ce qui rend encore plus nécessaire l'apprentissage de la démocratie.

66. Pour suivre l'actualité sud-africaine, voir l'hebdomadaire libéral *The Weekly Mail & Guardian*, Braamfontein.

Annexe

Chronique d'une élection, du 15 mars au 10 mai 1994

- 15 mars**
- Fin des manifestations réclamant le droit de participer aux élections au Bophuthatswana. Mangope est placé en résidence surveillée, et N. Mandela tient au « Bop » un meeting triomphal.
 - Le général Viljoen quitte l'Afrikaner Volksfront (AVF), pour pouvoir participer aux élections.
 - 10 morts dans des affrontements entre l'*African National Congress* (ANC) et l'*Inkatha Freedom Party* (IFP).
- 16 mars**
- Le parti conservateur (*Conservative Party*) déclare qu'il ne participera pas aux élections.
 - Date limite d'enregistrement des partis voulant participer.
 - Campagne électorale de l'ANC et du parti démocratique (*Democratic Party*).
 - Lors du sauvetage d'animaux du zoo de Luanda menacés de famine, un reporter se fait dévorer par un tigre.
- 17 mars**
- De Klerk fait une nouvelle proposition à l'IFP.
 - « Gatsha » Buthelezi menace d'un équivalent zoulou des événements du Bophuthatswana, si ses revendications ne sont pas admises...
 - Des membres dissidents du parti conservateur se présenteront aux élections sur la liste du général Viljoen.
 - Une rencontre entre N. Mandela et le roi zoulou King Goodwill Zwelithini au kwaZulu/Natal est reportée, par crainte d'une tentative d'assassinat contre le président de l'ANC.
- 18 mars**
- King Goodwill déclare devant une assemblée de Zoulous en armes la souveraineté du royaume zoulou, et appelle les « vieux Zoulous » (*old Zulus*) à « faire leur devoir ». Buthelezi répond à ce discours en chantant les louanges du roi.

- Révolte dans les prisons devant les restrictions apportées par le TEC aux droits de vote pour les détenus.
 - Allusions à l'existence d'une «troisième force», et de liens entre la police et l'IFP (livraisons d'armes, etc.).
- 19 mars**
- Rapport de la commission Goldstone sur la «troisième force», mettant en cause de hauts responsables de la police comme le général Basie Smit.
 - L'équipe australienne de cricket bat l'Afrique du Sud.
- 20 mars**
- Le scandale de la «troisième force» prend de l'ampleur.
 - La campagne de l'ANC souligne l'importance du rôle des femmes, de leur vote, et tente de lutter contre le sexisme ambiant. N. Mandela déclare : «I can cook».
- 21 mars**
- 34^e anniversaire de la tuerie de Sharpeville, dont le souvenir est commémoré dans l'ensemble du pays.
 - 21 morts asphyxiés dans un incendie dans une prison, après une mutinerie.
 - Les violences au kwaZulu/Natal entre ANC et IFP ont fait plus de 60 victimes durant le week-end.
- 22 mars**
- Le TEC (*Transitional Executive Council*) se tient prêt à intervenir au kwaZulu/Natal pour que les élections puissent se dérouler normalement, sans intimidations.
 - Tous les détenus se voient accordé le droit de vote.
 - Au Ciskei, O. Gqozo (tête du régime militaire) donne sa démission devant une prise d'otages par les policiers en grève.
- 23 mars**
- Indécision au Ciskei quant aux suites de la grève.
 - Violences au Natal : un membre de l'ANC est tué. L'IEC (*Independent Electoral Council*) négocie avec l'assemblée du kwaZulu, Mangosuthu Buthelezi et King Goodwill pour obtenir des garanties quant au bon déroulement des élections. Il lui est répondu que les responsables ne peuvent contrôler la base.
 - Fait divers : un *serial killer* métis poursuivi au Cap.
- 24 mars**
- Tensions (incendies et fusillades) aux kwaZulu ; De Klerk déclare que le gouvernement veut et peut assurer le calme, mais poursuit les négociations. L'ANC tente d'organiser une nouvelle rencontre Mandela/King Goodwill.
 - Les forces armées sud-africaines entrent au Ciskei (momentanément) pour maintenir l'ordre, remplaçant la police locale. De même au Lebowa.
 - Un meeting du PAC (*Pan Africanist Congress*) est interrompu par des fusillades, peut-être dues à des militants de l'ANC.
 - Grève des fonctionnaires dans la plupart des *homelands*.

- 25 mars**
- Marche massive (plusieurs dizaines de milliers de personnes) de soutien à l'ANC dans sa lutte pour des élections justes au Natal, à Durban. Quelques heurts (4 victimes) pendant la nuit.
 - À Empangeni (Natal) et ailleurs, violents heurts entre ANC et IFP.
 - F.W. De Klerk déclare : « L'Afrique du Sud peut devenir le Japon de l'Afrique ».
 - Un bureau électoral du parti conservateur est détruit par une explosion.
- 26 mars**
- Léger espoir de calme au kwaZulu après des pourparlers entre F.W. De Klerk et Mangosuthu Buthelezi, à Durban.
 - À Koster (West. Transvaal), attentat à la bombe contre un café, perpétré par l'AWB.
 - À Tsitsikama, accord entre des fermiers blancs et les Mfengu pour une restitution territoriale.
- 27 mars**
- La crise sur le statut futur du kwaZulu (royaume autonome ou non) se poursuit.
- 28 mars**
- Marche de Zoulous (plus royalistes qu'IFP) dans le centre de Johannesburg, pour protester contre les élections et demander un état zoulou. Heurts avec l'ANC Defence Force, faisant plusieurs dizaines de victimes (53).
 - L'IFP met en cause la police, qui ne serait intervenue que tard, et dénonce « ceux qui tentent sciemment de faire régner le chaos dans ce pays ». L'ANC souligne que la police n'a pas désarmé les manifestants.
 - Violence : un bus est attaqué au Natal ; un train incendié au Cap.
 - Le général Viljoen (*Freedom Front*) indique que deux problèmes restent à résoudre : le problème afrikaner et le problème zoulou.
- 29 mars**
- Défilés de la droite nationaliste blanche (principalement AWB) dans de nombreuses villes du pays pour marquer leur soutien vis-à-vis du *Volksfront*. Prise de possession symbolique de villes comme appartenant au *Volkstaat* (Bloemfontein notamment).
 - Le TEC se déclare prêt à prendre les mesures nécessaires (état d'urgence...) pour remédier à la violence.
 - Une réunion d'urgence pour résoudre le conflit ANC/IFP entre F.W. De Klerk, Nelson Mandela, King Goodwill et M. Buthelezi est reportée après Pâques sur la demande de l'IFP.

- Début d'une campagne électorale et d'éducation civique au Transkei, menée par le parti national.
 - Des dizaines de familles fuient les zones de violence au Natal.
- 30 mars**
- La préparation de l'état d'urgence au kwaZulu/Natal continue, tant au niveau des dispositions légales et judiciaires, que vers l'attribution de pouvoirs spéciaux à la police. Cependant, le droit à l'information ne serait pas restreint.
 - La police du Transkei arrête un gang de bandits de grand chemin.
 - Un sondage réalisé par le HSRC sur la période post-électorale, auprès des Noirs révèle que 67 % des personnes interrogées s'attendent à une augmentation rapide de leur niveau de vie (en ce qui concerne la liberté et l'égalité, mais aussi le logement, l'emploi et l'éducation)...
- 31 mars**
- Violences dans la banlieue de Durban.
 - Proclamation de l'état d'urgence au kwaZulu/Natal, pour y assurer «free and fair elections» (F.W. De Klerk).
 - Réaction de Mangosuthu Buthelezi : «It's like an invasion!».
- 2 avril**
- L'ANC, par la voix de N. Mandela, proclame son respect envers les chefs traditionnels et envers les églises.
 - Les «Nats» (parti nationaliste) et le parti démocratique remontent dans les sondages.
 - Violences au kwaZulu/Natal.
- 3 avril**
- Suite des violences au kwaZulu/Natal : plusieurs personnes tuées, vraisemblablement par des membres de la police sud-africaine, lors d'une attaque à Port Shepstone, fief IFP.
 - N. Mandela, F.W. De Klerk et M. Buthelezi assistent ensemble à l'Office pascal de la Zionist Christian Church (ZCC), à Moria (N. Transvaal).
- 4 avril**
- Week-end meurtrier sur les routes : une centaine de victimes.
 - Les violences au Natal n'ont pas cessé (66 victimes le 31 mars) malgré l'instauration de l'état d'urgence, à cause du peu de troupes déployées.
 - Une communauté non raciale, Angelo Village of Hope, est attaquée par des membres de l'AWB. 9 morts.
- 5 avril**
- Aucune preuve n'ayant été établie contre eux, Basie Smit et J. Le Roux, hauts responsables de la police impliqués dans la troisième force par la commission Goldstone, retrouvent leur poste.
 - King Goodwill Zwelithini se prononce contre la violence.
 - La police sud-africaine menace de faire grève au moment des élections, si une amélioration de son statut n'est pas obtenue.

- Possibilité de retarder les élections au Natal.
- À Empangeni, marche commémorative du massacre du 28 mars de milliers de Zoulous, avec sagaies et casse-tête.

6 avril

- L'IEC maintient la date des élections au kwaZulu, approuvée en cela par l'ANC, à la condition d'un « changement du climat politique », qui devrait être rendu possible par une réunion entre F.W. De Klerk, N. Mandela, M. Buthelezi et King Goodwill, le 8 avril.
- Le PAC critique l'instauration de l'état d'urgence au kwaZulu/Natal.
- Des renforts de l'armée sud-africaine arrivent à Ladysmith.

7 avril

- L'IEC indique que le gouvernement du kwaZulu pourrait être progressivement remplacé par une direction sud-africaine.
- À Kathelong, plusieurs morts lors d'une tentative de l'armée sud-africaine pour s'emparer d'armes prohibées.
- L'organisation d'extrême droite Wit Wolf déclare soutenir la candidature du général Viljoen.

8 et 9 avril

- La rencontre F.W. De Klerk, N. Mandela, M. Buthelezi et King Goodwill Zwelithini au Kruger National Park aboutit à une impasse, le roi refusant de se désolidariser de l'IFP. La délégation zouloue refuse les propositions de l'ANC (inscription de la monarchie dans la constitution, pouvoirs du roi garantis...). Malgré tout, les négociations continuent.

11 avril

- Campagne électorale houleuse dans la province du Cap, où les principaux candidats, Alan Boesak (ANC) et Hernus Kriel (NP), s'accusent mutuellement de racisme.

12 avril

- Le TEC paye R 31,5 millions à la SABC (*South African Broadcasting Company*), payant la couverture des élections et annulant ainsi les dettes contractées par DEBI (*Democratic Education Broadcasting Initiative*) pour les spots d'éducation civique diffusés.
- *South African Airways* (SAA) rachète Flitestar, compagnie spécialisée dans les liaisons intérieures.

13 avril

- L'IFP déclare qu'il « will take up arms » si les élections se déroulent sans sa participation. M. Buthelezi ne semble pas pour autant prêt à y participer.
- Violences au Natal : état de terreur dans les townships ; 7 agents de l'IEC tués à coups de hache...
- Arrivée des médiateurs internationaux, H. Kissinger et Lord Carrington.

- 14 avril** – Négociations sous l'égide de Kissinger et Carrington, entre ANC, IFP et le gouvernement, pour arriver à un accord global.
- 15 avril** – Échec des négociations : l'IFP exigeait que la date des élections en fasse partie, l'ANC s'y oppose formellement.
– H. Kissinger et Lord Carrington repartent bredouilles.
- 17 avril** – L'IFP annonce une marche sur Johannesburg le 18 pour commémorer le massacre du 28 mars. F.W. De Klerk l'interdit au nom du gouvernement, comme menace contre l'ordre public.
- 18 avril** – L'IFP prend acte de l'interdiction, annule sa manifestation, mais annonce pour le 19 un défilé des Jeunesses de l'Inkatha, à Johannesburg.
– Appels au calme (N. Mandela, Buthelezi, King Goodwill).
– Négociations IFP/ANC/gouvernement se poursuivent, en dehors des leaders.
- 19 avril** – « IFP is in » : après un meeting chrétien pour la paix, Buthelezi décide de reconsidérer sa position. Des négociations avec l'ANC lui ayant apporté satisfaction, il annonce la participation de l'IFP aux élections, en échange d'une modification constitutionnelle. Des autocollants IFP seront ajoutés aux 80 millions de bulletins de vote.
– Fusillades dans l'East Rand entre des soldats de la *National Peacekeeping Force* (NPKF) et des résidents des *hostels* de Thokoza. La NPKF se mutine.
– Après la découverte de 4 cellules dans les locaux de l'ANC, des adolescents se livrent à la police, déclarant avoir été détenus et torturés dans ces cellules.
- 20 avril** – Le NP espère des alliances avec l'IFP pour gagner le Natal/kwaZulu et PWV.
– Le DP se félicite de la participation de l'IFP et espère des alliances au nom de leurs valeurs communes (libre entreprise).
- 21 avril** – L'AVF et le CP ne sont pas convaincus de participer aux élections par un effort de dernière minute du général Viljoen. Le CP prend la « route de la résistance ».
– Tornade à Mautse (Orange Free State). 3 000 sans-logis.
– Le Premier ministre du Lebowa, Ramodike, n'est plus sur la liste ANC.
– L'AZAPO (qui ne participe pas) souligne qu'il ne peut y avoir aucune réconciliation sans restitution préalable de la terre aux Noirs.
– La SAP (*South African Police*) a saisi 5 000 armes de fabrication artisanale au kwaZulu en un mois.

22 avril

- Rencontre Mandela-De Klerk, portant sur différents problèmes encore à résoudre, dont le droit de vote pour les prisonniers. De Klerk doit faire une déclaration lundi.
- Discours électoraux de Mandela. Il appelle à la fin des actions de masse, qui « ne sont plus nécessaires ».
- Discours électoraux DP et NP.
- Clinton promet une aide financière substantielle pour l'Afrique du Sud, très peu de temps après les élections.
- Le Ciskei n'est plus indépendant, une cérémonie marquant le retour du bantoustan dans la République unie d'Afrique du Sud, avec descente du drapeau, a eu lieu ce jour-là.
- Conférence à l'IEC. La police arrêtera quiconque tentera de s'approcher des bureaux de vote avec une arme, et le tiendra prisonnier au moins jusqu'à la fin des élections.

23 avril

- 2 morts parmi des gens de l'ANC qui distribuaient des tracts à Ulundi. Les autres sont réfugiés dans un commissariat de police. Buthelezi rentre en urgence de l'État libre d'Orange pour les sortir de là, puis remarque qu'ils n'avaient rien à faire à Ulundi.
- Signature d'un pacte entre l'ANC, le gouvernement et le FF pour permettre la création d'un Volkstaat dans la constitution. Dès lors, les nationalistes blancs devraient participer sans problèmes à l'élection.
- Néanmoins, lors d'un meeting, le leader de l'AWB, Eugène Terre'Blanche appelle à boycotter les élections, en disant : « Use a bullet rather than a cross to fight for the Volkstaat ». Le leader du FF et ses membres sont également appelés des traîtres à la cause du Volkstaat.
- Sabotage de différentes installations politiques au Transvaal et dans l'État libre d'Orange, attribués à des groupes d'extrême droite.
- Mandela souligne, dans des discours à la bourse de Johannesburg et à Soweto, la volonté de l'ANC de maintenir la loi et l'ordre et rassure les communautés d'Indiens et de « Coloured ».
- Violences au Natal : attaques diverses et découverte d'une cache d'arme à Umlazi.

24 avril

- Explosion d'une voiture piégée à Johannesburg, près des états-majors de l'ANC et du PAC. 9 morts, 92 blessés. La police offre une prime de 500000 rands pour toute indication sur l'attentat.
- L'AWB déclare ne pas être surprise, et qu'il y en aura d'autres.

- Mandela tient un dernier meeting à Durban, Buthelezi à Soweto.
- Le show télévisé «One Man One Volt» est interdit pour cause de «Political Incorrectness», et parce qu'il est interdit de critiquer les partis politiques avant les élections.

25 avril

- Attentat à la voiture piégée dans la banlieue de Johannesburg, près d'une station de taxis. 10 morts.
- Onze bombes diverses ont explosé dans différents endroits du pays, essentiellement autour de Johannesburg.
- La prime pour des indications sur les attentats meurtriers de ces derniers jours est portée à 1 million de rands.
- On estime à 22 millions le nombre de votants dans l'élection. 17 millions d'entre eux voteront pour la première fois.
- L'inflation sur les 12 derniers mois (pour le mois de mars) se monte à 9%, au lieu de 9,9% pour le mois de février.

26 avril

- À minuit, l'ancien drapeau est baissé pour la dernière fois, et le nouveau drapeau (temporaire) est monté pour la première fois.
 - À minuit, la constitution temporaire entre en vigueur. F.W. De Klerk est président jusqu'à l'intronisation du nouveau président, le 10 mai.
 - À minuit, les homelands cessent d'exister.
 - Élections :
- Élections pour l'étranger, les handicapés, les malades et les militaires.
- La nièce de Mandela est la première noire sud-africaine à voter dans une élection libre pour l'Afrique du Sud... en Nouvelle-Zélande.
- Des milliers de personnes ont voté. Quelques problèmes matériels : manque de bulletins, manque d'autocollants IFP, à Ulundi (Natal) et à Soweto, notamment, les élections commencent en retard.
- Les écoles, les églises, les salles des fêtes (*Community Hall*) ont été utilisées comme bureaux de vote.

27 avril

- Élections :
- Pas de violences, quelques alertes à la bombe, mais non fondées, ni d'intimidation.
- Enthousiasme, participation énorme, ferveur, longues files d'attente, pas d'impatience.
- Beaucoup de problèmes logistiques : manque de bulletins, d'autocollants IFP, de lampes UV, d'urnes. De nombreuses stations

de vote ouvrent en retard, ou pas du tout. L'élection se déroule normalement dans 90 % des bureaux.

À cause des problèmes de logistique, le 28 est également déclaré jour férié. 9,3 millions de bulletins supplémentaires sont imprimés.

Les bureaux de vote à problèmes seront ouverts cette nuit, et également tard le 28.

Buthelezi menace de se retirer des élections si les problèmes logistiques ne sont pas résolus.

L'IEC fait appel à la SADF pour résoudre ses problèmes logistiques.

– Une bombe explose à l'aéroport Jan Smuts (Johannesburg), faisant 19 blessés. La voiture piégée, garée devant l'aéroport, a détruit la façade et une partie du second niveau est tombée.

– 31 terroristes d'extrême droite ont été arrêtés. La police a de bonnes raisons de croire qu'il s'agit des cerveaux des attentats à la bombe de ces derniers jours. Parmi eux, deux policiers.

28 avril

– Élections :

Le vote se passe très bien, très doucement. La plupart des gens ont visiblement voté la veille. Seules quelques régions rurales ont encore des problèmes logistiques.

À cause de ces problèmes, le vote se poursuivra demain dans ces régions. Ce sont les anciens homelands de : Venda, Gazankulu, Lebowa, Ciskei, Transkei, kwaZulu.

Les votes du 29 seront conservés à part, et comptés de même, au cas où il y aurait des contestations.

L'IFP se plaint que certains partis aient pu confisquer des bulletins de vote, que des bulletins aient des croix déjà faites.

Mandela et Buthelezi se plaignent que les régions à problèmes soient précisément celles susceptibles de voter pour eux.

Le comptage des bulletins ne commencera que demain, après la fin du vote.

– Meeting de l'AWB où Terre'Blanche proclame la « troisième république boer », et se déclare aussi prêt à la défendre.

29 avril

– Dernière journée de vote qui se déroule dans le calme, sans incidents et sans beaucoup d'affluence.

– 32 des 34 accusés des attentats à la bombe comparaissent devant les tribunaux.

– Une importante cache d'armes a été découverte à Brits, dans une ferme appartenant à des membres de l'extrême droite.

30 avril

– Le comptage des bulletins démarre lentement. À la fin de la journée, 2 % des bulletins sont comptés (environ).

- 1^{er} mai** – Le comptage des bulletins continue lentement : 10 % le matin, 16 % le soir. L'ANC a déjà 53 % des suffrages, le NP, 33 %, l'IFP, 2 %. Les prévisions des experts donnent 60 % à l'ANC à la fin du comptage, 20 % au NP et 10 % à l'IFP (compte tenu des régions déjà dépouillées).
- 2 mai** – Le dépouillement est assez avancé pour que F.W. De Klerk reconnaisse sa défaite, se déclare prêt à collaborer avec le nouveau président, et appelle à l'union nationale autour de Mandela.
– L'ANC célèbre sa victoire. Liesse populaire dans les townships, atmosphère de réconciliation nationale.
- 10 mai** – Cérémonie d'investiture du premier président noir de la République sud-africaine, Nelson Mandela.

Bibliographie

- AICARDI DE SAINT PAUL M., *Ségrégation et apartheid, le contexte historique et idéologique*, Paris, Albatros, Mondes et Nations, 1979.
- ALEXANDER C. (et al.), *A Pattern Language, Towns, Buildings, Construction*, New York, Oxford University Press, 1977.
- ALTMAN I., CHEMERS M., *Culture and environment*, Monterey (California), Brooks/Cole, 1980.
- ALVAREZ-PEREYRE J., *Les Guetteurs de l'aube : poésie et apartheid*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1979.
- AMNESTY INTERNATIONAL, *Afrique du Sud, enquête sur la violence 1990-1992*, Paris, Les Éditions francophones d'Amnesty International, 1992.
- BACH D.C. (ss. la dir.), *La France et l'Afrique du Sud, histoire, mythes et enjeux contemporains*, Nairobi-Paris, CREDU-Karthala, 1990.
- BÄHR J., SCHRÖDER-PATELAY A., «Die südafrikanische Großstadt : ihre funktional- und sozialräumliche Struktur am Beispiel der Metropolitan Area Johannesburg», *Geographische Rundschau*, 11, 1982, pp. 489-497.
- BALANDIER G., *Anthropologie politique*, Paris, PUF, 1970.
- BANK L., HOBSON S., *Informal settlements in the Eastern Cape*, Pretoria, HSRC, report, 1993.
- BANTON M. (ed), *Political systems and the distribution of power*, London, Tavistock, 1965.
- BATICLE R., *L'Espace sud-africain*, Paris, Masson, 1990.
- BATTISTINI R., *L'Afrique australe et Madagascar*, Paris, PUF, Magellan, 1967.
- BERES A., «L'archipel des bantoustans», *Hérodote*, Paris, n° 41, 1986, pp. 12-38.
- BOARD C., DAVIES R.J., FAIR T.J.D., «The Structure of the South African Space Economy : an Integrated Approach», *Regional Studies*, 4, 1970, pp. 367-392.
- BOLT C., *Victorian Attitudes to Race*, London, Routledge and Kegan Paul, 1971.
- BOSMAN R.E., *Spatial characteristics of the informal house and its environment*, rapport CSIR, s.d. (vers 1985).
- BREYTENBACH B., *Confession véridique d'un terroriste albinos*, Paris, Stock, Nouveau cabinet cosmopolite, 1984.
- BULLIER A.-J., *Géopolitique de l'apartheid, stratégie ethnique de Pretoria*, Paris, PUF, Politique aujourd'hui, 1982.
- BUNDY C., «Peasants in Herschel : a case study of a South African frontier district», in MARKS S., ATMORE A. (eds), *Economy and society...*, 1980, pp. 208-225.

- *The Rise and Fall of the South African Peasantry*, Cape Town, David Philip, 1988 (seconde édition).
- BUVAT A., « Vers une Afrique du Sud multiraciale et démocratique ? », *Hérodote*, Paris, n° 65/66, 1992, pp. 116-138.
- CHALIAND G., *Où va l'Afrique du Sud ?*, Paris, Calmann-Lévy, 1986.
- CELL J.W., *The highest stage of White Supremacy : the Origins of Segregation in South Africa and the American South*, Cambridge, John Whitson, 1982.
- CHRISTOPHER A.J., *Southern Africa*, Dawson, Archon Books, 1976.
- *South Africa*, London/New York, Longman, The World's Landscapes, 1982.
- « Partition and population in South Africa », New York, *The Geographical Review*, 72, 2, 1982, pp. 127-138.
- « From Flint to Soweto : reflections on the colonial origins of the apartheid city », London, Institute of British Geographers, *AREA*, 15, n° 2, 1983, pp. 145-149.
- « Apartheid Planning in South Africa : the Case of Port Elizabeth », *The Geographical Journal*, 153, n° 2, juillet 1987, pp. 195-204.
- « Race and Residence in Colonial Port Elizabeth », *South African Geographical Journal*, 69, n° 1, 1987, pp. 3-20.
- « « Divide and rule » : the impress of British separation policies », *AREA*, 20, n° 3, 1988, pp. 233-240.
- « Formal segregation and population distribution in Port Elisabeth », *CONTREE*, 24, 1988, pp. 5-12.
- « Before Group Areas : Urban Segregation in South Africa in 1951 », *South African Geographer*, 18 (1/2), avril 1991, pp. 85-96.
- « Changing patterns of group-area proclamations in South Africa, 1950-1989 », *Political Geography Quarterly*, 10, 3, juillet 1991, pp. 240-253.
- « The final phase of urban apartheid zoning in South Africa, 1990-91 », *The South African Geographical Journal*, 74, 1, 1992, pp. 29-34.
- *A Comparison of segregation level in cities of British colonial origin, with special reference to South Africa*, Port Elizabeth, University of Port Elizabeth, 1992.
- « Segregation Levels in South African Cities, 1911-1985 », *The International Journal of African Historical Studies*, vol. 25, n° 3, 1992, pp. 561-582.
- « Urban segregation levels in South Africa, 1985-1991 », *South African Journal of Sociology*, 24, n° 4, 1993, pp. 121-127.
- *Atlas of Apartheid*, Johannesburg, Witswatersrand University Press, 1994.
- CLAVAL P., *Espace et pouvoir*, Paris, PUF, 1978.
- « Champs et perspectives de la géographie culturelle », Paris, *Géographie et Cultures*, n° 1, printemps 1992, pp. 7-38.
- COETZEE J.M., *En attendant les Barbares*, Paris, Seuil, 1987.
- COQUEREL P., *Afrique du Sud, l'histoire séparée*, Paris, Découvertes Gallimard, 1992.
- *L'Afrique du Sud des Afrikaners*, Paris, Complexe, 1992.
- CORNEVIN M., *L'Apartheid : pouvoir et falsification historique*, Paris, Unesco, Actuel, 1979.
- COX O.C., *Caste, Class and Race*, New York, Doubleday, 1948.
- CRAIS C., *The Making of the colonial order : White Supremacy and Black Resistance in the Eastern Cape, 1770-1865*, Johannesburg, Witwatersrand University Press, 1992.
- CRANKSHAW O., HART T., « The roots of homelessness : causes of squatting in

- the Vlakfontein settlement south of Johannesburg», *The South African Geographical Journal*, 72, 2, 1990, pp. 65-70.
- CRUSH J., «The compound in post-apartheid South Africa», New York, *The Geographical Review*, vol. 82, n° 4, 1992, pp. 388-400.
- CURTIN P.D., *The Image of Africa*, Madison, University of Wisconsin Press, 1964.
- DARBON D., «Afrique du Sud : logiques de destructuration et stratégies ambiguës de reconstruction», *Hérodote*, Paris, n° 65/66, 1992, pp. 93-112.
- DAVENPORT T.R.H., HUNT K.S. (eds), *The Right to the land*, Cape Town, David Philip, Documents on Southern Africa History, 1974.
- DAVIES R.J., «The spatial formation of the South African city», *Geojournal*, Sup. Iss., 2, 1981, pp. 59-72.
- DE KLERK W.A., *The Puritans in Africa, a story of Afrikanerdom*, Hardmonds-worth, Penguin Books, 1976.
- DERRIDA J., GORDIMER N. (et al.), *Pour Nelson Mandela*, Paris, NRF-Gallimard, 1986.
- DOUGLAS M., *De la souillure, essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, Maspéro, Bibliothèque d'anthropologie, 1971. Éd. originale : *Purity and Danger*, London, Routledge et Kegan Paul, 1967.
- DOWNS R.M., STEA D. (eds), *Image and Environment, cognitive mapping and spatial behaviour*, London, Edward Arnold, 1973.
- DRUMMOND J., «The Demise of Territorial Apartheid : Reincorporating the Bantoustans in a «New» South Africa?», in ROGERSON C.M. (ed.), «A new southern Africa...», 1991, pp. 338-344.
- DUBOW S., «Race, civilisation and culture : the elaboration of segregationist discourse in the inter-war years», in MARKS S., TRAPIDO S. (eds), *The Politics of Race, Class...*, 1987, pp. 71-94.
- DUNBAR MOODIE T., *The Rise of Afrikanerdom : Power, Apartheid and the Afrikaner Civil Religion*, Los Angeles, 1975.
- DU TOIT A., GILIOMEE H., *Afrikaner Political Thought : analysis and documents*, 2 tomes, Johannesburg/Cape Town, David Philip, 1983.
- ELPHICK R., «The Khoikhoi to c. 1770», in ELPHICK R., GILIOMEE H. (eds), *The Shaping of South African Society...*, 1979, pp. 3-40.
- ELPHICK R., GILIOMEE H. (eds), *The Shaping of South African Society, 1652-1820*, London, Longman, 1979.
- ELPHICK R., SHELL R., «Intergroup relations : Khoikhoi, settlers, slaves and free blacks, 1652-1795», in ELPHICK R., GILIOMEE H. (eds), *The Shaping of South African Society...*, 1979, pp. 116-169.
- FINLAYSON K.A., MAC KINNON R.A.E., MEESE G.B., SCHIEFER R.E., «Perception of the Home ; a First Step in the Development of Suitable Investigative Procedures with Children in Informal African Settlements», *Ergonomics SA*, 1, n° 1, 1989, pp. 75-85.
- FLOHR E.F., «Die Republik von Südafrika», Braunschweig, *Geographische Rundschau*, 1, 1965, pp. 14-22.
- FLOYD T.B., *Town Planning in South Africa*, Pietermaritzburg, Shuter and Shooter, 1960.
- FORTES M., EVANS-PRITCHARD E.E. (eds), *Systèmes politiques africains*, préface de A.R. Radcliffe-Brown, Paris, PUF, Études ethnographiques, 1964. Éd. originale : *African political systems*, London, Oxford University Press, 1940.
- FOUCHER M., *Fronts et frontières*, Paris, Fayard, Géopolitiques et stratégies, 1988.

- FREDERICKSON, G.M., *The Black Image in the White Mind*, New York, Harper and Row, 1971.
- *White supremacy, A Comparative Study in American and South African History*, Oxford, Oxford University Press, 1981.
- FRESCURA F., «Major Developments in the rural indigenous architecture of Southern Africa of the post-Difaqane period», Johannesburg, Faculty of Architecture, University of the Witwatersrand, 1985, thèse.
- «Motherwell residents reject shell-housing – survey», *Housing in South Africa*, mai 1988, pp. 19-24.
 - «They Built in Mud : the Pre-Industrial Architecture of the Eastern Cape», *Introducing Architecture*, edited by Gavin McLachlan, Eastern Cape Heritage Committee, Port Elizabeth, ISAA, 1989, pp. 16-31.
 - «Styles of Southern African Architecture», *Juta's South African Journal of Property*, 5, n° 3, 1989, pp. 18-27.
 - *From brakdak to bafokona, A Study in the Geographical Transition and Cultural Transmission of the South African Flat Roofed Dwelling*, Port Elizabeth, Department of Architecture, University of Port Elizabeth, Occasionnal Paper n° 1, 1989.
 - *Structure, settlement and society, a Southern African Case Study*, Berkeley, University of California, Second Conference of the International Association for the Study of Traditionnal Environments, octobre 1990.
 - *The Apartheid City*, Port Elizabeth, University of Port Elizabeth, s.d.
- GARBER-STRAUSS J., «Urban Dwellers' Perception and Experience of a South African City Centre : a Qualitative Study», Proceedings of the 19th Annual Conference of the Environmental Design Research Association, Pomona, California, 11-15 mai 1988, pp. 137-141.
- GILIOME H., «The Eastern Frontier, 1770-1812», in ELPHICK R., GILIOME H. (eds), *The Shaping of South African Society...*, 1979, pp. 291-337.
- GLIDDEN J., «Lettre du Cap, le 20 avril 1992», *Hérodote*, Paris, n° 65/66, 1992, pp. 113-115.
- GLUCKMAN M., *Order and rebellion in tribal Africa*, London, Cohen & West, 1963.
- «Le royaume des Zoulous d'Afrique du Sud», in FORTES M., EVANS-PRITCHARD E.E. (eds), *Systèmes politiques africains*, 1964, pp. 21-48.
- GODDEY B., *Perception of the environment, an introduction to the literature*, Birmingham, Centre for Urban and Regional Studies, Occasionnal Paper n°17, University of Birmingham, 1973.
- GOUW UYS & WHITE, *Open spaces and recreation plan for Clermont/KwaDabeka*, Pretoria, Department of Development Aid, project E5/6/06/89123, mars 1992.
- GUELKE L., «Frontier settlement in early Dutch South Africa», *Annals of the Association of American Geographers*, Minneapolis, 66, 1, mars 1976, pp. 25-42.
- GUILONEAU J., *Nelson Mandela*, préface de Breyten Breytenbach, Paris, Seuil, 1991.
- HARDIE G.J., «Tswana design of house and settlement – continuity and change in expressive space», Boston, Boston University, 1980, thèse.
- HAMMOND-TOOKE W.D., *The Bantu-speaking people of Southern Africa*, London, Routledge & Kegan Paul, 1980 (1^{re} éd. 1937).
- HATTINGH P.S., «Shaping and reshaping environments for living», *South African Geographer*, 20, 1993, pp. 37-45.
- HEXHAM I., *The Irony of Apartheid : the Struggle for National Independance of Afrikaner Calvinism against British*

- Imperialism*, New York, Edwin Mel-len Press, 1981.
- HINDSON D., BYERLEY M., MORRIS M., «From Violence to Reconstruction : the Making, Disintegration and Re-making of an Apartheid City», *Antipode*, à paraître, 1994.
- HOFMEISTER B., «Die südafrikanische Stadt», Berlin, *Die Erde*, 4, 1983, pp. 256-274.
- HOFMEYER I., «Building a nation from words : Afrikaans language, literature, and ethnic identity», in MARKS S., TRAPIDO S. (eds), *The Politics of Race, Class...*, 1987, pp. 95-123.
- HOLZNER L., «Soweto-Johannesburg, Beispiel einer südafrikanischen Ban-tustadt», *Geographische Rundschau*, 6, 1971, pp. 209-222.
- «Processes and patterns of urbaniza-tion in the Republic of South Africa», Varsovie, *Geographia Polonica*, 39, 1978, pp. 123-141.
- HORNBOGEN H., «“Heimatländer” in der Republik Südafrika», *Geographische Rundschau*, 11, 1972, pp. 442-452.
- HUTTENBACK R.A., *Racism and Empire, White Settlers and Colored Immi-grants in the British Self-Governing Colonies, 1830-1910*, Ithaca, Cornell University Press, 1976.
- JEFFREY I., *Cultural Trends and Commu-nity Formation in a South African Township : Sharpeville 1943-1985*, Johannesburg, University of the Wit-watersrand, MA, 1991.
- KONCZACKI Z.A., PARPART J.L., SHAW T.M., *Studies in the economic history of Southern Africa*, London, Frank Cass, 1990, 2 tomes, 1 : *the front-line states*, 2 : *South Africa, Lesotho and Swaziland*.
- LACOSTE Y., «Du jeu des frontières à l'apartheid», *Hérodote*, Paris, n° 41, 1986, pp. 3-11.
- «Afriques blanches, Afriques noires», *Hérodote*, Paris, n° 65/66, 1992, pp. 3-49.
- LAFARGUE X., «Les Zoulous et l'Inkha-ta», *Hérodote*, Paris, n° 65/66, 1992, pp. 139-147.
- LAMAR H., THOMPSON L. (eds), *The Frontier in History, North America and Southern Africa compared*, New Haven/London, Yale University Press, 1981.
- LEGASSICK M., «The northern Frontier to 1820 : The emergence of the Gri-qua people», in ELPHICK R., GILIO-MEE H. (eds), *The Shaping of South African Society...*, 1979, pp. 243-290.
- «The frontier tradition in South Afri-can historiography», in MARKS S., ATMORE A. (eds), *Economy and so-ciety...*, 1980, pp. 44-79.
- LEMON A. (ed), *Homes apart, South Africa's segregated cities*, Cape Town, David Philip, 1991.
- LIVINGSTON D.W., *The Geographical Tradition*, Oxford & Cambridge (Mass.), Blackwell, 1992.
- LORY G. (ss. la dir.), *Afrique australe*, Paris, Autrement, série «Monde», HS n° 45, 1990.
- *Afrique du Sud*, Paris, Autrement, sé-rie «Monde», HS n° 15, 1985 (réed. 1991).
- LYNCH K., *The Image of the City*, Cam-bridge (Mass.), MIT, 1960.
- MACMILLAN W.M., *Bantu, Boer and Bri-ton : The Making of the South African Native Nation*, rev. ed. Oxford, Cla-rendon Press, 1963.
- MAGUBANE P., *Soweto, portrait of a ci-ty*, Cape Town, Struik, 1990.
- MAHARAJ B., «Residential immobility – the case of tenants in “outhouses”», *South African Journal of Sociology*, 20, 4, 1989, pp. 241-248.
- «The local State and socio-spatial Re-lations : Indian Segregation in Durban – the Prelude to Apartheid and the

- Group Areas Act», Annual Conference of the Association of American Geographers, Miami, 13-17 avril 1991.
- «Local Government Restructuring and Apartheid Transformations : the Case of Durban», 27th International Geography Union Congress, Washington, 9-14 août 1992.
 - «Ethnicity, Class and Conflict : The Indian Question in Natal», Ethnicity, Class and Conflict in Natal, University of Natal, Pietermaritzburg, 14-16 septembre 1992.
 - «Urban Struggles and the Transformation of the Local State : The Case of Community and Civic Organisations in Durban», Annual Conference of the Association of American Geographers, Atlanta, avril 1993.
 - «The Group Areas Act and Community Destruction : The Struggle for Cato Manor», Quadrennial Conference of the Society for Geography, University of Port Elizabeth, Port Elizabeth, 5-8 juillet 1993.
 - «Civic Organisations in the Apartheid Inner City : A Case Study of the Durban Central residents Association», Civics Seminar/Workshop for Civil Society, The Albert Einstein Institution South African Program, University of the Witwatersrand, 18-21 août 1993.
 - «Residential Segregation in South African Cities : The Group Areas Act in Durban», XV^e Indian Geography Congress, Utkal University, Bhubaneswar (Orissa), 4-6 novembre 1993.
 - «Post-Group Areas : Residential Desegregation Trends in South African Cities», in URAL O. (ed.), *The Future of Human Settlements : Challenges and Opportunities*, Proceedings of the 21st IAHS World Housing Congress, Cape Town, 1993, pp. 293-304.
- MAHARAJ B., MPUNGOSE J., «The Erosion of Residential Segregation in South Africa : The "Greying" of Albert Park in Durban», *Geoforum*, 22, n° 1, 1994.
- MAHARAJ B., SONI D.V., «"Sweat equity" and public housing renovation in the apartheid city : the case of Merebank», *South African Geographer*, 20 (1/2), 1992-1993, pp. 74-85.
- MAIR L., *Primitive Government*, Harmondsworth, Penguin Books, 1962.
- MANNONI O., *Prospéro et Caliban, psychologie de la colonisation*, préface de Philippe Mason, Paris, Seuil, 1950, réédition Éditions universitaires, Les jeux de l'inconscient, 1984.
- MANDELA N., *L'Apartheid*, Paris, Minit, 1985.
- MARTIN D.C. (éd.), *Sortir de l'apartheid*, Paris, Complexe, 1992.
- MARKS S., ATMORE A. (eds), *Economy and society in Pre-Industrial South Africa*, London, Longman, 1980.
- MARKS S., TRAPIDO S. (eds), *The Politics of Race, Class and Nationalism in Twentieth Century South Africa*, London, Longman, 1987.
- MARSHALL K., «!Kung Bushman bands», *Africa*, 30, 1960, pp. 325-354.
- MASON P., *Prospero's Magic*, London, Oxford University Press, 1962.
- *Patterns of Dominance*, London, Oxford University Press, 1970.
- MAYER P. & I., *Townsmen or Tribesmen*, Cape Town, Oxford University Press, 1961.
- MELIN F., *Une histoire de l'ANC*, Paris, L'Harmattan, 1991.
- MILLS J.J., *Urban Blacks' perceptions of higher density and/or higher rise dwelling units : An exploratory study*, Pretoria, HSRC, Report S-151, 1986.
- MOFOLO T., *Chaka, une épopée bantoue*, Paris, Gallimard, L'Imaginaire, 1981.

- MONTAGU M.F.A., *Man's Most Dangerous Myth : The Fallacy of Race*, New York, Harpers, 1942.
- NEL A., «Geographical aspects of *apartheid* in South Africa», Amsterdam, Koninklijk Nederlands Aardrijkskundig Genootschap, *Tijdschrift voor economische en sociale geografie*, 53, octobre 1962, pp. 197-209.
- NGELEZA E., «Khayelitsha Residents' and Teachers' Opinion of the Future of Driftsands Nature Reserve», University of Western Cape, mai 1990.
- NGUTA F., «Khayelitsha Residents' Opinion on the Need for Natural Open Space and the Future of Driftsands as a Multi-Use Area», University of Western Cape, report commissioned by the Driftsands Task Group, Cape Town, mars 1992.
- PARKINGTON J., MILLS G., «From space to place : The architecture and social organisation of Southern African mobile communities», in BOISMIER W.A., GAMBLE C.S. (eds), *Ethnoarchaeological approaches to Mobile Campsites : Hunter-gatherer and Pastoralist Case Studies*, for British Archaeological Reports International Series, s.d., pp. 355-370.
- PARSONS N., *A New History of Southern Africa*, London, Macmillan, 1982.
- PATTERSON S., *The Last Trek : a study of the Boer People and the Afrikaner Nation*, London, 1987.
- PATON A., *Pleure ô pays bien-aimé*, Paris, Albin Michel, 1955.
- PICKLES J., WOODS J., «South Africa's homelands in the age of reform : the case of Qwa-Qwa», *Annals of the Association of American Geographers*, Minneapolis, 82, 4, 1992, pp. 629-652.
- PIRIE G., «Race Zoning in South Africa : Board, Court, Parliament, Public», *Political Geography Quarterly*, 3, 3, 1984, pp. 207-221.
- PIRIE G.H., ROGERSON C.M., BEAVON K.S.O., «Covert Power in South Africa : the geography of the Afrikaner Broederbond», London, Institute of British Geographers, *AREA*, 12, 2, 1980, pp. 97-104.
- PORTUGALI J., «Jewish Settlement in the Occupied Territories : Israel's settlement Structure and the Palestinians», *Political Geography Quarterly*, 10, 1, 1991, pp. 26-53.
- PRICE A.G., *White Settlers and Native Peoples*, Cambridge, Cambridge University Press, 1950.
- PRINSLOO R.C., *Apartheid and identity redefinition, a conflictual analysis*, Cape Town, University of Cape Town, MA, 1990.
- RAPOPORT A. (ed), *The Mutual Interaction of People and Their Built Environment, a Cross-Cultural Study*, The Hague, Mouton, 1976.
- RATZEL F., *La Géographie politique, les concepts fondamentaux*, Paris, Fayard, Géopolitiques et stratégies, 1987.
- REICHMAN S., HASSON S., «A Cross Cultural Diffusion of Colonization : from Posen to Palestine», *Annals of the Association of American Geographers*, 74, 1, 1984, pp. 57-70.
- RIGAULT J., SANDOR E., *Le Démantèlement de l'apartheid*, Paris, L'Harmattan, 1992.
- ROBINSON J., «“A Perfect System of Control” ? State Power and “Native Locations” in South Africa», *Environment and Planning, D : Society and Space*, vol. 8, décembre 1989, pp. 135-162.
- «“Progressive Port Elizabeth” : Liberal Politics, Local Economic Development and the Territorial Basis of racial Domination, 1923-1935», *GeoJournal*, 22, 3, novembre 1990, pp. 293-303.

- «The Politics of Urban Form : Differential Citizenship and Township Formation in Port Elizabeth 1925-1945», *Kronos : a Journal of Cape History*, à paraître, 1993.
- ROGERSON C.M., «Managing the decolonizing city in Southern Africa», *South African Geographical Journal*, 71, 1989, pp. 201-208.
- «Beyond Racial Fordism : Restructuring Industry in a "New" South Africa», in ROGERSON C.M. (ed.), «A new southern Africa...», 1991, pp. 355-366.
- ROGERSON C.M. (ed.), «A new southern Africa – Geographical perspectives», Amsterdam, Koninklijk Nederlands Aardrijkskundig Genootschap, *Tijdschrift voor economische en sociale geografie*, LXXXII, 5, 1991.
- ROGERSON C.M., LETSOALO E.M., «Rural underdevelopment, poverty and apartheid : the closer settlements of Lebowa, South Africa», Amsterdam, Koninklijk Nederlands Aardrijkskundig Genootschap, *Tijdschrift voor economische en sociale geografie*, LXXII, 6, 1981, pp. 347-361.
- RUFIN J.C., «Scénarios pour une transition annoncée», *Politique internationale*, n° 62, hiver 1993-1994, pp. 66-89.
- RUSSELL A.G., *Colour, Race and Empire*, London, Victor Gollancz, 1944.
- SALAZAR P.J., *L'Intrigue raciale, essai de critique anthropologique : l'Afrique du Sud*, préface de L.V. Luneau, Paris, Méridiens Klincksieck, Sociologies au quotidien, 1989.
- SAMPSON A., *Black and Gold : Tycoons, revolutionnaires and apartheid*, London, Coronet Books, Hodder & Stoughton, 1987.
- SAUNDERS P., *Moshoeshoe, chief of the Sotho*, 1975.
- SCHAMA S., *L'Embarras de richesses, une interprétation de la culture hollandaise au siècle d'or*, Paris, NRF-Gallimard, 1991.
- SCHLEMMER L., FOURIE C., GUMEDE A., GUMEDE V., COUGHLIN T., *Informal Communities in Greater Durban*, Durban, Inkatha Institute, 1985.
- SEETHAL C., «Restructuring the local state in South Africa : Regional services Councils and crisis resolutions», *Political Geography Quarterly*, 10, 1, 1991, pp. 8-25.
- SHAPER I., *Government and politics in tribal societies*, New York, Schocken Books, 1967 (1^{re} éd., C.A. Watts, 1956).
- SIDAWAY J.M., «Mozambique destabilization, state, society and space», *Political Geography Quarterly*, 11, 3, 1992, pp. 239-258.
- SIMON D., «Crisis and Change in South Africa : Implications for the Apartheid City», *Institute of British Geographers*, Suppl. Iss., 14, 1989, pp. 189-206.
- SMITH D.M. (ed), *Living under apartheid*, London, George Allen & Unwin, 1982.
- *The Apartheid City and Beyond, urbanization and social change in South Africa*, London-Johannesburg, Routledge-Witwatersrand University Press, 1992.
- SONI D.V., «Housing Markets in the socio-spatial Structuring of Black residential Areas in Greater Durban», Durban, Department of Geography, Faculty of Art, University of Durban-Westville, 1990, thèse.
- SONI D.V., MAHARAJ B., «Emerging Urban Forms in Rural South Africa», *Antipode*, 23, 1, 1991, pp. 47-67.
- STEELE F., *The Sense of Place*, Boston (Mass.), CBI, 1981.
- SWILLING M. (et al.), *Apartheid City in Transition*, Oxford, Oxford University Press, 1991.

- TEMPELS R.P.I., *La Philosophie bantoue*, Paris, Présence africaine, 1964.
- THOMPSON L., *The political Mythology of apartheid*, New Haven/London, Yale University Press, 1985.
- URBAN FOUNDATION, *Population Trends*, Johannesburg, Urban Foundation, Policies for a new urban future, 1, 1990.
- *Informal Housing*, Johannesburg, Urban Foundation, Policies for a new urban future, 10, 1991.
 - *A Land Claim Court for South Africa ? Exploring the issues*, Johannesburg, Urban Foundation, UF research, 6, 1993.
- VAN JAARSVELD F.A., *The Awakening of Afrikaner nationalism, 1868-1881*, Cape Town, Human and Rousseau, 1961.
- *The Afrikaner's interpretation of South African History*, Cape Town, Simondium Publishers, 1964.
- VIOLLIS A., *L'Afrique du Sud, cette inconnue*, Paris, Hachette, s.d. (vers 1942).
- WALKER E.A., *The British Empire, its structure and spirit*, London, Oxford University Press, 1943.
- WALKER J., VAN DER WAAL G.-M., *A working History of Mamelodi*, Pretoria, HSRC, 1991.
- WARD D., *Poverty, Ethnicity and the American City, 1840-1925, Changing Conceptions of the Slum and the Ghetto*, Cambridge, Cambridge University Press, Cambridge Studies in Historical Geography, 1989.
- WAGNER R., «Zoutpansberg : the dynamic of a hunting frontier, 1848-67», in MARKS S., ATMORE A. (eds), *Economy and society...*, 1980, pp. 313-349.
- WELSH D., *The Roots of Segregation, Native Policy in Colonial Natal, 1845-1923*, London, Oxford University Press, 1971.
- «The Growth of Towns», in WILSON M., THOMPSON L., *Oxford History of South Africa*, tome 2, 1971, pp. 172-243.
- WEULERSSE J., *Noirs et Blancs, à travers l'Afrique nouvelle : de Dakar au Cap*, préface de Pierre Gourou, Paris, CTHS, 1993.
- *L'Afrique noire*, Paris, Fayard, 1934.
- WHITE K., *Le Plateau de l'Albatros : introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994.
- WILSON M., «The Nguni People», in WILSON M., THOMPSON L., *Oxford History of South Africa*, 1969, tome 1, pp. 75-130.
- «The Sotho, Venda and Tsonga», in WILSON M., THOMPSON L., *Oxford History of South Africa*, tome 1, 1969, pp. 131-182.
- WILSON M., THOMPSON L., *Oxford History of South Africa*, Oxford, Clarendon Press, 1969 et 1971, 2 tomes ; 1 : *South Africa to 1870* ; 2 : *South Africa 1870-1966*.
- WILSWORTH M.J., *Transcending the Culture of Poverty in a Black South African Township*, Grahamstown, Rhodes University, 1979, MA.
- WOODS D., *Vie et mort de Steve Biko*, Paris, Stock, «Demain l'Afrique», 1978. Éd. originale : *Biko*, London, Paddington Press, 1978.
- ZIESTMAN, VAN DER MERVE, *Economic atlas of South Africa*, Stellenbosch, université de Stellenbosch, 1981.

Table des cartes

Carte 1 : L’Afrique du Sud.....	6
Carte 2 : L’expansion européenne en Afrique australe (1717-1854).....	14
Carte 3 : Peuplement de l’Afrique du Sud à la fin du XVIII ^e siècle.....	36
Carte 4 : Les homelands.....	63
Carte 5 : Évolution des réserves, 1913-1936.....	64

Table des tableaux

Tableau 1 : Répartition de la population sud-africaine par groupes raciaux ..	8
Tableau 2 : Population urbaine en pourcentage de la population totale	57
Tableau 3 : Caractéristiques des homelands.....	62

Table des figures

Figure 1 : Variété de l’architecture rurale sud-africaine.....	35
Figure 2 : Dimensions symboliques de l’espace dans une société pastorale. Modèle de Schapera (1930) d’un campement khoi.....	38
Figure 3 : Habitation sud-sotho, nord de l’Orange Free State, vers 1981 .	39
Figure 4 : Kraal zoulou dessiné par Tyler en 1891	43
Figure 5 : Schéma de l’organisation de la nation zouloue sous le règne du roi Mpande	45
Figure 6 : La ségrégation urbaine.....	68
Figure 7 : L’apartheid urbain	70
Figure 8 : Plan de différents quartiers de Port Elizabeth	73

Table des photographies

- Photo 1. Monument aux Voortrekkers.
- Photo 2. Le Cap, ville-mère.
- Photo 3. Un quartier blanc au nord de Pretoria.
- Photo 4. Kerk Plein (place de l'église), à Pretoria.
- Photo 5. Mine de diamants de Cullinan, Transvaal.
- Photo 6. Mine de diamants de Cullinan, Transvaal.
- Photo 7. Une ferme dans la province du Western Cap.
- Photo 8. Un camp de squatters à kwaMashu, banlieue de Durban.
- Photo 9. Un camp de squatters à Kayelitsha, près du Cap.
- Photo 10. Un township indien à Durban.
- Photo 11. Des *hostels* à kwaMashu, banlieue de Durban.
- Photo 12. Quartier métis de Delft, au Cap.
- Photo 13. Le centre ville de Guguletu, township noir du Cap.
- Photo 14. Local paroissial à Grahamstown (Eastern Cap).
- Photo 15. Les élections d'avril 94 dans un quartier blanc de Pretoria.
- Photo 16. Vote en 94.

Ces photos sont regroupées dans un hors-texte, folioté de I à VIII, placé entre les pages 32 et 33.

Table des matières

Remerciements	5
Introduction	7
Du laager aux réformes.....	7
«It's like falling in love».....	10
<i>En attendant les Barbares</i>	12
CHAPITRE PREMIER. La colonie du Cap	15
Le gouvernement de la Compagnie	15
Relations raciales au Cap.....	17
La frontière.....	18
Le Grand Trek.....	21
CHAPITRE II. Suidafrika, terre promise	23
Mythologie, ethnicité, identité.....	24
Néocalvinisme et dialectique de l'élection	26
La dramatisation de l'histoire	28
L'imaginaire racial.....	30
CHAPITRE III. L'espace traditionnel noir	33
Espace parcouru, reconnu, vécu	34
Dithakong et Kaditshwene, «villes» sotho.....	39
Chefs et chefferies.....	40
La royauté zouloue.....	41
CHAPITRE IV. Le respect nécessaire	49
<i>Divide et impera</i> : la ségrégation impériale	50
Racines intellectuelles et extérieures	54
Industrialisation et urbanisation	55

CHAPITRE V. Homelands et townships	61
La patrie utopique	62
« A tale of homes apart »	67
Conclusion : Azania	75
Chronique d'une élection, du 15 mars au 10 mai 1994	81
Bibliographie	91
Table des cartes	101
Table des tableaux	101
Table des figures	101
Table des photographies	102
Table des matières	103

Espaces et milieux

Déjà parus :

La Grande Éthiopie, une utopie africaine.

Éthiopie ou Oromie, l'Intégration des Hautes Terres du Sud.

Alain Gascon.

L'Esprit lyonnais. XIX^e-XX^e siècle. Genèse d'une représentation sociale.

Pierre-Yves Saunier.

A paraître :

Pays, paysages, paysans d'Algérie.

Marc Côte.

Nouvelles campagnes d'Europe centrale et balkanique.

Violette Rey.

Mémoires et documents de géographie

Les Dimensions du changement urbain.

D. Pumain et TH. Saint-Julien.

Croissance urbaine et développement capitaliste : « Le miracle » athénien.

G. Burgel.

Espaces vécus et civilisations.

Contact Ile-de-France, Basse-Normandie, évolution géodynamique.

Yvette Dewolf.

Phénomènes karstiques III.

Espace utile et transfert de population.

V. Lassailly.

Vote et société dans la région nantaise.

Étude de géographie électorale 1945-1983.

Danielle Rapetti.

Cônes rocheux et aplanissements partiels sur roches carbonatées cohérentes.

G Beaudet.

Vitalité de la petite pêche tropicale (pêcheurs de Saint-Louis du Sénégal).

R. Van Chi Bonnardel.

L'Espacement des villes. Théorie des lieux centraux et analyse spectrale.

C. Cauvin et H. Reymond.

Biogéographie de la montagne marocaine : le Moyen-Atlas central.

Michel Lecompte.

Associations d'habitants et urbanisation. L'Exemple lyonnais (1880-1983).

T. Joliveau.

Les Frontières du refus : six séparatismes africains.

M. Ch. Aquarone.

Des Mots et des lieux : la dynamique du discours géographique.

Vincent Berdoulay.

Campagnes et villes dans les huertas valenciennes.

Roland Courtot.

Mythes égalitaires et pauvretés.

Raymonde Séchet-Poisson.

- L'Érosion sur les hautes terres du Lingas.*
T. Muxart, Cl. Cosandey et A. Billard.
- L'Évolution géomorphologique des Andes centrales.*
G. Beudet, G. Gabert, H. Philip et P. Usselmann.
- Histoires de géographes.*
C. Blanc-Pamard.
- L'État et les stratégies du territoire.*
H. Théry.
- Quel avenir pour les réseaux ferrés d'Europe occidentale ?*
Étienne Auphan.
- Jardins de capitales. Une Géographie des parcs et jardins publics de Paris, Londres, Vienne et Berlin.*
Frank Debié.
- La Lettre et l'esprit.*
Géographie scolaire et géographie savante en France (1870-1970).
Isabelle Lefort.
- Arles et ses terroirs, 1820-1910.*
Paul Allard.
- Les Siwalik de l'Himalaya du Népal oriental.*
Fonctionnement et évolution d'un piémont.
Bernard Delcaillau.
- La Littérature dans tous ses espaces.*
Michel Chevalier, Marc Brosseau, Paul Claval et Jean-Louis Tissier.
- Autour de Vidal de la Blache.*
La Formation de l'école française de géographie.
Sous la direction de Paul Claval.
- Aux Origines de la France rurale. Outils, pays et paysages.*
Jean-René Trochet.
- Le « Carrefour » bourguignon. Analyse d'un espace de circulation.*
Jean-Jacques Bavoux.

La géographie s'est modernisée. La collection «Espaces et milieux» rassemble des essais et des monographies qui illustrent ce rajeunissement. Elle part de l'épistémologie et de l'histoire de la géographie, s'attache aux mutations technologiques et à leur impact sur l'organisation de l'espace, retrace la construction de la territorialité et se penche sur les rapports du pouvoir à l'étendue. Elle analyse la dynamique des milieux, la structure des pyramides écologiques, et la manière dont les groupes humains les exploitent ou les transforment. Les déséquilibres qui menacent l'environnement aux niveaux local, régional ou global sont au cœur de ses préoccupations.

«Espaces et milieux» se substitue à la collection «Mémoires et documents de géographie». Elle la prolonge, mais avec une inflexion : elle marque la volonté du CNRS de donner une place accrue aux travaux pionniers.

COMITÉ DE LECTURE ET D'ÉDITION

Président :

Paul Claval (Paris IV)

Membres :

Jean Chaussade (Nantes), Nicole Commerçon (Lyon),
Annick Douguedroit (Aix-en-Provence), Michel Drain (Marseille),
Christian Girault (Paris), René Lhenaff (Chambéry), Alain Metton (Paris XII),
Roland Pourtier (Paris I), Denise Pumain (Paris XIII)

Conseiller auprès du Comité :

Fernand Verger (ENS)

Secrétaire de rédaction :

Colette Fontanel (CNRS)

Numérisé et imprimé par LEN SAS
92800 Puteaux

Les discours et pratiques politiques sud-africains ont toujours suscité des réactions extrêmes : l'Afrique du Sud fut longtemps mise au ban des nations pour sa politique systématique de ségrégation, l'apartheid et pour la répression féroce qui s'abattait sur les « combattants de la liberté ». Aujourd'hui au contraire, grâce à la transition pacifique qui l'a menée vers la démocratie, elle porte des espoirs peut-être démesurés : une coexistence pacifique entre Noirs et Blancs, un développement économique qui pourrait provoquer un essor africain, un leadership politique et diplomatique sur le continent...

Mais ce pays reste profondément marqué par les idéologies du passé, celles qui ont conduit à la mise en place de l'apartheid, celles véhiculées par les différentes parties de la population. C'est une archéologie de ces représentations qui est ici tentée : comment se sont-elles mises en place, à quels courants intellectuels européens peut-on les rattacher, etc. Ces idéologies, élaborées par les Afrikaners comme par les Britanniques, apparaissent comme une transformation de l'histoire en une véritable mythologie, avec ses héros, ses combats et ses victoires. Deux thèmes principaux la nourrissent : le territoire, que l'on conquiert et défend, et l'Autre, l'étranger, l'ennemi.

Myriam Houssay-Holzschuch, ancienne élève de l'École Normale Supérieure, poursuit actuellement des recherches sur les transformations post-apartheid, et les pratiques et représentations spatiales dans les quartiers noirs des villes sud-africaines.



ISBN : 2-271-05375-7

ISSN : 0224-2702